



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN SUL8 +

42587.65.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY

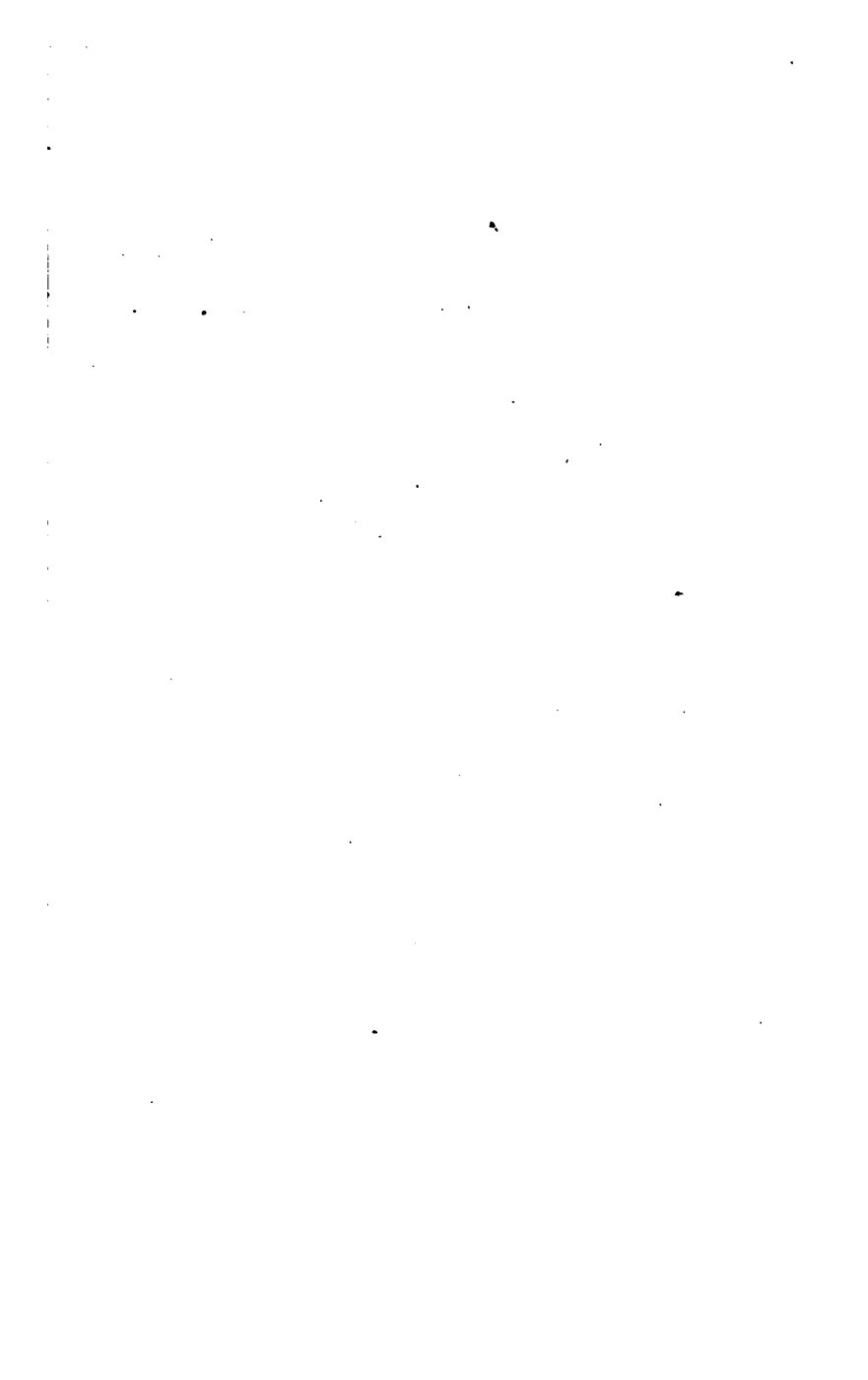


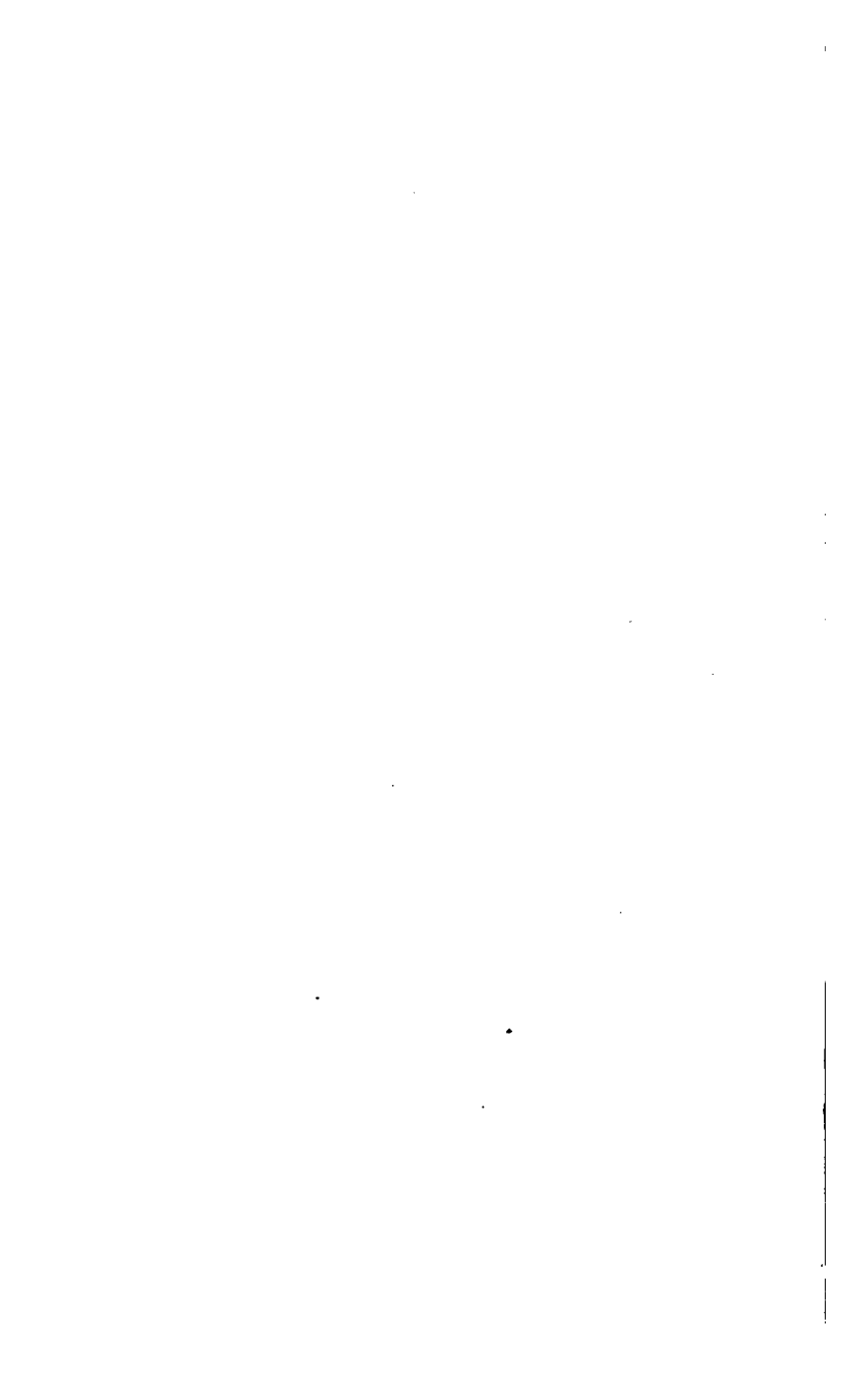
**FROM THE LIBRARY OF
GEORGE EDWARD RICHARDS**

A.B. 1867, M.D. 1883

**THE GIFT OF
ANNA M. RICHARDS
1919**







DÉFUNT BRICHET

II

L'IDÉE DE M. DE VIVONNE

DU MÊME AUTEUR

LE RÉMOULEUR

ÉPISEDE DU TEMPS DE LA TERREUR ET DU DIRECTOIRE

2 vol. gr. in-18 jésus. — 6 fr.

L'HÉRITAGE D'UN PIQUE-ASSIETTE

3 vol. gr. in-18 jésus. — 9 fr.

0

DÉFUNT BRICHET

PAR
EUGÈNE CHAVETTE

II
L'IDÉE DE M. DE VIVONNE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1874

Tous droits réservés

773

42587.65.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY
THE GIFT OF
MRS. GEORGE E. RICHARDS
NOV. 1, 1919.

DÉFUNT BRICHET

SECONDE PARTIE

L'IDÉE DE M. DE VIVONNÉ,

Combien la convalescence est douce à l'homme qui vient d'échapper à la mort! Avec quel enivrement il se rattache à cette santé, renaissant peu à peu, dont la ma-

ladie lui a fait comprendre le prix ! L'air, le soleil, la marche, tout est pour lui une jouissance qu'il savoure avidement... en un mot, il est heureux de vivre !

Tel était le jeune homme qui, à l'heure de notre récit, bien que pâle encore, mais la démarche assurée et l'œil vif, arpentait les quais en descendant la Seine.

Un doux soleil de printemps avait réchauffé l'air que le convalescent aspirait à pleins poumons, en homme qui, depuis longtemps, n'a respiré que les lourdes et peu fraîches émanations d'une chambre de malade.

— Ouf ! disait-il tout joyeux, la santé est décidément une bonne chose ! C'eût été trop tôt que mourir à trente ans !... Bast ! oublions ces six semaines maudites passées sur un lit de douleur, et ne songeons plus qu'à l'avenir qu'il s'agit d'assurer solidement.

Inutile de dire que ce convalescent était le chevalier de Lozeril qui, le lendemain de la scène que nous avons précédemment racontée, faisait sa première sortie.

Tout en réfléchissant à cet avenir, dans lequel il se voyait déjà maître de la dot tant convoitée de Pauline Bricher, le jeune homme avait atteint le but de sa course, c'est-à-dire l'hôtel de la marquise de Brage-ron.

Sans qu'on le fit attendre une seule minute, il fut introduit près de la marquise, dans un petit salon qui ne s'ouvrait que pour les intimes. Quand M^{me} de Bragéron recevait un visiteur dans cette pièce, c'était un ordre tacite donné à ses gens qu'elle n'était plus visible pour tout autre survenant.

Au courant des habitudes de la marquise, de Lozeril, en se voyant admis dans le petit boudoir, où nul ne devait déranger l'entretien, se sentit inquiet de cette précaution que prenait celle qui avait si facilement consenti à la rupture proposée par lui.

— Eh ! eh ! se dit-il avec méfiance, songerait-elle à me réclamer cette liberté qu'elle m'avait rendue ?

Fière, vindicative, despote, la marquise, nous l'avons dit, était une de ces femmes sans cœur qui se font un jeu de l'amour. Corrompue sans avoir l'excuse des entraînements de la passion, elle avait toujours froidement compté avec le vice sans jamais se laisser conduire par lui plus loin que la limite qu'elle s'était assignée. Les liaisons qu'on lui connaissait n'avaient souvent eu d'autre motif que d'affirmer la supériorité de son incontestable beauté sur ses rivales en leur enlevant un amant aimé. Après s'être donné le court plaisir de désespérer

la femme, elle rejetait l'homme comme un jouet brisé, sans pudeur et sans remords, sourde à ses cris d'amour, et ayant déjà oublié jusqu'au nom de celui qui s'était un instant cru aimé.

Comment un homme, seul entre tous, avait-il su émouvoir cette nature de marbre? C'est là un de ces étranges problèmes du cœur, qu'on ne saurait résoudre. Mais en même temps qu'il l'avait initiée à toutes les douces émotions de l'amour, il lui avait fait connaître aussi les horribles souffrances de la passion méconnue. Car, à celle même qui l'avait fait endurer à tant d'autres, il avait infligé le cruel abandon.

Cet homme était de Cambiac.

La croyant toujours telle que ses prédécesseurs l'avaient jugée, c'est-à-dire cruellement indifférente à toute sincère tendresse, de Cambiac avait rompu sa liaison au moment même où l'amour, sous ses chaudes effluves, attendrissait ce cœur si longtemps rebelle.

Chez cette femme, abandonnée alors qu'elle aimait pour la première fois, avait aussi éclaté un autre sentiment qui, jusqu'à ce jour, lui avait été également inconnu..... nous voulons parler d'une terrible jalousie, bientôt changée en une implacable haine.

Et, pourtant, sous cette haine qu'elle croyait avoir remplacé son amour, le souvenir de Raoul revivait quelquefois doux et plein de charmes dans le cœur de M^{me} de Brageron. Alors la marquise songeait à la possibilité de voir renaître une liaison qui lui avait donné les seuls instants de bonheur pur qu'elle eût encore goûtés. Puis, au souvenir de l'affront reçu, la soif de la vengeance revenait plus ardente contre de Cambiac et contre la femme qui le lui avait enlevé.

Tout ravivait en elle le désir de vengeance. Le dévouement de Raoul se sacrifiant à l'honneur d'Aurore, bien loin d'attendrir la marquise, avait redoublé son animosité.

Elle avait bondi de honte et de colère quand le valet lui avait annoncé la visite du chevalier de Lozeril. En songeant que c'était pour le pousser contre Raoul qu'elle s'était donnée à un pareil drôle, elle en voulait à de Cambiac de ce qu'elle s'était abaissée à pareille infamie.

On voit donc que de Lozeril se trompait grossièrement en supposant à la marquise le désir de renouer. Bien loin d'émouvoir doucement le cœur de cette femme, sa présence ne lui inspirait qu'un profond dé-

goût..., et, par cela même, la rendait plus implacable envers Raoul.

Ce fut toutefois avec le sourire aux lèvres que M^{me} de Brageron accueillit la phrase dont de Lozeril la salua en entrant :

— Vous voyez, marquise, que ma première visite de convalescence a été pour vous.

— Vous allez donc quitter la demeure du docteur Gardie? demanda-t-elle.

— Dès ce soir je serai rentré chez moi, répliqua de Lozeril, surpris par cette question.

— Est-ce bien adroit de votre part? appuya la marquise.

— En quoi, chère amie, fais-je donc preuve de maladresse?

— Mais, si je me souviens exactement, il me semble que la dernière fois que je vous ai vu, vous m'avez parlé de certains projets d'avenir... Peut-être suis-je indiscrete de vous rappeler cela. Mais comme il a été convenu entre nous que l'amitié survivrait seule au passé, c'est à titre d'amie que je vous fais cette question dictée par l'intérêt que je vous porte.

— Par ces projets d'avenir, vous entendez parler de M^{lle} Pauline Brichet, n'est-ce pas? demanda de Lozeril,

heureux de voir la marquise observer le traité par lequel, au prix de la perte de Raoul, elle lui avait promis sa liberté.

— Oui, Pauline Brichet, ce sont bien là les noms que vous avez prononcés. Donc, chevalier, je reviens à ma demande : « Croyez-vous bien adroit de quitter la maison du docteur ? »

— Et moi je vous réitère ma réponse : « En quoi fais-je une maladresse ? »

— Mais en ce que vous ne serez plus à proximité de votre belle et, par conséquent, à même de poursuivre... votre spéculation.

— Oh ! oh ! marquise.... spéculation ! quel vilain mot !

— Appelons les choses par leur nom, mon cher. Ce qui vous plaît surtout en M^{lle} Pauline, c'est le double million qui accompagne sa main. Donc, je vous le dis, il est imprudent de vous éloigner au moment même où, tout au contraire, vous devriez avoir des intelligences dans la place.

— Mais j'ai précisément su me créer un allié.

— Lequel ?

— Le capitaine Annibal Fouquier

— Le père de M^{me} Brichet?

— Lui-même.

La marquise haussa les épaules.

— Je vous croyais plus fort ! dit-elle. Je comprenais votre alliance avec Annibal, alors que, tous les deux, vous vouliez chasser les souliers d'un mort, c'est-à-dire, vous partager la fortune de Brichet disparu. Mais aujourd'hui que le procureur est rentré, la situation n'est plus la même.

— En quoi ?

— Mais en ceci que Brichet reprend sa fortune et est libre d'en disposer, soit pour sa femme, soit pour sa fille. La question est donc de tourner le bonhomme dans un sens ou dans l'autre. Or, comment voulez-vous que Fouquier, qui doit défendre les intérêts de sa fille Aurore, soit pour vous un bien fidèle allié ?

— Bast ! je le surveillerai ! fit de Lozeril en souriant.

— Méfiez-vous ! Annibal n'est pas un piètre adversaire à dédaigner. Ou il vous roulera, ou, si vous le jouez, il vous écrasera en vraie brute qu'il est.

A ces mots, tranquillement prononcés par la marquise, de Lozeril crut, en même temps, entendre aussi cette phrase que lui avait dite Annibal : « Si le sort veut que

vous me tombiez entre les mains, je vous jure que je n'aurai pas besoin de m'y prendre à deux fois. »

M^{me} de Brageron continua :

— Tout en vous amusant au dehors, Annibal vous défendra l'entrée de l'hôtel Brichet, jusqu'au jour où il aura circonvenu le procureur.

— Lui ! fit de Lozeril en éclatant de rire ; lui ! mais Brichet ne peut le voir en face.

— Qui sait si un événement inattendu ne le mettra pas au pouvoir du capitaine... alors Annibal et sa fille Aurore sauront tirer à eux cette fortune qui vous fait trouver si beaux les yeux de Pauline.

— Un conseil, marquise.

— Avant de vous le donner, dites-moi d'abord sur quels autres alliés vous devez compter dans la maison.

— Aucun. Pauline ne se doute de rien. Le docteur Gardie ne peut me servir. Je ne tiens pas à m'adresser à M. de Badières, qui, j'en suis sûr, m'est hostile. J'ai la haine d'Aurore, qui m'en veut de la perte de son Raoul. Vous voyez que je suis réduit à l'alliance fort chanceuse d'Annibal.

— Est-ce que vous ne m'avez pas parlé, l'autre jour, d'un vieux domestique ?

— Oui, un nommé Colard.

— Quel homme est-ce ?

— Une sorte de chien capiche, dévoué à ses maîtres, sans autre volonté que la leur. Nous n'avons pas grand fond à faire sur lui.

— Eh bien, chevalier, voici le conseil que vous me demandez. Dans cet hôtel, où vous comptez à peu près autant d'ennemis que d'habitants, vous devez entrer hardiment par la grand'porte.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il faut aller tout droit à Bricbet lui demander la main de sa fille.

De Lozeril regarda la marquise pour voir si elle ne plaisantait pas.

— J'y avais d'abord songé, dit-il, mais, de moi-même, j'ai jugé la démarche tellement inutile que j'y ai renoncé.

— En quoi, inutile ?

— Mais... fit de Lozeril hésitant.

— Oui, oui, je sais ; vous craignez le chapitre des informations, dit la marquise en souriant.

— Précisément. On saura que je ne possède aucune fortune, que je...

— ... Que vous êtes un aventurier qui jœnit partout

de la plus exécration réputation, continua tranquillement M^{me} de Brageron.

— Oh ! marquise, vous êtes sévère ! balbutia de Lozeril, interdit par ces vérités qu'on lui jetait à la face.

— Dame ! mon cher, il faut bien nous expliquer le motif qui fait, quand vous aimez une fille, qu'au lieu de suivre la voie droite, vous préférez les moyens honnêtes qui mettraient la malheureuse dans l'impossibilité de vous refuser, ajouta la marquise d'un ton sec.

Après un court instant de réflexion, elle reprit :

— Ainsi donc vous n'osez accomplir cette démarche ? De Lozeril secoua négativement la tête.

— Alors pourquoi ne la faites-vous pas faire en votre nom, par un autre... par une personne, je suppose, dont le nom, le rang, la situation couvriraient tout ce que peut avoir de défectueux celui qu'elle représenterait.

— Qui donc voudrait se charger d'une pareille mission ? s'écria de Lozeril.

— Moi, fit la marquise.

— Vous ! comment, vous daigneriez consentir à me rendre un tel service ?

M^{me} de Brageron se redressa, les dents serrées et l'œil chargé de haine.

— Oui, moi, répéta-t-elle d'une voix irremissante, car je prétends entrer dans cette maison pour voir en face cette femme qui m'a pris M. de Cambiac. Parce que ce n'est pas assez de lui avoir déshonoré son amant et que je veux lui amener encore la misère et le désespoir. Oui, j'entrerai sous son toit et, si je puis y rester, je lui ferai chèrement expier son triomphe, qui m'a coûté tant de larmes.

De Lozeril avait écouté cette explosion de haineuse rage, tout en se disant :

— J'aime mieux voir la marquise dans mon jeu, que contre moi. Avec une alliée de cette force, je jouerai Annibal par dessous jambe.

Un peu calmée, M^{me} de Brageron reprit :

— Je ferai tout pour vous faire obtenir Pauline ; mais donnant donnant, vous m'aidez dans ma vengeance contre Aurore. C'est convenu, n'est-ce pas ?

— Convenu, répéta de Lozeril.

— Bien. Renoncez donc à votre projet de quitter la maison du docteur Gardie. Votre sortie d'aujourd'hui vous aura fatigué, vous n'êtes pas encore assez fort ; bref, trouvez un prétexte pour prolonger votre séjour et rester ainsi dans le voisinage.

— Oui, marquise.

— Dès aujourd'hui je me présenterai chez le procureur. Allez.

Ainsi congédié, de Lozeril partit en murmurant :

— La partie est belle pour moi; mais, tудieu! M^{me} Brichet n'a qu'à bien se tenir!

II

Quand la veille, à une heure aussi avancée de la soirée, Colard s'était élancé à la recherche du docteur pour l'amener au secours de son maître, il n'avait pas été sans attirer l'attention de toute la domesticité de la maison qui veillait encore. Son trouble et sa précipitation avaient suffi pour jeter l'alarme, et, en peu de temps, tous les laquais, empressés et curieux, étaient venus offrir leurs services.

L'un après l'autre, ils avaient constaté, dans la cham.

bre du maître, un désordre que Colard n'avait pas encore eu le temps de faire disparaître. Ces tessons de bouteilles, ces flaques de vin répandu, ce verre à demi plein sur la table humide, tout leur avait appris la vérité. Aussi, à l'office, avait-on fait gorges chaudes sur ces prétendues lectures inventées par l'intendant pour cacher à tous les yeux la dégradante habitude de boire contractée par Brichet en ses voyages.

Pauline, qui reposait dans l'autre aile de l'hôtel, n'avait dû rien entendre de tout ce bruit. Mais il n'en pouvait pas être de même du capitaine qui, dormit-il d'un sommeil de plomb, devait être forcément réveillé par ce va-et-vient bruyant qui se passait dans son voisinage.

Et, comme on le sait, Annibal, en ce moment, était loin de dormir d'un sommeil de plomb.

Après être remonté par l'escalier secret, il était arrivé tout pensif dans sa chambre.

— Maintenant, s'était-il dit, réfléchissons un peu s'il est bien nécessaire d'informer de Lozeril de ce que j'ai vu.

Au lieu de se mettre au lit, le capitaine s'était installé sur un fauteuil et, dans son esprit, il avait retourné la situation sous toutes ses faces.

— Oui, pensait-il, j'avais consenti à partager avec le chevalier, alors que Brichet était absent et que j'ignorais le testament. Je m'assurais ainsi moitié pour le cas où mon bélièvre de gendre n'aurait rien laissé à Aurore. Mais, aujourd'hui, la question n'est plus la même. Brichet est de retour et il n'a pas encore changé, que je sache, le testament qu'on nous a lu au procès. Je n'ai plus qu'à veiller à ce que le bonhomme se maintienne dans ses excellentes dispositions. Or, que viendrait faire ici de Lozeril?... Demander sa part du gâteau... et même tout le gâteau, sous prétexte d'épouser Pauline. Donc il s'agit d'empêcher ce vorace garçon de renverser mon écuelle, en ne le laissant pas rôder de trop près autour de Brichet.

Ici le capitaine eut un bien doux sourire de satisfaction en continuant :

— Peut-être cette surveillance ne sera-t-elle pas fort longue, car on a vu des congestions emporter leur homme en quelques heures. Si Brichet trépassé demain, de Lozeril n'aura plus qu'à montrer ses talons.

La réflexion rendait Annibal fort extrême en ses impressions ; car au rire succéda subitement une grimace.

— Oui, fit-il, que la congestion supprime Brichet et

tout marche sur des roulettes.., mais si mon entête gendre se remet sur ses pattes, la tâche devient dure. Comment saurai-je amadouer ce vieux drôle qui ne peut me souffrir, et l'arracher à de Lozeril, une fine mouche qui me l'entortillera?

A son tour, la gaieté reparut sur le visage de Fouquier, qui s'écria :

— Que je suis niais de m'inquiéter! Je tiens mon Brichet... puisque je connais sa corde sensible! « Cherchez-la, me disait de Lozeril, et nous l'exploiterons ensemble. » Va te faire lanlaire, mon bel ami, je m'en servirai à mon seul profit.

Et, se frottant joyeusement les mains, Annibal poursuivit :

— Ah! maître Brichet aime à se mouiller le nez dans le vin! Eh bien! je le lui tremperai à une belle profondeur... malgré tous les efforts de Colar

Au nom de l'intendant qui lui arrivait à l'esprit, le capitaine s'arrêta en ses projets. Il venait tout à coup de se rappeler l'insistance que Colard avait mise à vouloir faire exécuter par l'ivrogne cette mystérieuse besogne à laquelle le procureur s'était refusé, en disant qu'il n'était pas encore bien exercé.

— Quelle pouvait être cette chose pour laquelle l'intendant promettait de renouveler les bouteilles du buveur? se demanda le capitaine alarmé et curieux.

Pendant une heure il se creusa vainement la cervelle pour deviner ce que l'intendant avait voulu imposer à son maître.

— Est-ce que Colard serait un chenapan qui chercherait à tirer parti de l'ivresse de Bricet? pensa-t-il.

Mais Annibal se remémora le désespoir du vieux domestique en voyant tomber son maître, le dévouement avec lequel il l'avait secouru, l'empressement douloureux qu'il avait mis à courir chercher le docteur.

— Non, pensa-t-il, Colard n'est pas un coquin. Il ignorait ma présence et se croyait seul avec le cadavre; il n'avait pas besoin de jouer la comédie. Donc son émotion était naturelle. C'est bien un serviteur qui aime réellement son maître.

A ce moment, le tapage que faisaient dans l'escalier les domestiques effarés devint si bruyant qu'il appela l'attention du capitaine; il comprit qu'en feignant de ne rien entendre on pourrait s'étonner d'un aussi profond sommeil, et qu'il valait mieux paraître avoir été réveillé en sursaut par cet insolite vacarme.

Il s'élança donc vivement hors de sa chambre, en homme qui court aux nouvelles. Mais, en descendant le grand escalier, la prudence lui souffla un bon conseil.

— Attention ! se dit-il. Je suis tellement mal noté que, si Brichet trépassé, on est encore capable de me mettre sa mort sur le dos. Arrangeons-nous pour que mon gendre rende son dernier soupir en présence de sérieux témoins.

Au premier étage, Annibal se heurta contre un laquais sortant de l'appartement du malade.

— Qu'y a-t-il donc, Louis ? Pourquoi tout ce bruit à pareille heure ? demanda-t-il avec l'énorme bâillement du dormeur brusquement réveillé.

— Ah ! capitaine, vous ignorez donc que M. Brichet est en train de mourir ?

Le visage d'Annibal se contracta aussitôt sous une douloureuse surprise.

— Ciel ! que me dis-tu là ? Mon gendre bien-aimé ! Il faut vite quérir un médecin.

— Le docteur Gardie est près de lui.

— Eh bien ? fit le capitaine à la voix duquel l'espérance d'apprendre la mort de Brichet donnait une into-

nation que le laquais prit pour celle d'un palpitant désespoir.

— Hélas! le docteur a saigné monsieur, qui n'a pas encore repris connaissance. Il est toujours raide comme un bâton et plus rouge qu'une pivoine. Je crois bien que c'est fini pour lui, dit le valet en secouant la tête tristement.

— Fini! soupira Annibal, n'aura-t-il donc pas au moins la consolation de mourir entouré de ceux qui l'ont aimé?

Ces mots rappelèrent au domestique un devoir oublié dans le premier trouble.

— C'est vrai! fit-il; je cours prévenir madame et mademoiselle.

Le capitaine l'arrêta dans son élan.

— Non, mon brave Louis, ces deux pauvres créatures apprendront trop tôt le malheur qui les frappe. Evitons à leur sensibilité un aussi douloureux spectacle. Au dernier moment, il sera toujours temps de les prévenir.

— Alors, de qui voulez-vous parler?

— De M. de Badières et de maître Baudouin.

— Le juge et le notaire?

— Oui ; deux amis dévoués qui te remercieront, j'en suis certain, de leur avoir procuré le triste bonheur de presser une dernière fois la main de l'infortuné mourant. Va, Louis, cours les avertir.

Le capitaine suivit des yeux le domestique qui s'éloignait à la hâte, et murmura tout satisfait

— Là, me voici plus tranquille. Si de Lozeril tente de dire plus tard que c'est moi qui ai donné le coup de pousse à Brichet, j'aurai deux bons témoins sur la planche.

Et, content de lui-même, il entra chez son gendre, près duquel veillaient Colard et Gardie.

Comme l'avait dit le laquais, le procureur n'avait pas encore repris connaissance. Assis au chevet, Maurice guettait sur son visage l'effet de l'abondante saignée qu'il avait pratiquée. Déjà la teinte d'un rouge foncé qui colorait la face du malade pâlisait un peu et les membres perdaient de leur rigidité.

— Il va revenir à lui, souffla le docteur au capitaine, qui, l'air tout désolé, était entré sur la pointe du pied.

Annibal alla bien doucement s'asseoir près de Colard, qui se tenait immobile dans un coin de la chambre.

Puis on attendit silencieusement le résultat de la saignée. Ce qui permit au capitaine de faire cette réflexion :

— Ce médecin a décidément la main malheureuse ; il a sauvé de Lozeril et va rétablir Brichet.

Depuis qu'il avait été appelé près du malade, Maurice était resté debout, profondément rêveur et les yeux fixés sur le procureur. Plusieurs fois pourtant, son regard s'était détourné sur Colard. Alors il avait ouvert la bouche comme pour parler, mais les paroles s'étaient arrêtées sur ses lèvres et il avait gardé le silence.

Maintenant, Maurice ne paraissait plus être absorbé que par le soin du malade. Au bout d'une heure d'attente, Annibal l'entendit enfin prononcer ces paroles :

— Il est sauvé !

— Fichu docteur ! il n'a que des choses désagréables à annoncer ! pensa le capitaine.

Brichet venait enfin de rouvrir les yeux. En quelques instants, ils s'éclairèrent des lueurs de la raison qui revenait rapidement.

— Ah ! mon cher gendre, vous nous êtes donc rendu ! s'écria Fouquier, qui, la face illuminée par la joie, s'était rapproché du lit.

A la vue du colosse qui se dressait devant lui, un éclair de contentement brilla dans le regard de Brichet.

— Tiens, c'est drôle ! on dirait qu'il a du plaisir à me

voir, se dit le capitaine fort étonné, qui avait aperçu ce regard.

Au même moment arrivaient le juge et le notaire. Ils tendirent joyeusement la main à l'ami qu'ils avaient craint de voir à l'agonie et qu'ils retrouvaient sauvé.

Après ces épanchements, la première pensée de Bricbet fut pour son fidèle serviteur; qui avait passé une nuit blanche.

— Mon bon Colard, lui dit-il affectueusement, tu vois que je suis en excellente compagnie. Profites-en pour aller reposer quelques heures. A ton âge la veille est pénible. Va, mon ami, va dormir. Ces messieurs me tiendront société pendant que tu reprendras tes forces.

— Oui; allez-vous reposer, appuya M. de Badières; dans l'intérêt de votre maître, il faut ménager votre santé.

Ainsi gracieusement congédié, Colard voulut un instant résister. Il lui fallut céder à la seconde prière du malade, qui reprit d'une voix pleine de douceur :

— Allons, mon vieux dévoué; songe que tu auras peut-être encore à me veiller la nuit prochaine.

A cette nouvelle et amicale injonction, l'intendant salua les visiteurs et sortit.

— On dirait qu'il s'éloigne à regret, fit le notaire

— Il m'aime tant, ce brave cœur ! répliqua Bricbet d'une voix émue par la reconnaissance.

Une minute après, le malade se plaignit d'avoir la tête un peu basse. Annibal, qui se trouvait le plus près du lit, s'empressa de lui relever ses oreillers.

Qu'on juge de la surprise du capitaine quand, dans cet acte qui lui mettait l'oreille à proximité de la bouche de Bricbet, il entendit celui-ci lui souffler vite et d'une presque imperceptible voix :

— Annibal, je vous en supplie, quand Colard sera ici, ne me laissez jamais seul avec lui.

Aucun des autres assistants n'avait entendu un mot de cette recommandation, et le capitaine lui-même, quand il se redressa ; aurait pu croire que Bricbet ne lui avait pas parlé, tant ce dernier avait conservé un visage impassible.

— Oh ! oh ! voici du neuf ! Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda Fouquier, qui, non plus, n'avait bronché à cette prière inattendue de son gendre.

Il ne restait plus rien à faire pour Maurice près de son

malade ainsi rendu à la vie. Il se levait donc pour se retirer, quand Brichet, qui comprit le mouvement, lui demanda aussitôt :

— Docteur, qu'avez-vous à me prescrire?

— Du repos... pour le présent.

— Et pour l'avenir?

— Renoncez à boire, car une seconde attaque vous tuerait.

Après cette prédiction, et comme s'il avait hâte de s'arracher à la sombre préoccupation qui l'obsédait depuis son entrée dans la chambre, Maurice s'était rapidement dirigé vers la porte. Mais, au moment de sortir, il se retourna presque involontairement, attacha un long et étrange regard sur le procureur, puis il disparut sans mot dire.

— J'ai cru que le docteur allait encore te donner quelques conseils, dit M. de Badières, qui avait observé la sortie de Maurice.

— Oui, c'est vrai, il est resté là, immobile, en homme qui se consulte avant de parler, appuya le notaire Baudoin.

— Oh! vous n'y êtes pas, fit gaiement Annibal, le docteur est comme tous les médecins; il n'aime pas

à lâcher sa proie et il attendait qu'on le priât de revenir.

— Le capitaine a peut-être raison, dit en souriant Brichet, déjà ingrat pour l'homme qui venait de lui conserver la vie.

Celui sur lequel on s'exprimait ainsi n'était pas encore loin, car, la porte refermée, Maurice s'était arrêté tout pensif au milieu du salon. Si profonde était sa méditation, qu'il ne vit pas la personne qui venait à sa rencontre. Pour l'arracher à sa rêverie, il fallut qu'une petite voix, dont l'accent ému le fit tressaillir, lui demandât vivement :

— Vous avez sauvé mon père, n'est-ce pas, M. Maurice?

C'était Pauline, qui, sur l'ordre d'Annibal, prévenue, à son réveil seulement, du nocturne événement, accourait effrayée vers la chambre paternelle.

A sa vue, Gardie devint subitement pâle, mais il se hâta de répondre :

— Oui, mademoiselle, soyez sans crainte ; votre père ne court plus aucun danger.

— Oh ! merci ! merci ! s'écria la jeune fille qui, dans l'élan de sa reconnaissance, voulut presser la main du docteur.

Mais, en touchant cette main, elle le regarda étonnée et lui demanda aussitôt :

— Pourquoi donc tremblez-vous ainsi ?

Au lieu de répondre, Maurice retint captifs les doigts mignons qui s'étaient posés sur sa main, et l'attirant loin de la porte de la chambre à coucher, comme s'il eût craint d'être entendu, il conduisit M^{lle} Brichet dans le coin le plus reculé du salon. Il y avait dans les yeux du docteur une telle expression de suppliante prière, que Pauline n'opposa aucune résistance.

— Mademoiselle, avez-vous confiance en moi ? demanda alors Maurice d'une voix grave.

— Oui, pleine confiance ! dit franchement la jeune fille.

— Promettez-vous de répondre à mes demandes, si étranges qu'elles puissent vous paraître ?

— Parlez ! fit Pauline, dont le cœur battait à la douce crainte d'une déclaration.

La jeune fille était bien loin de compte, car la première question que, après une courte hésitation, lui adressa Maurice fut celle-ci :

— Aimez-vous votre père?

Pauline se trompa au sens de cette demande. Elle crut y deviner un malheur et balbutia, blême de saisissement :

— Mon père est mort!!! vous n'avez pu le sauver et vous n'osez me l'avouer!

— Non, Pauline. Si pareil malheur vous était arrivé, je n'aurais pas la cruauté de vous retenir ici. Encore une fois, je vous l'affirme, votre père est hors de danger.

— Mais, alors, pourquoi cette question? fit M^{lle} Bricbet, encore sous le coup de l'émotion qu'elle venait d'éprouver.

— En vous demandant de me répondre, j'ai ajouté : « Si étranges que puissent vous paraître mes questions, » insista Maurice.

— J'aime mon père, prononça Pauline en fixant Maurice.

Le docteur avait d'un seul coup d'œil fouillé le regard de la jeune fille.

— Oui, poursuivit-il, vous êtes sincère; mais voulez-vous que nous cherchions ensemble la cause de la gêne morale qui accompagnait votre réponse?

— Vous devinez donc ma pensée? dit Pauline en se troublant encore.

— Je lis dans votre regard, si pur qu'il ne saurait rien cacher. Oui, vous aimez pieusement votre père; mais, depuis son retour, il s'est fait en vous un changement dont vous ne pouvez vous rendre compte, n'est-ce pas?

Pauline se tint effarée devant Maurice, le contemplant avec la plus complète surprise.

— C'est vrai! c'est vrai! balbutia-t-elle.

— Votre cœur est changé pour lui? appuya Maurice.

— Oui... et je me demande sans cesse si je ne suis pas une fille ingrate.

— Brichet est toujours bon pour vous?

— Dévoué et aimant comme autrefois. Mais ses caresses, qui jadis me comblaient de joie, me trouvent aujourd'hui indifférente. Quand il promène ses doigts dans mes cheveux, c'est bien son ancien geste favori, mais sa main est plus lourde... Quand il m'embrasse, son baiser me cause un étrange frisson. C'est toujours son œil bleu qui me regarde, et, pourtant, il me semble qu'il a changé son expression...

Et, fondant en larmes, Pauline murmura :

— Je suis une fille dénaturée... je paye d'ingratitude toute la tendresse de mon pauvre père.

Tout à coup elle s'arrêta au milieu de son désespoir.

Elle cherchait à remonter à la cause première, c'est-à-dire à la demande du docteur.

— Mais, vous, Maurice, dit-elle d'une voix saccadée, quel intérêt avez-vous donc à m'arracher ce secret que je voulais enfouir au plus profond de mon cœur?

Maurice secoua tristement la tête.

— Je ne puis vous répondre autre chose que, si je vous ai interrogée, c'est que j'ai le pressentiment qu'un malheur plane sur cette maison.

— Un malheur, dites-vous? D'où nous viendrait-il? qui peut-il menacer?

Maurice allait répondre, quand un domestique entra tout empressé au salon. En voyant Pauline, il courut à elle.

— Mademoiselle, dit-il, M. Bricbet vous demande. Il dit que les baisers de sa fille sont encore le meilleur moyen pour lui de retrouver la santé.

— Bon père! soupira Pauline profondément émue par cette preuve de tendresse que lui donnait son père au

moment même où elle s'accusait de l'aimer moins sincèrement.

Et, honteuse de s'être laissé surprendre son secret par Maurice, elle s'enfuit vers la chambre à coucher et disparut aux yeux du jeune homme.

— A l'autre, maintenant, murmura trivialement le laquis, qui, après l'avoir vue s'éloigner, se dirigea vers la porte du jardin.

— Ah! tu vas aussi chercher M^{me} Brichet? demanda le docteur, qui le suivait pour regagner sa demeure.

— Oui, le maître a dit qu'il voulait voir autour de son lit tous ceux qu'il aime, répliqua le valet, marchant vers le pavillon.

A cette réponse, qui lui prouvait l'affection de Brichet pour les deux femmes, Maurice s'arrêta troublé.

— Que faut-il faire? se dit-il après quelques secondes d'un profond abattement.

Puis, à pas lents, il se dirigea vers sa maison.

Par la croisée de la chambre à coucher, M. de Badières avait guetté l'arrivée de M^{me} Brichet, que le domestique ramenait du pavillon.

Il alla à sa rencontre et, avant de la laisser pénétrer dans la chambre, il lui dit à voix basse :

— Bon espoir ! nous arriverons à sauver Raoul.

À cette promesse, la jeune femme, qui se traînait mourante, sembla retrouver des forces, et l'éclair d'une immense joie brilla dans le regard dont elle remercia le juge.

— Oui, continua-t-il, nous le sauverons... mais tout sera fini entre vous et M. de Cambiac... vous me le jurez, pour l'honneur et la tranquillité de celui qui est là ?

Et M. de Badières indiquait du doigt la chambre du mari.

— J'ai été toujours et je serai encore une honnête femme, dit fièrement Aurore avant d'entrer chez son époux.

Heureux d'être de ce monde, bavardant comme une pie, choyé par ses amis, tenant en chacune de ses mains celle d'Aurore et de Pauline, assises de chaque côté de son lit, Brichet passa de joyeuses heures. Tout plein de repentir, il répondait à tous les amicaux reproches qu'on lui adressait par de grandes promesses de ne plus jamais boire.

— Ta, ta, ta, qui a bu boira, mon bonhomme. Je serais désolé que tu finisses ton serment, car je compte bien

être de tes petites fêtes! se disait le capitaine, qui savait, par lui-même, ce que valent les serments d'ivrogne.

Bref, la joie était complète, quand la porte fut ouverte par Colard, qui reparaisait après six heures d'absence.

A sa vue, une légère grimace passa rapide sur le visage de Brichet, qui, tout aussitôt, s'écria de sa voix la plus affectueuse :

— Ah! tu m'es rendu, mon vieux fidèle! As-tu bien dormi? Tu pouvais encore prendre deux ou trois heures de plus, car le temps ne m'a pas duré en pareille société.

Et Brichet promena un joyeux regard sur le cercle formé autour de son lit.

— Pourquoi n'entres-tu pas, brave ami? ajouta le procureur en remarquant que le majordome restait au seuil de la chambre.

— C'est que je viens prendre les ordres de monsieur au sujet d'une visite qui se présente.

— Si c'est un ami, je n'ai pas à me gêner avec lui; amène-le près de mon lit.

Colard secoua négativement la tête.

— Non, c'est une dame arrivée en splendide carrosse.

Chacun se regarda surpris. Les dames admises à l'hô

tel étaient rares, et toutes étaient connues de Colard, qui les annonçait par leurs noms sans y mettre une pareille cérémonie.

— Une dame ! fit Brichet ? A-t-elle donné son nom ?

— Oui, c'est la marquise de Brageron

— Aïe ! ça sent le Lozeril ! pensa aussitôt le capitaine, que ce nom mit en éveil.

Aurore avait frémi. Sans doute que de Cambiac lui avait fait confidence du passé, car ce nom tinta à son oreille comme un glas sinistre.

— Marquise de Brageron... Brageron, répéta Brichet, cherchant en sa mémoire quelques rapports antérieurs avec cette dame.

— Elle dit n'être pas connue de vous et prétend avoir une très importante demande à vous adresser, ajouta Colard.

— M^{me} de Brageron est une de nos plus grandes dames de la cour, dit M. de Badières pour renseigner son ami.

— Et une des plus riches, continua le notaire.

— Et une des plus coquines, pensa Annibal, qui se garda bien de donner aussi ce renseignement à haute voix.

Brichet s'était tourné vers sa femme.

— Ma foi ! fit-il, c'est à toi, Aurore, à remplir ton devoir de maîtresse de maison. Va recevoir cette dame ; excuse-moi, malade que je suis, de ne pas me présenter en personne, et sache ce qu'elle me veut.

Malgré le terrible effroi qui la clouait sur son siège, Aurore, par un énergique effort de volonté, parvint à se lever et, domptant la douleur aiguë qui la mordait au cœur, elle quitta la chambre.

— Pourvu que la petite ne fasse pas de bêtise, se dit Annibal en suivant de l'œil la sortie de sa fille.

III

M^{me} de Brageron se tenait debout devant une des fenêtres du jardin sur lequel se promenaient ses regards, quand, derrière elle, retentit le pas de M^{me} Brichet, qui la fit se retourner. Ainsi mise subitement en présence de

la femme, quand elle s'attendait à voir le mari, la marquise eut d'abord un premier mouvement de surprise.

En s'abordant, les deux femmes échangèrent ce rapide coup d'œil féminin qui, en une seconde, voit et analyse tout.

— Le chagrin la tue! se dit M^{me} de Bragèron; en constatant les ravages que, depuis le procès, avaient subis les charmes de sa rivale.

— Cette femme me hait! pensa Aurore, qui vit briller dans les yeux de la marquise cette lueur joyeuse qu'y allumait la vue de sa beauté détruite.

Après l'échange d'un salut froid et guindé, Aurore, avec une voix dont elle s'efforçait de réprimer le tremblement, commença l'entretien.

— Mon mari, malade en ce moment, m'a priée madame, d'être près de vous l'interprète de son vif regret de ne pouvoir entendre lui-même ce que vous lui faites l'honneur d'avoir à lui dire.

La marquise avait écouté; couvrant la jeune femme du feu sombre de ses yeux gris et fixes.

— Ah! M. Brichet est malade? fit-elle sèchement.

L'absence du mari la privait du cruel plaisir qu'elle

s'était promis de soulever dans l'esprit du procureur les premiers orages de la jalousie.

— Soyez certaine, madame, qu'en fidèle intermédiaire je lui transmettrai ce que vous aurez daigné me dire, reprit Aurore feignant de ne pas voir tout ce qu'avaient d'hostile l'attitude et le ton de la visiteuse.

La marquise avait arrêté son plan avec l'espérance d'être reçue par Brichet. L'arrivée de sa femme la dérouterait. Quitte à s'inspirer plus tard des circonstances, elle se résolut à tout brusquer en répondant :

— Je suis chargée, par un de mes amis, de demander pour lui la main de M^{lle} Pauline Brichet.

Nous l'avons dit, Aurore n'avait contre Pauline aucune animosité; mais la vie séparée que leur avaient créée les événements la lui rendait à peu près étrangère. Si bonne que fût M^{me} Brichet, la nécessité de partager avec sa belle-fille une autorité que son titre d'épouse aurait dû lui donner entière lui avait toujours fait souhaiter le mariage de Pauline, qui, pour suivre son époux, la laisserait alors souveraine maîtresse dans la maison. Ce fut donc presque joyeusement, à cette demande d'union faite par la marquise, qu'elle répondit :

— Etes-vous autorisée, madame, à me dire le nom de la personne qui vous a choisie pour être son ambassadrice?

— C'est le chevalier de Lozeril, appuya M^{me} de Brageron, en suivant des yeux l'effet de ce nom sur Aurore.

Tous les sentiments de l'honnête femme se révoltèrent aussitôt en M^{me} Bricbet, qui s'écria sans pouvoir maîtriser sa répulsion :

— Lui!... un tel homme!

Cette exclamation, méprisante pour celui qui avait été son amant, était une injure imprudemment adressée à la marquise. Mais, dissimulant la colère que l'affront fit gronder terrible en elle, M^{me} de Brageron repartit avec calme

— Qu'avez-vous donc, madame, à reprocher à M. de Lozeril qui puisse motiver l'aversion que son seul nom vous inspire?

Aurore regarda bien en face la marquise sans répondre. Ce silence était une nouvelle insulte pour M^{me} de Brageron, qui, blême de la rage qu'elle domptait, reprit d'une voix brève :

— J'ai l'honneur d'attendre toujours votre réponse.

— Si j'hésite à vous répondre, madame, c'est que je

cherche auparavant ce qui doit vous avoir autorisée à croire M^{lle} Pauline Brichet si bas tombée qu'elle ne puisse trouver d'autre mari que le misérable dont vous parlez.

La colère furieuse alluma l'œil de la marquise, qui pourtant sut encore assez se contraindre pour répliquer :

— En appuyant de mon nom la demande de M. de Lozeril, n'est-ce pas démentir d'infâmes calomnies ?

La répulsion qu'inspirait à Aurore l'effronterie de cette femme la rendit imprudente.

— Soit ! dit-elle dédaigneusement, si M. de Lozeril a été injustement calomnié, il en sera de meilleure défaite pour vous !

— Que voulez-vous dire ? siffla la marquise à cette phrase qui l'atteignait brutalement.

Outre qu'elle était une loyale et courageuse nature, Aurore soutenait une juste cause en défendant Pauline. Elle se raidit contre le danger qui approchait et répondit bravement :

— Je dis que Pauline n'est pas si abandonnée du ciel qu'il lui faille prendre pour mari l'amant que le dégoût fait quitter à une autre.

A ces mots, la marquise s'avança vers sa rivale, et, d'une voix que saccadait une effroyable fureur :

— Oh ! oh ! fit-elle, dans la maison Brichet, ma belle, on n'a pas toujours fait fi de l'amant des autres, et...

Au milieu de son accès de rage, M^{me} de Brageron s'arrêta tout à coup.

Derrière Aurore venait d'apparaître la tête du capitaine, dominant sa fille du haut de sa colossale taille. Depuis le départ de son enfant, Annibal s'était senti inquiété par l'entrevue d'Aurore et de la marquise. Il avait donc fini par s'échapper de la chambre de Brichet pour arriver se mettre en tiers dans l'entretien des deux femmes.

On voit qu'il se présentait à propos

— Chut ! fit-il en souriant, c'est causer un peu fort dans le voisinage d'un malade. Il faut que ce soit bien intéressant pour s'oublier ainsi. Est-ce que je suis indiscret ? Puis-je me mêler à vos aimables et joyeux propos ?

Et de l'air le plus naïvement curieux, Annibal, prenant un fauteuil, vint s'installer près des deux femmes, qui s'étaient rassises.

— Là, dit-il, causons. D'abord, chère marquise, comment vous êtes-vous portée depuis que nous nous sommes vus ? Eh ! il y a longtemps déjà !... C'était du vivant

de ce pauvre Brageron... un joyeux drille... oui, joyeux excepté lorsqu'il causait de vous; car les larmes lui venaient toujours aux yeux quand il parlait de la gale de femme que son mauvais génie lui avait fait épouser... Ah! quelles scènes de larmes!... Il est vrai qu'elles se terminaient par un éclat de rire en m'entendant dire : « Moi, si j'avais affaire à ta femme, je la prendrais bien délicatement par le cou et, crac! je verrais si le teint violet convient à son genre de beauté. »

Et, tout souriant, tout bonhomme, Annibal avait accompagné son « crac » d'une contraction des doigts d'une éloquence tellement sinistre, que la marquise eut un frisson comme si elle sentait se nouer à son cou l'énorme main du géant.

Annibal continua :

— Ce n'est pas que je sois méchant... avec les dames. Au contraire, si j'ai un faible, c'est d'être trop galant... Mais, que voulez-vous? je deviens un peu nerveux, dès qu'on a l'air de vouloir manigancer quelque chose contre moi... ou les miens.

Le capitaine avait appuyé si ferme sur le « ou les miens » qu'il n'y avait pas à se tromper sur le sentiment qui lui dictait ces mots. Ils prédisaient un

danger sérieux pour celui qui s'attaquerait à Aurora.

— On te bravera, brute féroce, pensa la marquise qui, ayant retrouvé son sang-froid, avait écouté impassible cette étrange tirade de celui qui se disait trop galant avec les dames

Du ton qu'il put faire le plus aimable, le capitaine reprit :

— Mais je jabotte en vraie pie du bon temps passé au lieu de m'occuper de l'heure présente... Voyons, de quoi était-il donc question tout à l'heure? L'entretien devait offrir un certain intérêt, car vous étiez animées... Vous surtout, marquise... vous aviez l'air d'imiter quelqu'un qui se met en colère.

M^{me} de Brageron était audacieuse; malgré les menaces qui se cachaient sous les paroles d'Annibal, elle ne voulut pas reculer et répondit :

— Je venais, au nom du chevalier de Lozeril, demander la main de M^{lle} Brichet.

— J'avais bien deviné, pensa le capitaine; cette pécore maudite veut nous fourrer son Lozeril sur le dos.

Le sourire reparut sur son visage.

— Ah! comme on se trompe quelquefois sur les gens!

dit-il à la marquise. Je tenais de Lozeril pour une complète canaille; mais je n'aurais jamais pu m'imaginer qu'il fût un franc imbécile.

La marquise le regarda étonnée.

— Oui, un imbécile! continua placidement Annibal. Quoi? lui! joueur, spadassin, débauché, ruffian, quelque peu escroc, vient bêtement encourir un refus! Tenez, au fond, il a bien fait de vous charger de cette stupidité. Car, s'il s'était présenté en personne, il s'exposait à être jeté à la porte par Bricbet, qui a toujours caressé l'idée fixe de donner sa fille à un honnête homme.

Et, se tournant vers Aurore, Annibal lui dit d'un ton grondeur :

— Comment, petite, tu ne t'es pas efforcée de prouver à madame combien était insensée la démarche qu'elle entreprend pour ce coquin de chevalier? Il fallait le lui dire... à mots couverts... adroitement... comme je viens de le faire.

M^{me} de Braçeron comprenait tout le persiflage d'Annibal, mais ne voulait pas paraître s'en apercevoir. Elle répondit donc tranquillement :

— M^{me} Bricbet était du même avis que vous.

— Et vous persistez dans votre demande?

— Oui, je veux qu'elle soit transmise à M. Bricet.

Annibal ouvrit de gros yeux étonnés et, se reprenant à gourmander sa fille, il lui dit sur le ton de la surprise :

— Ah! Aurore, ce n'est pas gentil d'être si peu complaisante.... Quoi? tu ne donnes pas à madame le plaisir de voir refuser le mauvais drôle qu'elle protège? Oh! ce n'est pas bien! Je suis arrivé à temps pour réparer ton mauvais procédé.

Puis, de sa voix la plus galante, s'adressant à M^{me} de Brageron, le capitaine ajouta :

— Restez dans ce salon. Je vais vous procurer la satisfaction d'entendre un honnête homme refuser le misérable qu'on lui propose pour gendre... Seulement, vous me pardonnerez si je ne reviens pas pour vous reconduire... Prêtez l'oreille, vous ne perdrez pas un mot.

Laissant la marquise dans le salon, le capitaine prit le bras d'Aurore et, avec elle, il rentra dans la chambre à coucher, dont il laissa la porte entr'ouverte.

La marquise entendit aussitôt la voix de Bricet, qui demandait aux arrivants :

— Eh bien! que me voulait M^{me} de Brageron?

Un gros éclat de rire du capitaine précéda sa réponse.

— Ah! une bouffonnerie du dernier genre! Figurez-

vous qu'elle venait demander la main de Pauline pour un sacripant du nom de Lozeril.

— Lozeril? Lozeril? répéta Brichet, n'est-ce pas le nom de ce jeune homme qui prétendait m'avoir vu à demi assassiné?

— Précisément.

Un silence suivit.

Puis, comme s'il eût réfléchi, Brichet demanda :

— Et qu'avez-vous répondu?

— Qu'elle s'était sans doute trompée de porte, répliqua gaiement Annibal.

— Vous avez eu tort, cher ami. J'écrirai à la marquise qu'elle m'honore en me présentant son protégé.

— Es-tu fou, Brichet? Le capitaine te dit vrai. Ce Lozeril est un vaurien! s'écria sévèrement M. de Badières.

— C'est un cynique débauché! ajouta le notaire.

— Bast! bast! dit la voix indulgente de Brichet, les mauvais sujets ont toujours fait les meilleurs maris.

Nous ne pouvons exprimer la stupéfaction des assistants à cette réponse de Brichet que, d'abord, ils avaient

cru plaisanter. Cet homme probe, moral, intègre, vo re intéressé, annonçant tout haut son intention de confier sa fille et par conséquent une partie de sa fortune à un homme perdu de vices, était une si monstrueuse folie que le juge et le notaire pensaient rêver. Ils revinrent à la charge sans ébranler la résolution de Bricbet, qui leur répliquait en riant :

— Laissez-moi donc tranquille, vous autres ; je vous vois venir. Vous voudriez me donner un gendre de votre main, choisi dans votre monde. Toi, de Badières, quelqu'un de tes confrères, un juge raide et grave comme la justice ! Toi, Baudouin, un jeune notaire débutant et embarrassé de payer son étude, un paperassier sérieux et gourmé ! ... Non, non ; par état, j'ai vécu avec ce monde-là toute ma vie... il est morose en diable... et je veux changer. Il est temps que ce grand hôtel prenne un peu de gaieté et de mouvement... un gendre qui s'est amusé saura m'amuser à mon tour.

— M. de Lozeril a fait pis que de s'amuser, avança le juge.

— Oh !... quelques peccadilles qui, à vous gens de justice, paraissent énormes, mais [qui ne sont que de simples élans de jeunesse.

— Mais il est perdu de dettes, ajouta le notaire à la rescousse.

— On les payera.

— C'est un joueur effréné qui éparpillera ta fortune sur le tapis de tous les tripots, continua le tabelion.

— Soit! cela ne regarde que moi, riposta le procureur.

L'entêtement rendit Brichet cruel pour son vieil ami Baudouin, car il ajouta aussitôt d'un ton aigre :

— Après tout, j'aime mieux voir ma fortune éparpillée que si soigneusement gardée dans une étude de notaire, qu'on ne puisse parvenir, j'ignore pourquoi, à l'en retirer après vingt demandes infructueuses.

La phrase était blessante pour l'honnête Baudouin ; s'il avait résisté aux demandes que lui avait faites Brichet de mettre deux ou trois millions à sa disposition, c'était par pure amitié. Ainsi que le lui avait dit Colard, il croyait que le procureur voulait s'assurer des fonds pour contenter à nouveau sa turlutaine des voyages. En refusant, il avait cédé à l'amicale intention d'empêcher Brichet de commettre une seconde folie

Mais l'allusion que venait de faire son client lui sem-

bla mettre en doute sa loyale gestion, et, la probité du notaire se révoltant, il riposta aussitôt fort sèchement :

— C'est bien, Bricbet. Demain je t'apporterai les trois millions que tu m'as demandés.

A ces mots, un très-léger sourire se dessina au coin des lèvres du procureur, dont, involontairement, l'œil alla chercher Colard dans le coin où il écoutait cette scène.

Si de tous les assistants quelqu'un avait été le plus surpris de la tournure qu'avait pris l'incident, c'était à coup sûr Annibal. Lui, qui croyait connaître à fond son Bricbet, avait voulu faire assister M^{me} de Brageron à un méprisant refus, et voilà que, contre toutes prévisions, le procureur acceptait avec empressement un homme tel que Lozeril.

En entendant parler de ces trois millions qui devaient entrer le lendemain dans la maison, le capitaine avait agréablement tressauté.

— Trois millions! se dit-il, ah! comme j'en détacherais un joli copeau, si cet imbécile de Bricbet était seulement aussi joueur qu'il est buveur. Il faudra voir à le tâter dans le tête-à-tête.

Mais, tout à coup, le capitaine songea que le tête-à-tête ne serait plus possible après l'entrée dans la maison du chevalier, qui viendrait se mettre en tiers dans tous ses rapports avec le procureur. En même temps, il se rappela que la marquise devait être restée aux écoutes, dans le salon, ce qu'il avait oublié dans le premier moment de sa stupéfaction causée par la conduite de Brichet.

— Diable! pensa-t-il, si cette satanée femme a entendu parler de trois millions, elle va bavarder du magot à son Lozeril.

Et, se glissant peu à peu vers la porte, Annibal finit par gagner le sal

La marquise était toujours là. Elle avait tout entendu et le moqueur sourire de triomphe dont elle accueillit l'apparition du capitaine fit monter au cerveau de celui-ci une colère froide, vingt fois plus terrible que tous les bruyants éclats de son caractère emporté...

Aussi celui qui, vingt minutes auparavant, s'accusait d'avoir « le faible d'être trop galant avec les dames, » se pencha-t-il vers la marquise et, lui posant sa large main sur l'épaule, il lui souffla d'une voix qui, si basse qu'elle fût, dénotait une féroce résolution :

— Crois-moi, la Brageron, ne persiste pas dans ce projet d'amener ici ton Lozeril ; car, foi de chenapan ! je te jure que je vous écraserai tous les deux comme des chenilles.

La marquise regarda en face le redoutable ennemi qui se posait devant elle, lui envoya un second sourire de défi, puis, au lieu d'imiter le ton bas dont lui avait parlé le capitaine, elle répondit de sa voix la plus haute et la plus claire pour être bien entendue de la chambre du malade :

— Merci, mon cher capitaine ; vous n'avez pas besoin de me transmettre l'excellente réponse de M. Brichet en faveur de mon protégé. Remerciez-le pour moi ; témoignez-lui tout mon chagrin au sujet de sa maladie qui me prive de le voir, et annoncez-lui que M. de Lozeril viendra demain même lui apporter l'expression de sa profonde reconnaissance.

Cela dit, elle se retira, laissant le capitaine planté au milieu du salon et tout ébahi d'une pareille audace.

A ces paroles inattendues de M^{me} de Brageron, le juge et le notaire étaient vivement sortis de la chambre voisine, mais la marquise avait déjà disparu.

— Comment, capitaine, cette dame était restée ici et

vous ne nous en aviez pas avertis ? reprocha maître Daudouin, qui regrettait maintenant de s'être un peu trop franchement exprimé sur le compte du protégé de la marquise, qui était une de ses plus riches clientes.

— Oui, j'ai eu tort, mais j'ai été tellement abasourdi par cette fantaisie saugrenue de Brichet d'accepter le Lozeril du premier coup, que j'avais complètement oublié la marquise, répondit Annibal.

En rentrant dans la chambre du malade, les trois hommes se croisèrent avec Pauline, qui en sortait, suivie de Colard.

La jeune fille était tremblante et tout en larmes. Ne connaissant de Lozeril que pour l'avoir vu le seul jour du fameux récit d'assassinat, elle avait d'abord été surprise d'être ainsi recherchée par celui qui n'avait eu avec elle que cette unique entrevue. Puis, à ce consentement donné par son père sans même la consulter, à l'indignation des deux vieux amis de la maison, à leurs efforts pour combattre l'entêtement funeste de Brichet, elle avait compris qu'il s'agissait là du malheur de sa vie entière. Elle s'était alors effrayée de cette incompréhensible décision paternelle qui devait la livrer à un misérable. Au milieu de l'écroulement subit de ses projets de jeune fille, la peu-

sée de Maurice Gardie lui était venue et elle s'était prise à pleurer. Une immense douleur avait remplacé tout à coup cette heureuse insouciance de la pauvre enfant.

Instinctivement, de même que l'être faible en péril va tout droit se réfugier près de celui qu'il sait l'aimer et devoir le défendre, la jeune fille, dans cette chambre où se traitait de son avenir, s'était rapprochée de Colard, le vieux serviteur qui, depuis qu'elle était au monde, n'avait jamais laissé passer une heure sans lui prouver son inaltérable dévouement.

De son côté, dès les premiers mots de l'étrange scène où le procureur avait si incroyablement disposé de Pauline, Colard s'était lentement redressé dans le coin où il était assis et, blême, les dents serrées, les poings convulsivement crispés, il avait écouté muet, dardant ses yeux sombres sur son maître, qui, toujours, avait évité de rencontrer son regard.

— J'ai peur ! emmène-moi, vieil ami, murmura la jeune fille brisée de douleur.

A l'accent plaintif de sa bien-aimée maîtresse, l'ancien serviteur avait tressailli de tout son être. Comme pour la protéger, il referma ses bras sur l'enfant qui se pressait contre lui et, en même temps, de sa poitrine, partit une

sorte de rugissement rauque, si plein de fureur contenue et de menace, que Brichet, tout en feignant de n'avoir rien entendu, en pâlit légèrement.

— N'est-ce pas l'heure habituelle de ta promenade, ma Paulinette? Va faire un petit tour avec ton brave Colard, dit affectueusement le procureur, qui semblait avoir hâte d'éloigner l'intendant.

— Oui, sortons, gronda ce dernier, qui, soutenant la jeune fille, se dirigea vers la porte.

Fut-ce le seul respect pour son maître qui lui ferma la bouche? fut-ce la présence de M^{me} Brichet, assise au chevet de son mari, qui le fit se contraindre? nous ne saurions le dire; mais l'intendant passa, muet et froid, près du lit du procureur, plus redoutable en son silence, que s'il eût parlé.

— Ouf! fit involontairement Brichet en les voyant disparaître.

Colard reconduisit la jeune fille dans sa chambre. Pendant une heure, tout ce que le vieillard put trouver d'affectueux en son cœur aimant, il l'employa pour calmer Pauline.

— Non, non, maîtresse bien chérie, non, ce mariage maudit ne se fera pas, croyez-en votre vieux Colard, ré-

pétait-il avec une énergique assurance contrastant fort avec les larmes qui lui coulaient des yeux.

Au milieu de son désespoir, un souvenir vint à Pauline, qui balbutia :

— M. Maurice avait raison, il y a deux heures, quand il me prédisait qu'un malheur planait sur cette maison.

Au nom du docteur, l'intendant retrouva un sourire et murmura :

— Je l'avais oublié... ce bon et honnête Maurice ! il faut que je lui parle.

Et, quittant Pauline, il partit pour se rendre chez le médecin. En traversant le jardin, il se disait :

— Les deux jeunes gens s'aiment... voici le mariage qui assurerait le bonheur de Pauline... il s'accomplira malgré tous les Lozeril du monde. Je le veux et ce sera.

La servante du docteur vint ouvrir à l'appel du marteau de la porte.

— J'ai à parler à M. Gardie, dit Colard en se préparant à entrer.

— Il n'est pas à la maison.

— J'attendrai son retour ; il doit être en visite chez quelque client ?

— J'en doute, monsieur Colard; car mon maître, en revenant de chez vous, a bien vite préparé une petite valise; il a emprunté le cheval d'un voisin et il est parti en m'annonçant qu'il ne reviendrait pas ce soir.

— Vous ne savez pas où il se rendait?

— Non, mais je puis vous dire qu'il avait l'air tout préoccupé.

Colard revint lentement sur ses pas, cherchant un motif à ce rapide et imprévu voyage.

— Il est allé sans doute à la campagne, chez quelque malade important, finit-il par se dire quand il atteignait le grand vestibule.

A ce moment descendaient l'escalier le juge et le notaire, qui se retiraient après avoir encore, et tout aussi vainement, tenté de faire revenir Brichet sur son incroyable parti pris.

— Peut-être y mettons-nous trop d'importance. Demain, sans doute, il aura renoncé de lui-même à ce scandaleux mariage, disait M. de Badières à maître Baudouin.

Avec ces anciens fidèles de la maison, Colard avait son franc parler. Il secoua tristement la tête à ces paroles du juge et dit :

— Non, monsieur, mon maître n'aura pas renoncé demain à cette honteuse union.

— Mais quel motif a-t-il de persister ? s'écria le notaire.

L'intendant se posa l'index sur le front.

— J'ai bien peur que la congestion ait dérangé quelque chose dans le cerveau de mon maître.

A cette remarque, qui les frappa, car elle avait trait à une des suites assez ordinaires de la congestion, les deux intimes s'écrièrent :

— Tu crois qu'il devient fou !

— Hélas ! répondit seulement Colard.

— Bast ! bast ! demain, je le répète, il ne sera plus question de rien, fit le juge, qui refusait de s'arrêter à une aussi triste idée.

Le lendemain donna raison à Colard.

Car de Lozeril eut ses grandes entrées dans la maison et, avec Annibal, devint le compagnon tellement assidu de Brichet, que l'intendant ne pouvait plus approcher de son maître.

Mais, en même temps, la nouvelle de la maladie de Brichet et de l'étrange union qu'il méditait pour sa fille attira à l'hôtel de nombreux visiteurs.

Avec tous ces curieux, dont la plupart étaient des connaissances de vingt ou trente années, Bricbet commit de si énormes erreurs de personnes, il eut de si grandes lacunes dans la mémoire, il fit de si singulières confusions de dates, de noms, de faits passés, que chacun, en quittant l'hôtel, ne manquait pas de dire :

— Bricbet a tout l'air d'être devenu un peu fou à la suite de son attaque.

Si bien que, le troisième soir, Bricbet, qui avait quitté le lit, abandonnant Annibal et de Lozeril qui péroraient au coin du feu, vint droit à Colard, occupé à tirer les rideaux des fenêtres, et lui souffla vite et bas :

— Est-ce que tu vas me laisser ainsi longtemps passer pour un idiot ?

— Faites-moi ce que je vous ai demandé déjà vingt fois inutilement et, aussitôt, vous pourrez compter sur moi.

— Jamais ! c'est ma seule garantie ! fit Bricbet.

— Il faudra toujours que vous y arriviez... de gré ou de force, repartit tranquillement Colard.

IV

Ce qui contribua le mieux à confirmer la rumeur qu'il y avait un détraquement dans le cerveau de Bricbet, ce fut la subséquente façon d'agir du procureur. Après avoir paru tenir énergiquement à ce honteux mariage, il sembla tout à coup en avoir indéfiniment retardé la conclusion.

On aurait même pu croire qu'il y avait complètement renoncé, si on n'avait su que le procureur avait installé de Lozeril sous son propre toit, et qu'il vivait avec lui dans toute l'intimité de beau-père à gendre.

Le fait était que, au bout de quinze jours écoulés, depuis les précédents événements, le chevalier, dans tout l'hôtel Bricbet, était le seul qui songeât encore sérieusement à cette union.

Après le surprenant accueil fait à sa demande de mariage, de Lozeril s'était déjà vu, dans un avenir très-prochain, palpant les millions de la dot. Mais il avait été bientôt amené, par la tournure des événements, à se demander s'il n'était pas le jouet d'une mystification ou si le procureur, comme on l'affirmait, n'était pas réellement fou.

Voici ce qui était arrivé :

Dès que de Lozeril s'était présenté à l'hôtel, Brichet, tout joyeux, l'avait logé dans une magnifique chambre vacante et, après avoir veillé à tous les détails de son installation, lui avait dit en souriant :

— Buvez, mangez, dormez, mon cher gendre, et croyez-moi votre tout dévoué.

Puis il n'avait plus soufflé mot au sujet du mariage projeté.

Toutes les fois que de Lozeril avait voulu remettre la question sur le tapis, le procureur avait haussé les épaules en demandant :

— Vous êtes donc bien pressé de vous mettre la corde au cou ?

— Non, mais j'ai voudrais au moins être fixé sur une date.

— Ma date sera la vôtre..., celle que vous aurez fixée d'accord avec Pauline... Voyez donc à faire chaudement la cour à votre future pour la décider bien vite à avancer ce jour que j'appelle de tous mes vœux, répondait Brichet.

Or, de Lozeril se trouvait assez empêché de faire la cour à Pauline, qui ne quittait pas sa chambre. Vingt fois le chevalier s'était présenté pour voir la jeune fille, et toujours la porte lui avait été barrée par Colard, qui lui répondait invariablement :

— Mademoiselle ne reçoit pas

Quand de Lozeril revenait à Brichet pour se plaindre de son invisible fiancée, le bonhomme répliquait placidement :

— La petite est un peu farouche. Laissez-lui le temps de s'appivoiser à cette charmante idée d'être votre femme.

Pauline avait si bien refusé de s'appivoiser, qu'au bout de ces quinze jours, de Lozeril furieux se répétait sans cesse :

— Tout le monde ici s'est donc donné le mot pour me berner ?

Car Annibal lui-même n'était pas resté étranger à la

mésaventure du chevalier. Deux heures après l'arrivée du jeune homme à l'hôtel, il s'était présenté dans sa chambre pour lui tenir ce langage qui, s'il était brutal, avait au moins le mérite d'être bien clair :

— Mon bon de Lozeril, vous êtes entré ici contre ma volonté et mon intérêt. Tant qu'il ne s'agira que de vider les bouteilles et de fêter la cuisine du bonhomme Brichet, je ne dirai rien. Mais comme votre mariage écornerait un gâteau que je veux conserver tout entier à Aurôre, je vous préviens que, si vous preniez la chose trop au sérieux, je vous guérirais radicalement de votre lubie de mariage.

Et le capitaine avait répété en appuyant bien sur chaque syllabe :

— Ra-di-ca-le-ment, entendez-vous? A part ce point, nous vivrons ici comme deux vrais larrons en foire.

Outre qu'il n'avait pas voulu avoir l'air de céder devant la menace d'Annibal, le chevalier avait un autre motif de persister à demeurer toujours à l'hôtel Brichet. Ainsi que l'en avait averti la marquise, il avait vu, le jour de son arrivée, le notaire Baudouin apporter et remettre au procureur certain portefeuille tout gonflé, dans lequel il avait flairé les trois millions annoncés.

— C'est la dot de Pauline, s'était-il dit, plein d'une joie avide.

Malheureusement il n'était pas seul à connaître l'entrée de ces millions. Le capitaine, qui faisait le guet dans le vestibule, avait attendu maître Baudouin à sa sortie et l'avait précédé de quelques pas sur le quai de Béthune, où il s'était laissé rejoindre.

— Ah! c'est vous, maître Baudouin? s'était-il écrié; est-ce que vous venez de chez Brichet?

— Je sors de l'hôtel.

Là-dessus, Annibal avait agité mélancoliquement la tête en disant :

— J'aime à croire que vous n'avez pas accompli l'imprudente promesse que vous fîtes hier de lui apporter les trois millions?

— Pardonnez-moi, capitaine; ils sont depuis dix minutes entre ses mains.

Le désespoir avait semblé aussitôt s'emparer d'Annibal, qui s'était écrié douloureusement :

— Comment? Malheureux! vous avez commis l'étourderie coupable de confier pareille somme à un homme qui n'a plus ses idées bien nettes?

— Brichet a paru hier suspecter ma probité, et au-

cune considération ne m'arrête quand il s'agit de défendre mon honorabilité de notaire, répliqua maître Baudouin d'un ton péremptoire.

— Mais, notaire trop susceptible, Bricbet est un peu vif; je suis sûr que, la main tournée, il ne pensait déjà plus à ce qu'il vous avait dit, repartit Annibal en bon apôtre qui veut attiser le feu.

Le notaire prit un air rogne.

— Mon cher capitaine, fit-il sèchement, votre gendre est si loin d'oublier ce qu'il dit, comme vous le prétendez, que, tout à l'heure, il est revenu sur ce sujet d'une telle offensante manière que je ne tiens plus à me charger des affaires d'un client aussi méfiant. Je rentre chez moi de ce pas, pour m'occuper de réaliser immédiatement ce que j'ai encore de sa fortune. Dans deux jours, il aura tout en sa possession.

— Quoi, tout? fit Annibal ému.

— Oui, sept millions.

— Mais que voulez-vous qu'il en fasse, à demi idiot qu'il est?

— Ce qu'il en voudra... des choux ou des raves... il pourra d'autant mieux en disposer pour le premier escroc dont il s'entichera que toutes les valeurs sont au

porteur... Elles se passent de la main à la main... sans autre formalité, ajouta le tabellion froissé.

— Diable ! veillons au grain ! se dit aussitôt le capitaine, qui, à ce dernier détail, pensa subitement à de Lozeril.

Après avoir tenté d'apaiser le notaire par mille raisonnements qui, au fond, avaient pour but de l'irriter davantage, Annibal quitta le tabellion à mi-chemin pour revenir hâtivement à l'hôtel.

Tout en courant, sa pensée aussi marchait vite.

— Mordieu ! se disait-il, ces sept millions rentrés au bercail m'effrayent. Si de Lozeril les flaire, il est homme à mettre la main dessus... et c'est au porteur, tonnerre!!! Pourquoi, diable, ce Brichet est-il assez bête pour vouloir dormir ainsi sur son magot ?

Tout à coup Annibal s'arrêta, bouche béante et les yeux écarquillés par la surprise. Une idée venait d'éclairer son cerveau.

— Mais non, s'écria-t-il, cent fois non, ce Brichet n'est pas une bête ! c'est, au contraire, de Lozeril et moi qui sommes deux francs imbéciles !... Il est bien évident que le bonhomme a inventé ce prétendu mariage pour endormir son monde, avoir un prétexte de ramasser sa

fortune et décamper un beau matin, en laissant encore se morfondre à l'attendre femme, fille, beau-père et gendre.

Et, le capitaine, persuadé qu'il avait découvert le pot aux roses, reprit sa course en répétant :

— Veillons au grain !

Quand il arriva à l'hôtel, il trouva Brichet qui répondait à de Lozeril, agacé par tous les retards et empêchements à son mariage :

— Mais de quoi vous plaignez-vous, mon cher chevalier ? La maison n'est-elle pas assez agréable pour vous faire un peu prendre patience ? Pauline se décidera au moment où nous nous y attendrons le moins. Cela ne dépend plus que d'elle. L'argent de la dot est là qui vous attend.

— Vieux finaud, j'ai vu dans ton jeu ! se dit le capitaine, qui était entré pour entendre les derniers mots.

Or, il arriva que la vie de Brichet changea du tout au tout. Il ne faisait plus un pas chez lui ou au dehors sans être accompagné du capitaine et du chevalier, toujours sur ses talons. Au lieu de se plaindre d'une telle surveillance, le procureur paraissait en être ravi.

Le matin du quinzième jour, de Lozeril manqua pourtant à ce soin. Il était allé prendre conseil de M^{me} de Brageron, qu'il n'avait pas vue depuis qu'elle était venue,

chez le docteur Gardie, lui apporter la réponse favorable de Brichet.

Non moins impatiente que de Lozeril, la marquise attendait la conclusion du mariage, qui mettrait le chevalier à même de lui ouvrir toutes grandes les portes de la maison qui abritait sa rivale.

— Eh bien, épousez-vous enfin ? demanda-t-elle vivement à de Lozeril en le voyant paraître.

Le jeune homme secoua la tête, tout pensif, en disant :

— Marquise, je crains que, vous et moi, nous ayons été mystifiés.

Et il raconta ce qui s'était passé depuis deux semaines ; ses inutiles tentatives pour aborder Pauline et le rôle neutre que jouait Brichet au lieu de faire valoir son autorité paternelle.

Il termina en ajoutant :

— Par cela même que ma demande en mariage avait été si facilement accueillie, j'aurais dû me méfier. Aussi j'ai bien peur d'être entré dans cette maison pour jouer un autre emploi que celui de fiancé.

— Lequel ? demanda la marquise.

— Celui de garde du corps, dit-il.

M^{me} de Brageron le regarda étonnée.

— Oui, comme je vous le dis, garde du corps. Je ne sais de quoi le vieux Brichet a peur, mais, dès le jour de mon arrivée, il m'a dit en cachette : « Surtout ne me laissez pas seul avec Fouquier et Colard. »

— Sans doute qu'il veut s'éviter les tracasseries de ces deux hommes, qui sont hostiles à votre mariage, répliqua M^{me} de Brageron après avoir réfléchi.

— Oui, marquise, je le croyais ainsi que vous ; mais, hier, comme j'étais caché derrière un buisson du jardin, j'ai entendu Brichet dire aussi au capitaine : « Surtout, Annibal, ne me laissez pas seul avec Colard et de Lozaril. » Alors, je me suis expliqué pourquoi, accompagnant sans cesse le procureur, j'avais toujours Annibal à mes trousses. La même consigne nous faisait nous surveiller réciproquement. Je me demande quel danger Brichet redoute de l'un ou de l'autre de nous deux.

— Vous êtes dans l'erreur, fit la marquise, qui avait attentivement écouté.

— En quoi ?

— En ce que c'est de Colard seul que le bonhomme a peur. Pourquoi ? je l'ignore et c'est ce qu'il faudrait savoir. Le vieux vous a, l'un et l'autre, adroitement trompés et si, comme vous le disiez tout à l'heure, il vous a

changés en gardes du corps, c'est une précaution prise contre Colard, dont le nom est répété dans chacune des consignes que vous avez séparément reçues.

— Que faire ? demanda de Lozeril.

— Amadouer le Colard, le mettre de votre bord et tâcher de lui arracher le secret de la peur qu'il inspire à Bricet pour en profiter vous-même, répondit la marquise.

Et elle le congédia sur ce dernier conseil.

De Lozeril revint lentement à l'île Saint-Louis, tout préoccupé de l'idée de la marquise qu'il fallait se faire un allié de Colard, et se demandant :

— De quel poids le vieux laquais peut-il peser dans cette balance dont un plateau porte les millions de la dot ?

Car, soit qu'il fût éveillé, soit en rêve, ces millions occupaient la pensée du vaurien. Alors que de Lozeril enrageait de tous les retards et se croyait mystifié, le procureur l'avait toujours fait revenir plus âpre à la curée avec ces mots qu'il lui répétait sans cesse :

— Apprivoisez donc Pauline ; la dot est là qui vous attend.

Ces millions, au dire de la marquise, Colard pouvait les lui faire conquérir, s'il savait l'amadouer.

— Oui, se disait-il; elle a raison. Cet intendant doit avoir sur son maître une influence à laquelle celui-ci cherche à se soustraire en nous faisant à notre insu, Annibal et moi, les deux gardes du corps qui défendent son approche à Colard. Donc, il me faut captiver celui-ci... mais comment m'y prendre?

Il paraît que de Lozeril, en arrivant à l'hôtel, avait dressé son plan, car il monta tout droit à l'appartement de Pauline. Il était sûr que, à son premier coup frappé à la porte, il verrait apparaître Colard pour lui barrer l'entrée.

Ce fut, en effet, le vieillard qui ouvrit, et, comme d'habitude, il prononça sa phrase :

— Mademoiselle ne reçoit pas.

— J'espérais que, pour cette fois, la bonne nouvelle que j'apporte me ferait admettre chez elle, dit de Lozeril.

Il avait compté que l'intendant s'informerait de cette nouvelle, mais celui-ci resta muet et salua pour se retirer.

— Tu n'es pas curieux, mon brave ! ajouta vite le jeune homme en le retenant par le bras.

— Mon devoir n'est pas d'interroger ! dit respectueusement le majordome.

— Eh bien, puisque je ne la puis voir, je te charge de transmettre mes adieux à ta maîtresse, attendu que je renonce à toutes mes prétentions.

— Mademoiselle en sera heureuse, dit naïvement Colard.

— Tudieu! fit de Lozeril en souriant, ce n'est pas flatteur pour moi ce que tu dis là, mon garçon! On ne peut plus clairement m'apprendre que M^{lle} Bricchet me déteste.

L'intendant secoua la tête.

— Vous vous trompez, dit-il; si mademoiselle a toujours refusé de vous voir, c'est par intérêt pour vous.

— Vraiment! s'écria de Lozeril stupéfait par cette réponse.

— Si mademoiselle s'est obstinément soustraite à vos hommages, c'est qu'elle tremblait de vous voir tomber victime d'un attentat semblable à celui auquel vous avez heureusement échappé une fois. Ma jeune maîtresse éprouve une invincible terreur du capitaine.

— Oh! oh! Annibal n'est pourtant pas si terrible, fit dédaigneusement le chevalier.

— Mademoiselle aime mieux se voir entièrement dépouillée que d'exposer quelqu'un aux coups de celui qui

a résolu d'accaparer la fortune de mon pauvre maître et de sa fille.

— C'est vrai, Annibal est venu, la menace à la bouche, me faire part de son intention de défendre cette fortune contre tous venants.

— Vous voyez bien que mademoiselle avait raison de trembler pour vous.

Et Colard ajouta avec un énorme soupir de satisfaction :

— Heureusement qu'elle va être délivrée de sa peur, puisque vous avez la prudente idée de vous retirer.

Ces mots « prudente idée » froissèrent de Lozeril. En annonçant son départ, il avait voulu simplement tâter Colard et le faire parler. Jamais il n'avait songé à partir; aussi ces deux mots lui furent un prétexte de revenir sur son dire.

— Sais-tu, Colard, dit-il, que, sans autre motif que d'être utile à M^{lle} Bricbet, il me prend une furieuse idée de rester ici?

L'intendant avait-il eu un but en parlant ainsi? Il faut le croire, car un bien mince sourire vint plisser ses lèvres.

De Lozeril, sans avoir rien vu, continua :

— Ainsi, mon brave, tu es intimement convaincu que Fouquier doit arriver à ses fins ?

— Dame ! fit le vieillard d'un ton navré, ce bon M. Brichet, depuis son attaque, n'a plus la tête à lui ; il perd la mémoire et confond tout. Le capitaine s'est alors emparé de lui. Il lui inspire la méfiance de tout le monde..., de vous., de moi, moi, son dévoué Colard !... il lui fait faire ses volontés et, un beau jour, il n'aura plus qu'à étendre la main sur tout ce qu'il y a ici.

— A commencer par les trois millions de la dot que Brichet garde actuellement en portefeuille, interrompit vivement de Lozeril.

— Oh ! vous vous trompez sur le nombre !

— Trois millions, te dis-je, j'en suis certain, appuya le jeune homme, qui crut que l'intendant cherchait à lui dissimuler l'importance de la somme.

— Erreur ! il y a sept millions, fit tranquillement Colard.

— Sept millions !!! s'écria le chevalier, dont les yeux s'allumèrent de convoitise.

L'intendant eut un second sourire en voyant briller ce regard.

— Oni, continua-t-il, sept millions ; car le notaire a

restitué à mon maître la fortune entière qu'il lui avait confiée.

— Et Annibal sait cela ? interrogea anxieusement de Lozeril.

— Il a dû l'apprendre de maître Baudouin avec lequel je l'ai vu l'autre jour causer sur le quai. Oui, il le sait... de même aussi qu'il ne doit pas ignorer que toutes ces valeurs sont au porteur... Vous les auriez en main, par exemple, qu'elles seraient bien à vous, soyez-en certain.

A cette supposition de l'intendant, de Lozeril sentit un petit frisson lui courir dans le dos. L'avidité s'éveillait puissante en lui.

— Oui, continua Colard, toutes ces valeurs sont au porteur. Le capitaine n'osera pas, je crois, y toucher ici... mais il connaît la manie des voyages de mon maître, et il saura l'exciter en son esprit maladif ; il l'entraînera bien loin, et alors il dépouillera le malheureux fou.

Et, tout sanglotant, Colard cacha son visage entre ses deux mains.

— Oh ! que nenni ! on peut arrêter Annibal en si belle route, pensa de Lozeril, auquel l'énormité de la proie retirait toute crainte du capitaine.

Il posa affectueusement la main sur l'épaule du vieillard en lui disant :

— Allons, ne t'effraye pas, vieux fidèle; on surveillera ton homme.

— Quoi? vous aurez le courage de braver cette bête féroce? fit Colard avec une reconnaissante admiration.

— Je reste. Et dis bien à M^{lle} Bricbet que je n'obéis à d'autre mobile que celui d'empêcher sa ruine.

— Oh! chevalier, croyez qu'elle finira par aimer l'homme qui lui aura prouvé un tel dévouement.

— Puisse-tu dire vrai! Mais j'attendrai sans jamais rien demander, soupira de Lozeril avec une émotion supérieurement jouée.

— Ainsi, dès aujourd'hui, vous veillerez à ce que mon maître ne puisse être entraîné loin d'ici?

— Oui, jour et nuit, répondit le jeune homme.

Mais à ce mot de « nuit » un souvenir lui traversa l'esprit.

— Ah! à propos! fit-il. Réponds-moi donc, Colard : entre l'appartement de Bricbet et la chambre de Fouquier, n'existe-t-il pas une communication... une porte masquée... un escalier secret?

— Je l'ignore, dit l'intendant, qui venait de réprimer un tressaillement.

— Il me semble que le capitaine m'avait parlé de quelque chose de ce genre. Comme il n'en a plus ouvert la bouche, je voudrais savoir à quoi m'en tenir à ce sujet. Tu comprends quel avantage aurait Annibal sur moi. Il pourrait, la nuit, se rendre chez Brichet, tandis que je me casserais le nez, au dehors, sur la porte bien fermée intérieurement.

— Je ne connais pas de communication secrète, affirma Colard, qui soutint le regard interrogateur que le chevalier attachait sur lui.

— Et, comme je le disais, la porte extérieure de Brichet est munie de verrous, n'est-ce pas? continua de Loseril.

— Oui, mais... fit le vieillard hésitant.

— Mais, quoi?

— Il n'y en a pas à la chambre du capitaine... Elle ferme seulement à clef.

— En quoi cela peut-il me servir, mon brave?

— En ce que, si une communication secrète existe entre les deux étages, ne pouvant pénétrer chez mon maître par la porte, vous y descendriez en passant par la chambre du capitaine.

— Tiens ! c'est une idée, pensa de Lozeril.

— En ma qualité d'intendant, j'ai les doubles clefs de toutes les portes, continua Colard.

— Et tu as celle de la chambre d'Annibal ?

— Dans cinq minutes, je puis vous l'apporter.

— Bien, j'y compte. Maintenant dis-moi où se trouve Bricet en ce moment.

— Il doit être au pavillon, chez madame, qui est un peu mieux portante.

— Le capitaine n'est pas avec eux ?

— Oh ! non, il ne se défie pas de sa fille.

— Bon, je vais guetter la sortie du procureur. Sois bien certain, mon garçon, que, si le capitaine compte entraîner Bricet pour le dépouiller, je ne le laisserai pas aller fort loin.

— Oh ! chevalier, combien M^{lle} Pauline vous sera reconnaissante ! balbutia tout ému le vieux serviteur en reconduisant le jeune homme jusqu'à l'extrémité du vestibule où avait eu lieu la scène.

De Lozeril descendit au jardin.

— Sa Pauline... bast ! à quoi bon ?... Les sept millions tout seuls sont une assez jolie part, pensait-il en arpentant l'allée qui conduisait au pavillon d'Aurore.

Colard l'avait suivi des yeux jusqu'à ce qu'il fût entré au jardin.

— A l'autre! murmura-t-il.

Et, montant à l'étage supérieur, il entra chez le capitaine, qui, se reposant de sa perpétuelle faction auprès de Brichet, s'amusait à jouer tout seul au lansquenet.

— Que veux-tu, bôlître? cria Fouquier.

— Le capitaine a oublié sans doute que c'est aujourd'hui la fin du mois, jour de sa pension, répondit doucement Colard, en posant deux piles de louis sur la table.

— Alors, sois le bienvenu, marand! bien que tu n'aies pas pu encore comprendre que la fin du mois devrait arriver tous les quinze jours, dit Annibal radouci.

— Il faudra dorénavant persuader cela à M. Brichet, car, maintenant qu'il a repris en mains l'administration de sa fortune, il est probable que votre pension vous sera payée par lui... ou par son gendre.

— Son gendre! où prends-tu ce gendre? imbécilé! demanda Annibal surpris.

— Mais ne songez-vous plus que M. de Lozeril doit bientôt...

Le capitaine se renversa dans son fauteuil en l'interrompant par un de ses plus formidables éclats de rire.

— Ah! ça, sextuple cruche! tu crois donc à cette plaisanterie? cria-t-il.

— Mais, M. de Lozeril y croit aussi, répondit sérieusement Colard.

— Ah! vraiment?

— Oui, il m'a interrogé tantôt sur la fortune de M. Brichet. Je lui ai parlé des sept millions qui se trouvent ici en portefeuille.

Annibal bondit de son siège en hurlant :

— Tu lui as parlé de cela? âne maudit! A quel propos? stupide vieillard! Voyons, répondras-tu?

— Mais à propos de placements qu'il veut faire... à l'étranger, fit doucement Colard.

— A l'étranger, dis-tu?

— Oui, il m'a semblé qu'il voulait partir bientôt... Il ne me l'a pas positivement affirmé... mais j'ai cru deviner qu'il pensait qu'un voyage serait bon pour le cerveau un peu malade de son beau-père.

— Encore! veux-tu te faire casser les reins avec ton « beau-père? » File au plus vite, vieux grotesque! gronda le capitaine.

Colard ne se le fit pas répéter. Humblement, il gagna la porte, laissant le capitaine tortiller sa moustache, son

reste habituel quand, chez lui, la colère froide succédait à l'emportement.

En descendant l'escalier, l'intendant, par une fenêtre, vit Bricbet qui sortait du pavillon d'Aurore.

Il s'arrêta pour attacher sur son maître un sombre regard et murmura :

— Maintenant, tu peux tenter de m'échapper, je viens te détacher à tes trousses deux dogues enragés qui sauront bien t'empêcher de courir.

Après la double confiance de Colard au capitaine et à de Lozeril, la vie s'était continuée monotone et régulière à l'hôtel Bricbet.

Suivant son programme de s'entendre « comme deux bons larrons en foire », tant qu'il ne serait pas question sérieusement du mariage, Annibal faisait charmante mine à de Lozeril, qui, de son côté, n'était pas en arrière d'aménités envers le colosse. Mais sous cette double patte de velours se cachaient des griffes prêtes à déchirer à la première occasion.

Comme avant sa maladie, le procureur avait repris son

existence toute matérielle. Il se levait tard et s'était remis à ses trois repas quotidiens, qu'il arrosait d'une abondante eau rougie, malgré les tentations du capitaine, qui, devant son nez, lampait à plein verre les meilleurs crus et faisait bruyamment claquer sa langue en buveur satisfait. Par moment les « ouf » de plaisir d'Annibal semblaient torturer l'ivrogne repentant, qui, pour éteindre un coupable désir, avalait courageusement une gorgée de son innocente abondance.

— Est-ce que Bricet va décidément tenir son serment de ne plus boire ? se demandait Fouquier, qui enrageait d'une pareille sobriété.

De Lozeril observait le manège du capitaine et murmurait de son côté :

— Oui, tu voudrais griser le bonhomme pour le rendre communicatif, mais tu peux être certain que, si l'ivresse le fait bavarder, je serai là pour l'écouter aussi.

Car l'un et l'autre des rivaux étaient curieux de connaître l'endroit où Bricet avait placé et à quel usage il voulait employer l'énorme capital qu'ils savaient à sa disposition.

Tous deux, séparément, avaient bien adroitement tâté le procureur, qui, sans s'effaroucher trop de cette

singulière curiosité, s'était mis à rire en répondant :

— Hein ? croyez-vous que maître Baudouin s'est montré susceptible pour deux ou trois mots dits sans méchante intention ? Aussi ai-je eu toutes les peines du monde à lui faire reprendre en dépôt ces millions qui m'embarrassaient... même ceux de la dot de Pauline, puisqu'on tarde tant à vouloir être heureux.

Or, il y avait un léger mensonge dans cette réponse, attendu que le notaire froissé n'avait plus remis le pied à l'hôtel, et que l'un et l'autre des surveillants, qui gardaient Brichet à vue, savaient qu'il n'avait pas été chez le tabellion pour y reporter la somme. Donc les millions se trouvaient toujours sous la main du procureur.

Des deux fidèles amis du vieillard, M. de Badières était seul revenu ; mais, mécontent de la présence du chevalier, contre laquelle il protestait, ses visites avaient été froides, guindées, et la majeure partie de leur durée avait été consacrée à Aurore, que le juge avait prise en amitié.

De sorte que le procureur appartenait, pour ainsi dire, sans partage à de Lozeril et au capitaine, qui, après s'être acharnés tout le jour aux pas du vieillard, le recon-

duisaient le soir jusqu'au seuil de son appartement, et attendaient pour se retirer que le bruit de la clef et des verrous leur prouvât que Bricbet venait de s'enfermer.

Alors, nez à nez, devant cette porte close, les deux coquins se pressaient la main avec toutes les démonstrations de la plus sincère amitié et échangeaient invariablement ces phrases :

— Bonsoir, cher capitaine ; je vais dormir comme un loir.

— Et moi comme une vraie marmotte, mon très-excellent ami, répondait Annibal, qui montait à l'étage supérieur s'enfermer pareillement en sa chambre.

Seulement, si le capitaine était brusquement sorti, un quart d'heure plus tard, il aurait été fort étonné de trouver de Lozeril, qui, au lieu de dormir comme un loir, se tenait immobile et l'oreille appliquée à sa porte. C'est que le chevalier attendait l'énorme ronflement qui lui annonçait que Fouquier était plongé dans le sommeil du juste. Aussitôt que ce bruit d'orgue l'avait rassuré, de Lozeril gagnait son lit en se disant :

— Est-ce que, vraiment, il n'y a pas de communication pour descendre chez Bricbet ? Ou bien, si elle existe

et que Fouquier la connaisse, quand se décidera-t-il donc à l'utiliser ?

Et, à son tour, il s'endormait.

Alors, dans l'hôtel silencieux, un bien léger pas se laissait entendre : c'était celui de Colard, qui faisait une dernière ronde.

Celui-là ne s'est pas trompé qui, le premier, a dit que l'excès de zèle est un défaut ; car, huit jours après la double confiance de Colard qui avait rendu plus alerte la surveillance du chevalier et d'Annibal, Brichet parut accueillir avec un peu d'impatience l'empressement que ses deux gardes du corps mettaient à exécuter sa consigne de ne pas le laisser seul. Il ne pouvait se fâcher du tort d'être trop bien obéi. Aussi ce fut d'une voix pleine d'intérêt qu'il dit, un matin, au capitaine, au premier déjeuner, repas auquel n'assistaient plus les dames :

— Savez-vous, mon bon Annibal, que j'ai des reproches à me faire à votre sujet ?

— Lesquels, mon bien-aimé gendre

— La maladie m'a rendu égoïste. Depuis mon attaque, je vous ai retiré de ces joyeux amis avec lesquels vous alliez passer d'heureuses heures à jouer, rire et boire.

— C'est vrai ! fit Annibal en étouffant le soupir que fit naître le souvenir de ses rudes orgies d'autrefois.

— De ce que le médecin m'a prescrit la vie d'un anachorète, il ne s'ensuit pas que je doive imposer ma pénitence aux autres. Retournez à vos amis, mon brave capitaine. Donnez-vous un peu de bon temps, puisque, heureusement pour vous, votre santé vous le permet.

— Toi, tu veux filer, pensa aussitôt Annibal, qui ne se laissa pas prendre à l'intérêt témoigné par son gendre.

— Allez, allez, poursuivit Bricbet, votre place n'est pas près d'un vieillard malade.

Le capitaine fit une petite moue charmante à ces douces paroles.

— Bricbet, dit-il, voulez-vous que je sois avec vous de la dernière franchise... une vraie franchise de marin ?

— Parlez.

— Eh bien ! sur mon honneur, je jure que, depuis que vous m'avez fait apprécier tout le bonheur de la paisible vie de famille, je ne me soucie plus de toutes ces folles joies que vous me vantez.

Et le bon Annibal se renversa doucement sur son fau-

teuil, avec une béate satisfaction, en disant d'une voix pleine d'onction :

— Heureux le sage sachant apprécier le bonheur qu'il a sous la main et dédaignant les creux et trompeurs plaisirs après lesquels il faut courir!

Cette subite conversion de son beau-père parut étonner Bricbet, qui, après un court instant de silence, pendant lequel il avait examiné l'air convaincu d'Annibal, revint gaiement à la charge.

— Oui, fit-il, oui, bien sot est celui qui court après les plaisirs... quand il peut les appeler à lui.

— Où veut-il en arriver? pensa le capitaine, surpris de la réflexion du procureur.

Tout indulgent, Bricbet continua :

— Puisque c'est l'affection que vous me portez, à moi pauvre malade, qui défend à votre cœur de vous éloigner et d'aller battre la ville en quête de plaisirs, pourquoi n'invitez-vous pas quelques-uns de vos aimables amis à venir ici vous aider à passer de joyeuses heures?

Profond, cette fois, fut l'étonnement d'Annibal, qui s'écria naïvement :

— Mais vous les avez-vous-même flanqués à la porte, mes aimables amis!

— Je n'avais pas encore appris à vous chérir, fit Bricchet repentant

— Et vous vous êtes plaint du vacarme qu'on vous avait fait sur la tête... Vous étiez alors en pleine santé! Que serait-ce aujourd'hui que vous êtes malade? appuya le capitaine.

— Aujourd'hui la pensée que vous prenez un plaisir qui vous délasse me rendra sourd à ce léger bruit, répliqua Bricchet.

Tant d'aménité subite ne pouvait avoir d'autre résultat que de doubler la méfiance d'Annibal, qui se disait, tout dérouter :

— Ouais! le chicotin se fait sucre! que signifie cette métamorphose?

Et, comme il cherchait à s'expliquer pareil changement, sa vue tomba sur de Lozeril, qui avait écouté silencieusement sans bouger.

— Parbleu! j'y suis, pensa Fouquier, pendant que je serai à festoyer, de Lozeril emmènera au diable, au vert le bonhomme et son magot.

De son côté, de Lozeril n'avait pas moins été surpris de la proposition de Bricchet et s'en était demandé le motif.

— J'ai deviné, se dit-il, c'est chose convenue entre eux pour masquer leur fuite. On laissera les amis faire un infernal tapage et, pendant que je croirai Brichet au lit et le capitaine à table, Annibal entraînera le procureur et son sac à travers champ.

Au moment où chacun des deux se figurait avoir découvert la raison de cette conduite du vieillard, Brichet les mit l'un et l'autre à mille lieues de leurs suppositions en ajoutant cette phrase :

— J'espère, Annibal, que vous inviterez de Lozeril ? Ce sera, pour ainsi dire, son diner d'adieux à la vie de garçon.

Annibal et le chevalier demeurèrent ébahis à ces paroles inattendues.

— Si de Lozeril vient s'asseoir à ma table, c'est qu'il ne pense pas à me confisquer Brichet, réfléchit aussitôt le capitaine.

— Si Fouquier me reçoit parmi ses convives, c'est qu'il ne veut pas échapper à ma surveillance pour m'escamoter le vieux, se dit de Lozeril.

Le nez dans son assiette, le procureur ne vit rien de l'hésitation de ses deux auditeurs. Il s'acharnait sur une carcasse de canard qui absorbait toute son attention. Son opération terminée, il releva la tête.

— Est-ce convenu ? dit-il. Le chevalier doit-il être de cette petite débauche ?

— Un aussi aimable convive est toujours reçu à bras ouverts, répliqua vivement le capitaine, heureux d'avoir son ennemi sous la main pendant la soirée

— Et vous, de Lozeril ? demanda le procureur au jeune homme, qui hésitait à répondre.

A ce moment le regard du chevalier rencontra l'œil de Colard, qui, muet et impassible, se tenait, pour le servir, derrière son maître, sa place habituelle à chaque repas.

Il sembla à de Lozeril que l'intendant venait de secouer la tête.

— On dirait que Colard me fait signe de consentir, se dit-il.

Le domestique répéta son signe.

— Un aussi agréable amphitryon que le capitaine est toujours accepté avec empressement, prononça le jeune homme qui ne voulait pas être en reste de politesse avec Annibal.

A ce moment Bricbet buvait.

Si les deux ennemis n'avaient pas alors échangé un regard de défi, ils auraient pu constater que le verre avait

tremblé dans la main du procureur en entendant son second garde du corps promettre de se joindre à la fête.

En conséquence, le soir même, la table dressée chez Annibal s'entourait des invités d'Annibal, tous accourus à l'heure et la dent aiguisée.

Avant de s'attabler, de Lozeril et Annibal avaient accompagné Brichet, suivant leur habitude, jusqu'au seuil de son appartement.

— Bonsoir, amusez-vous! puisque votre santé ne s'y oppose pas. Le plaisir de vous savoir heureux fera, j'en suis sûr, que je vais m'endormir au bruit des verres, leur dit gaiement le procureur en rentrant chez lui.

Puis le grincement de la serrure et des verrous annonça qu'il venait de s'enfermer.

V

Revenons au docteur Gardie.

Après avoir passé la nuit auprès de Brichet terrassé par la congestion, Maurice, on s'en souvient, était rentré chez lui sombre et pensif. Quand, deux heures plus tard, l'intendant s'était présenté à sa porte, il lui avait été répondu par la servante que le médecin venait de se mettre subitement en route pour une destination inconnue.

Fort courte avait été l'absence du jeune homme. Après être parti en disant à sa servante qu'il ne rentrerait pas le soir au logis, la domestique avait retrouvé son maître, qui, revenu au point du jour, chantonnait joyeusement dans son cabinet.

Sa gaieté du moment contrastait si fort avec sa tris-

tesse de la veille, qu'elle surprit la servante, heureuse de revoir Maurice qu'elle chérissait.

— Il paraît, notre maître, que vous avez fait un bon voyage? demanda-t-elle.

— Un excellent voyage, Germaine, dit le jeune homme en se frottant les mains.

— Est-ce que par hasard vous couriez après votre gaieté?

— Pourquoi cette demande?

— Vous étiez parti plus triste qu'un bonnet de nuit et vous voici revenu gai comme un pinson. J'ai beau être un peu sourde, vous m'avez réveillée par vos chants et vos allées et venues.

— Ah! oui, parlons-en... de mes allées et venues, grosse désobéissante!... car c'est toi qui les cause. Ah! çà, ma bonne Germaine, tu ne pourras donc jamais, malgré mes prières, te décider à ne plus bouleverser tout sur ma table de travail, sous prétexte d'y mettre de l'ordre?

— Dame! faut bien ranger.

— Mais puisque je t'abandonne toute la maison pour ranger à ta fantaisie, laisse-moi au moins ma table. Quand tu as passé par là, je perds au moins une heure

à courir après mes papiers que tu me bonscules ou mes instruments que tu fourres dans les armoires.

— Est-ce qu'il vous manque, ce matin, quelque chose de vos griffonnages ou de vos ferrailles ?

— Oui, entêtée rangeuse. Veux-tu me dire dans quel endroit inconnu tu as caché une petite fiole, qui se trouvait là, au coin de mon bureau... Elle y était avant-hier... je la vois encore

— C'est-à-dire qu'il y avait deux fioles, une bleue et une blanche, dit Germaine.

— Précisément.

— Est-ce que monsieur ne se souvient pas, quand il a été appelé, avant-hier soir, pour M^{me} Bricchet qui se trouvait mal, que Colard est venu cinq minutes après chercher une de ces deux fioles dont vous aviez besoin ? Il a pris la blanche et l'a emportée.

— Très-juste, Germaine. Mais comme Colard s'était trompé, que je lui avais demandé la fiole bleue et non la blanche, il a dû revenir la chercher en rapportant l'autre.

— C'est vrai.

— Eh bien ! c'est justement cette fiole rapportée par Colard que je cherche... il est inutile de la laisser trainer, et je tiens à la mettre sous clef pour éviter une impru-

dence... Voyons, où l'as-tu mise... rangée, si tu veux ? J'aime à croire que ce n'est pas dans ta cuisine, car cette petite bouteille contient de quoi tuer d'un seul coup tout un troupeau de bœufs.

La servante se mit à rire.

— Oh ! fit-elle, je n'ai pas eu la peine de serrer votre fiole.

— Pourquoi ?

— Parce que Colard, dans sa précipitation à revenir chercher l'autre bouteille, s'est étalé les quatre fers en l'air en pleine rue et qu'en sa chute il a lâché la fiole qui s'est brisée. Il m'a conté l'accident en me disant qu'il vous l'avouerait plus tard. Il paraît que vous l'aviez déjà secoué pour sa première imprudence d'avoir confondu les bouteilles, et il n'a pas voulu s'exposer à une autre semonce pour sa seconde maladresse.

— C'est la vérité, j'avais un peu bousculé le pauvre homme, qui, pour faire revenir M^{me} Brichet évanouie, m'apportait juste de quoi la foudroyer instantanément.

— C'est sans doute pour confesser son accident que Colard s'est présenté hier.

— Quand ça ?

— Deux heures après que vous étiez parti à cheval

Il ne devait pas venir uniquement pour la bouteille, car il avait l'air tout troublé.

— Pourquoi ne l'as-tu pas questionné ? il fallait le retenir, le faire entrer, dit le docteur amoureux en pensant que le vieux domestique avait pu être envoyé par Pauline.

— Je l'aurais bien fait, mais, à ce moment, il y avait ici la belle dame, répondit Germaine.

— Quelle dame ? fit Maurice.

— Vous savez bien, cette dame, une marquise, qui était déjà venue une fois quand M. de Lozeril était au plus bas... Vous avez même dit que c'était sa présence qui avait ressuscité le malade.

— Ah ! elle s'est représentée hier.

— Oui, et il paraît que décidément elle porte bonheur au jeune homme, car, après l'avoir introduite chez M. de Lozeril, comme je refermais la porte, je l'ai entendue qui lui disait : « Triomphe complet ! mon cher, je viens vous annoncer que vous êtes accepté. » Je n'en ai pas écouté davantage ; mais, après le départ de la marquise, votre pensionnaire s'est mis à faire une existence de polichinelle... Il chantait et riait tout seul dans sa chambre.

— Comme moi, ce matin, n'est-ce pas ? dit Maurice, souriant au bavardage de sa servante.

— Ma foi ! oui, les deux font la paire... avec cette différence pourtant que, vous, la gaieté vous est venue au retour, tandis que lui, la bonne humeur accompagne son départ ; car il m'a annoncé hier qu'il allait s'en aller d'ici.

— Ah ! il nous quitte ! s'écria vivement Maurice, comme si cette nouvelle lui inspirait tout à coup une secrète idée.

— Et j'avoue que je n'en suis pas fâchée. Je n'aime pas beaucoup à avoir ainsi des étrangers dans la maison. Il semble qu'on n'est plus chez soi, appuya la servante, qui, considérant un peu la maison comme son empire, voulait y régner sans partage.

— Vraiment ! ma bonne Germaine, tu ne tiens donc pas à posséder un locataire ? demanda le docteur avec un mystérieux sourire.

— Non, surtout quand ils sont comme ce chevalier... un effronté qui vous appelle plus vite « vieille folle » qu'il ne vous dit merci... Il s'en va ; bon voyage !.. Je ne courrai pas après pour le retenir, répliqua la grogneuse domestique, à laquelle les exigences insolentes du che-

valier avaient fait passer de mauvais quarts d'heure.

A ce moment on frappa à la porte.

— Entrez ! cria Maurice.

Et celui dont il était question pénétra dans la chambre. Sur un signe de son maître, Germaine se retira.

— Mon cher docteur, je viens vous faire mes adieux, débuta de Lozeril.

— Ma servante était précisément en train de m'annoncer votre départ, chevalier.

— Et, je n'ai pas voulu vous quitter sans vous exprimer toute ma reconnaissance de vrai ressuscité, car vous m'avez ramené de loin, docteur, et c'est à vous que je devrai de pouvoir jouir de l'heureux avenir qui m'est réservé en sortant d'ici... Je vais me marier.

En étendant la main vers l'hôtel Brichet, qui formait l'horizon de la fenêtre du cabinet de Maurice, le chevalier ajouta :

— J'épouse M^{lle} Pauline Brichet, que son père a bien voulu m'accorder.

On se le rappelle, quand Maurice, la veille, s'était si subitement éloigné de Paris, M^{me} de Brageron n'avait pas encore paru chez le procureur. Gardie ignorait donc

tout ce qui s'était passé, la demande en mariage de la marquise et le consentement de Brichet.

Il apprenait ainsi tout à coup que celle qu'il aimait était promise à un homme qu'il n'avait pas eu besoin d'étudier longtemps pour deviner qu'un misérable se cachait sous cette élégante enveloppe.

Alors que cette nouvelle était pour lui l'écroulement de tous ses rêves d'amour, il semblait que l'annonce de cet inouï mariage, si brusquement consenti, devait frapper douloureusement Maurice éperdu.

Et, pourtant, il n'en fut rien.

Le sourire aux lèvres, la voix joyeuse, le visage calme, Gardie s'écria

— Mes sincères compliments, chevalier! La future est jolie et, ce qui ne gâte rien, sa dot est considérable.

— Oh! la dot! fit de Lozeril avec un geste de dédaigneuse indifférence.

— Vous vous contentez alors d'être aimé de M^{lle} Pauline Brichet?

— Vous allez trop vite, docteur. J'adore M^{lle} Pauline et je ne désespère pas de m'en faire aimer plus tard... mais, jusqu'à ce jour elle ne m'a vu qu'une seule fois.

Pour m'autoriser à croire à l'inespéré bonheur qui m'attend, il a fallu le consentement formel que M. Bricbet a bien voulu accorder à ma demande que lui transmettait M^{me} de Brageron.

Gardie écoutait impassible tous ces détails, comme si Pauline, que ce mariage lui enlevait, eût été une étrangère pour lui.

— Si j'abandonne votre toit, continua de Lozeril, c'est que M. Bricbet a témoigné l'aimable désir de m'offrir l'hospitalité jusqu'au mariage.

Maurice l'interrompit par un éclat de rire.

— Pardon pour ma gaieté, fit-il, mais je pensais combien la vie est drôle ! Qui vous eût dit que vous deviendriez le gendre de l'homme, fort bien portant, que, égaré par une vague ressemblance, vous prétendiez avoir vu mourant d'une horrible blessure... là, je crois ?

Et le docteur porta la main à sa gorge.

— Non, là... au même endroit où j'ai été frappé, dit de Lozeril en posant le doigt sur sa nuque.

Comme il précisait ainsi la place, le chevalier, qui s'était courbé pour montrer son cou, ne put voir l'éclair qui passa dans l'œil de Gardie.

— Est-ce que j'en conserverai toujours la cicatrice? demanda de Lozeril en se redressant.

Nous ignorons si Maurice attendait cette question; mais, quand il se l'entendit adresser, il raffermi sa voix pour répondre sans hésitation :

— Non, elle disparaîtra complètement.

— Ah! tant mieux, fit le chevalier, qui, avant d'interroger, s'était rappelé l'affirmation donnée par le capitaine que Brichet ne portait aucune cicatrice au cou.

Voyant de Lozeril s'appréter au départ, le docteur lui tendit la main en disant :

— Vous le savez, chevalier, chacun plaide pour son saint. Si vous me devez quelque reconnaissance, témoignez-la moi en me conservant la clientèle de la famille dans laquelle vous allez entrer; car vous n'ignorez pas que je suis le médecin de l'hôtel.

— C'est vrai, la marquise de Brageron m'a même appris que vous venez de tirer M. Brichet d'un très-mauvais pas.

— Oui, et si vous prenez un peu d'empire sur votre futur beau-père, empêchez-le de boire. Sans quoi, il est un homme perdu.

De Lozeril était sans doute déjà entré dans son person-

nage de gendre, car ce renseignement sur la longévité de son futur beau-père émut doucement son cœur.

C'est ainsi que le chevalier avait quitté la maison du docteur. Si, en s'éloignant, il s'était retourné, il eût aperçu Maurice qui, du seuil de sa porte, le suivait des yeux.

— Coquin! avait murmuré le docteur en le voyant disparaître.

Puis, il était remonté dans la chambre que de Lozeril avait habitée pendant près de trois mois. La servante, balai en main, s'escriyait gaiement.

— Plus de locataire! Nous allons donc enfin être chez nous! s'écria-t-elle en voyant apparaître son maître.

— Ah! çà, Germaine, tu as donc vraiment l'horreur des locataires? demanda Gardie en souriant.

— Oui, une sainte horreur.

— Même si c'était un parent à moi?

— Oh! c'est autre chose... mais comme vous m'avez toujours dit que vous n'aviez plus du tout de famille...

— Alors tu ne crains pas que je mette ta complaisance à l'épreuve?

La vieille femme le regarda triste.

— Ah! monsieur Maurice, ce n'est pas gentil, ce que

vous me dites, fit-elle avec des larmes dans la voix. Vous savez bien que je bougonne toujours comme ça par habitude, mais que, si je pensais vous faire plaisir en me mettant la tête dans le feu, je le ferais tout de suite.

— Oh ! oh ! j'ai bien envie de te prendre au mot.

— Allumez le feu, vous verrez.

— Non, car il y a d'autres manières de me prouver ton dévouement sans faire rôtir ta bonne tête dévouée, ma pauvre Germaine, dit affectueusement le jeune homme.

— Demandez-moi une chose impossible, je l'exécuterai.

— Impossible, dis-tu ? Ce que je veux de toi n'en approche pas mal.

— Qu'est-ce donc ? fit la servante.

— C'est d'être discrète pendant quinze grands jours, quoi que tu vois ou entendes dans cette maison, dit gravement Maurice.

Nous ne tarderons pas à expliquer sur quel point de son existence intime Maurice avait si formellement réclamé la discrétion de sa fidèle Germaine. Mais, pour le moment, nous nous bornerons à constater que le docteur parut n'avoir rien changé à sa vie habituelle.

Pourtant il n'en était pas de même de son état mo-

ral, qui s'était étrangement modifié, car la plus complète indifférence remplaçait l'ardent amour qu'il avait porté à Pauline. Quand celle qui lui avait été si chère était sur le point de lui être enlevée par un mariage, Maurice, au lieu de s'en désespérer, était plus joyeux que jamais.

C'était dans ces dispositions que l'avait trouvé Colard, qui, en apprenant que le docteur était revenu de son voyage, s'était empressé d'accourir pour lui faire part de ce qui était arrivé pendant sa courte absence.

— Oui, mon ami, je sais tout cela. En quittant mon logis pour aller habiter chez ton maître, M. de Lozeril m'a fait l'honneur de m'annoncer son mariage et je l'en ai félicité.

Cela fut dit par Maurice d'une voix si parfaitement calme que le vieux serviteur le regarda tout ébahi et fut quelques secondes sans pouvoir parler.

— Ah! fit-il enfin d'une voix triste, vous avez complimenté M. de Lozeril?

— Mais la chose en vaut certes la peine! la future est jolie et la dot magnifique. Il n'y a donc que des félicitations à adresser à celui qui a devant lui une aussi agréable perspective.

— Et pensez-vous que cet avenir soit aussi attrayant pour M^{lle} Pauline? continua l'intendant, que le ton du docteur déroutait.

Maurice ne s'apercevait sans doute pas de la pénible émotion du vieillard, car, tout aussi légèrement, il répliqua :

— En quoi M^{lle} Brichet peut-elle avoir peur de cet avenir? Ce mariage est accepté par un père qui l'adore et qui n'accorderait pas sa fille à un homme qui lui paraîtrait indigne d'une telle faveur.

— Tout le monde dit que M. de Lozeril est un misérable! MM. Baudouin et de Badières ont tout fait pour détourner mon maître de ce mariage... Il le veut quand même.

— C'est son droit de père, mon ami. Car tu ne peux nier qu'il ne soit son père, n'est-ce pas, Colard? appuya Maurice en fixant les yeux sur le vieux serviteur.

L'intendant ne répondit pas à cette question. Il crut sans doute deviner dans le ton du docteur le dépit d'un amoureux froissé qui se voit oublié de celle qu'il aime.

— Un père ne peut commander au cœur de sa fille... surtout quand ce cœur a parlé pour un autre, dit-il lentement,

Malgré lui, un éclair de joie brilla dans les yeux de Gardie à ces paroles du vieillard... Mais cette expression du regard jurait avec son accent, car il demanda d'une voix tranquille :

— Ah ! M^{lle} Brichet aime quelqu'un?... Quel est donc cet heureux mortel ?

Colard, nous l'avons dit, avait toujours veillé sur Pauline avec une dévouée et infatigable vigilance. Cette surveillance ne s'était jamais endormie qu'en faveur de Maurice, dans lequel il avait reconnu une loyale et honnête nature. En ce jeune homme, il avait vu celui qui était digne de sa maîtresse chérie. Il avait donc fermé les yeux et laissé l'amour entrer dans le cœur de Pauline. Quand il avait cru sa maîtresse payée de retour, le ton froidement indifférent de Maurice lui prouvait que M^{lle} Brichet n'était pas aimée. Ne pouvant encore admettre qu'il se fût si gravement trompé, Colard, tout souffrant d'une pénible anxiété, revint à la charge :

— Qui elle aime, demandez-vous ? Un homme qui, j'en suis sûr, saura se montrer digne d'elle en venant la défendre, dit-il gravement.

Maurice sembla ne pas comprendre cet appel du vieux corviteur et s'écria tout surpris :

— La défendre... et contre qui ou contre quoi?.. Est-ce contre la volonté de son père? Je ne sache pas, Colard, que tu aies appris à M^{lle} Pauline à résister à celui qui est son père?

Pour la seconde fois, le docteur parlait des droits du père au lieu de promettre son appui qu'on invoquait. A cette deuxième réponse, l'intendant avait un peu pâli et plongé son regard dans les yeux du jeune homme comme pour deviner sa pensée. Il resta muet, puis, après quelques secondes pendant lesquelles il sembla inutilement chercher à deviner la cause de la conduite de Maurice, il se dirigea lentement vers la porto.

— Tu me quittes, Colard? demanda Gardie en réprimant un geste qu'il avait involontairement ébauché pour retenir le vieillard.

— Oui, dit tristement le majordome, je vais apprendre à M^{lle} Pauline que, dans le malheur, elle n'a plus pour la protéger que son vieux domestique.

Une à une, bien doucement, Colard descendit les marches de l'étage, espérant toujours que Maurice repentant allait le rappeler.

Quand il fut arrivé au rez-de-chaussée, il attendit encore un instant que son nom retentît au haut de l'esca-

lier. Mais au lieu de cet appel qu'il souhaitait, la voix de Maurice chantonna joyeuse à l'étage supérieur.

A ce chant, Colard tressaillit douloureusement et d'une voix que scanda un sanglot, il murmura :

— Pourquoi n'aime-t-il plus ma bonne et malheureuse Pauline ?

Colard avait sans doute dit à sa jeune maîtresse le but de son absence ; car, à son arrivée, elle courut à sa rencontre en lui demandant toute anxieuse :

— Eh bien ?

— Le docteur Gardie n'est pas encore revenu de son voyage, répondit l'intendant, qui n'osait avouer à la jeune fille que celui qu'elle aimait ne songeait plus à elle.

Au moment où il lui faisait cette réponse, les yeux de Pauline s'étaient involontairement tournés vers la fenêtre et là-bas, au fond du jardin, elle aperçut Maurice qui entrait dans le pavillon de M^{me} Brichet.

— Pourquoi Colard me trompe-t-il ? se demanda-t-elle avec un serrement de cœur.

Mais, en voyant la figure attristée de son vieil ami, la jeune fille crut à sa bonne foi et pensa que Maurice, sous prétexte de voyage, n'avait pas voulu le recevoir.

La curiosité de la femme qui aime fit, pour la première fois, mentir Pauline.

— Je vais aller chez Aurore savoir comment elle se porte aujourd'hui, dit-elle.

— Vous trouverez justement au pavillon M. de Badières, qui, après une très-courte visite à votre père, est allé saluer M^{me} Brichet, répliqua Colard en laissant partir la jeune fille.

Pauline avait cédé d'autant plus vite à l'envie de voir Maurice qu'elle savait que M. de Badières et Aurore seraient présents. Le tête-à-tête d'un rendez-vous aurait effrayé sa timidité, mais son cœur la poussait sans crainte à une entrevue où elle arrivait quatrième.

Il faut croire que l'amour a réellement des ailes et qu'il les prête à ceux qu'il mène, car Pauline traversa rapidement le jardin, sans rien voir ni entendre, et entra non moins vivement dans le pavillon.

En pénétrant dans le boudoir, la jeune fille poussa un cri d'effroi et son visage, déjà un peu coloré par la course, se teinta de tous les feux de la pudeur surprise.

Dans cette pièce où elle comptait trouver trois personnes, elle se voyait subitement en présence de Maurice tout seul.

Mais son embarras fut de bien courte durée, car aussitôt, derrière elle, des pas pressés firent craquer le sable de l'allée qui conduisait au pavillon, et sur le seuil du boudoir parut M. de Badières, donnant le bras à Aurore, qui s'écria affectueusement :

— Paulinette, es-tu donc devenue sourde et aveugle ? Tu passes à côté de nous, sans nous voir, ni entendre que je t'appelle. Allons, viens m'embrasser, ma mignonne.

Quand Colard avait quitté Maurice, celui-ci avait laissé s'écouler quelques instants ; puis, comme s'il se repentait de n'avoir pas voulu comprendre l'intendant, il s'était dit tout à coup :

— Il faut que je parle à Pauline. Oui, mais comment parvenir jusqu'à elle ? Parbleu, je soigne M^{me} Aurore, j'ai sauvé Brichet et de Lozeril... Faisons une visite de médecin à ces trois clients... j'aurai bien du malheur si je ne rencontre pas celle que je cherche.

Le hasard avait merveilleusement servi Maurice. En pénétrant dans le jardin, il avait aperçu, à dix pas, M^{me} Brichet et M. de Badières, causant sur un banc aux rayons de ce soleil de printemps qui ravivait la malade. Sur un geste gracieux d'Aurore, qui à la fois lui indi-

quait le pavillon et le pria d'y attendre, le jeune homme était entré dans le boudoir.

Deux minutes après, Maurice voyait apparaître tout à coup celle qu'il souhaitait, sa Pauline aimée, qui, courant, avait passé, sans les voir, devant les deux causeurs assis sur le banc.

Sans les voir, disons-nous, et nous ajouterons aussi : sans les entendre, car la jeune fille eût été fort surprise de ce dialogue qui lui aurait révélé le secret d'Aurore :

— Ma chère enfant, disait paternellement le magistrat à M^{me} Brichet, l'aveu que vous m'avez fait est connu, depuis hier, d'une troisième personne.

Et sur le mouvement de terreur d'Aurore, le juge s'empressa d'ajouter :

— Oh! ne craignez rien! Celui-là est un vrai gentilhomme qui ne sait pas trahir un secret confié à son honneur. De plus, il tient dans sa main le sort de M. de Cambiac.

Tremblante, Aurore darda sur le juge ses deux beaux yeux.

— C'est Son Altesse Mgr le Régent de France, dit M. de Badières, qui comprit cette muette question. Je lui ai tout avoué, l'innocence du baron, son sacrifice à

votre réputation et la résolution que vous aviez prise de le sauver par un public aveu. Voici textuellement ce que m'a répondu le Régent :

— De Cambiac a agi en galant homme. A sa place, j'eusse fait de même. Dites à celle qu'il a voulu sauver qu'elle ne rende pas inutile le dévouement du baron en se perdant par un scandale. Je me charge de sauver de Cambiac.

Aurore écoutait radiieuse de joie.

Le juge continua :

— Voici ce qui a été résolu. On fera évader secrètement M. de Cambiac, qui gagnera l'étranger. Puis, en laissant croire le baron toujours prisonnier, on reculera son jugement aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour que les plus fins limiers de la police trouvent enfin celui qui a frappé ce de Lozeril maudit.

M^{me} Bricchet avait avidement recueilli chaque parole du magistrat. Quand il eut fini, malgré l'immense bonheur dont le salut du baron emplissait l'âme de la jeune femme, deux brûlantes larmes vinrent lui mouiller les yeux, et, de son cœur, monta à ses lèvres cette douloureuse phrase :

— Je ne verrai plus Raoul!

— Une fois l'assassin trouvé, M. de Cambiac pourra rentrer en France, ajouta le juge.

— Je ne verrai plus Raoul ! répéta-t-elle désespérée.

— Souvenez-vous, madame, que vous avez juré d'être toujours une épouse irréprochable, appuya sévèrement le magistrat.

A ce moment, devant eux, passait Pauline courant vers le pavillon. Après l'avoir inutilement appelée, le juge la suivit, accompagné d'Aurore redevenue maîtresse d'elle-même.

Tels furent les faits qui, après l'entrée du chevalier à l'hôtel du procureur, précédèrent le fameux souper auquel nous allons revenir.

N'oublions pas d'ajouter que, avant l'arrivée d'Aurore et du juge, si court qu'avait été le temps pendant lequel Maurice s'était trouvé seul avec M^{lle} Brichet, il avait pourtant pu lui dire à la hâte :

— Pauline, je vous aime éperdûment. Quoi qu'on vous dise ou qu'on vous fasse, ayez confiance en moi qui veille sur vous.

VI

Après avoir souhaité une heureuse nuit d'ergie aux deux rivaux qui l'avaient accompagné jusqu'au seuil de son appartement, Bricbet venait à peine de s'enfermer chez lui, que Fouquier s'écria :

— Allons, chevalier, vite à table ! Les amis nous attendent là-haut.

Au lieu de répondre à l'appel du capitaine, de Lozeril resta un moment en arrêt devant cette porte close, parut réfléchir, puis partit d'un éclat de rire.

— Qu'est-ce donc qui vous rend si gai ? dit Annibal, en se retournant sur l'escalier qu'il avait déjà en partie escaladé.

— Je faisais une réflexion.

— Laquelle, cher ami ?

— Oh ! oh ! c'est bien indiscret ce que vous demandez là, fit le chevalier moqueur.

— Mettons que je n'aie rien dit, répliqua sèchement Annibal, qui, comprenant que de Lozeril ne voulait pas parler, continua de monter l'étage.

Le couvert avait été dressé dans une pièce s'ouvrant à droite de la chambre à coucher du capitaine. Pour s'éviter la présence des domestiques, ces indiscrets écouteurs, Fouquier avait tout fait mettre à l'avance sur la table, autour de laquelle se tenaient déjà quatre grands drôles affamés et impatients.

L'entrée du capitaine fut saluée d'un joyeux grognement, qui s'arrêta net à la vue de de Lozeril, que le quatuor ne connaissait pas.

— Messieurs, je vous présente le chevalier de Lozeril... un bon ennemi à moi, avec lequel je vais rire et boire... en attendant mieux, prononça Fouquier, sourdement irrité par la scène de l'escalier.

A cette présentation, grosse de menaces, les invités examinèrent curieusement de Lozeril, qui avait conservé son air souriant. Tous, paraît-il, avaient une haute opinion de l'adresse d'Annibal, car, dans le quadruple regard qui se dirigea sur le chevalier, se lisait une même expression qui semblait chanter le *De profundis*.

Loin d'être ému par ce début, le jeune homme se fit le

plus aimable pour saluer les convives en leur disant :

— Le plaisir d'être en si charmante compagnie m'a fait accepter l'invitation du capitaine, avec lequel, comme il vous l'annonce, je suis en compte.

— Bon ! fit Annibal, maintenant, de Lozeril, mettez-vous là et buvons frais en attendant le prochain plaisir de nous couper la gorge. Vous, messieurs, je crois parfaitement inutile de vous encourager à bien faire.

Et, de fait, les compagnons de Fouquier étaient de rudes gaillards qui n'avaient pas besoin d'être encouragés. Ils y allaient d'eux-mêmes. Si leur moralité était faible, ils possédaient en revanche un estomac robuste et un solide cerveau que n'effarouchaient pas les gros morceaux et le nombre des bouteilles à vider. Aussi la première heure fut-elle autant silencieuse que le pouvait permettre le bruit des gobelets et des mâchoires, qui fonctionnaient avec un remarquable entrain.

Contre Annibal et ses compères, qui, tous, conservaient la visière nette après leur cinquième bouteille, de Lozeril était-il de force à lutter ? On aurait pu le croire au commencement, car le chevalier répondait à toutes les rasades de Fouquier. Assis en face l'un de l'autre, les deux ennemis ne pouvaient se tricher d'un seul verre.

Malheureusement pour de Lozeril, un long exercice, à la bouteille comme à l'escrime, rendait Annibal de beaucoup supérieur à son adversaire,

— Toi, tu n'iras pas loin maintenant! se dit bientôt le capitaine, en voyant l'œil de son invité papilloter à sa troisième fiole.

Peu à peu, le chevalier devint bruyant et loquace. Dans sa bouche empâtée, la parole se fit diffuse sur la langue épaisse.

— Un homme à la mer! cria son voisin, tout dédaigneux pour un si piètre buveur.

De Lozeril avait l'ivresse vanitense.

— De quoi? fit-il; voulez-vous dire que je suis gris?

— Peu s'en faut, chevalier, répliqua l'autre, auquel un signe du capitaine avait commandé d'exciter son homme. J'ai connu des jeunes filles qui étaient comme ça, sans en avoir ni plus ni moins bu.

Comme le commun des ivrognes, de Lozeril avait la rage des défis.

— Je bois mieux que toi, grand singe! s'écria-t-il; je te parie que j'avale successivement trois bouteilles avant que tu aies pu seulement en boire deux.

Tout en parlant, le jeune homme s'était levé pour se

diriger vers une crédence où se dressait tout un monde de bouteilles de réserve. Mais, à son premier pas, il trébucha et retomba lourdement sur sa chaise.

— Il est plein comme une outre, se dit le capitaine, qui, en connaisseur expert, avait attentivement étudié les successives phases de l'ivresse de son ennemi.

Après son malencontreux essai, de Lozeril était resté affaissé sur son siège, les bras pendants, la tête sur la poitrine, mâchonnant d'inintelligibles paroles. Les fumées du vin, qui avaient envahi le cerveau, livraient à Annibal le chevalier sans défense.

— Faut faire coucher l'enfant, il est incapable de réunir deux idées, ajouta le voisin.

— J'ai mes idées plus nettes que les tiennes, ivrogne ! hurla encore de Lozeril ; demande-moi ce que tu voudras, tu verras si je ne te réponds pas, mauvais sac à vin !!!

Le capitaine profita de l'occasion que lui offrait le jeune homme aviné.

— Dites-donc, de Lozeril, pourquoi riez-vous tant, il y a deux heures, devant la porte de Brichet ?

Le vin avait ôté toute prudence au chevalier. A cette question, il retrouva un rire lourd et niais et bégaya :

— Ah ! oui, j'en ris encore. Voici la chose. Je me

méfie de toi... Tu te méfies de moi... nous nous surveillons l'un et l'autre... Alors je me disais que ce serait drôle si, pendant que nous sommes ici, l'oiseau s'envolait tout seul.

— Tonnerre! il a raison! se dit vivement Annibal tout ému.

Avec cette capricieuse fantaisie des pochards qui passent d'un sujet à un autre, de Lozeril avait déjà oublié ce qu'il venait de dire et balbutiait maintenant :

— Je veux aller me coucher, moi! j'ai la tête qui me craque. Quand j'aurai dormi deux minutes, je reviendrai boire.

— Le fait est qu'il serait mieux dans son lit. Il va nous ennuyer toute la nuit. Nous aurions plus court de le porter dans sa chambre, proposa le voisin du chevalier.

— Oui, portons-le dans sa chambre, ajouta un autre qui se leva pour prêter son aide.

Mais chez le capitaine veillait un vieux fonds de prudence qui lui disait de toujours garder son ennemi sous la main.

— Bast! fit-il, à quoi bon le déménager? A cette heure, tout le monde dort. Pendant le trajet, il n'a

qu'à beugler pour mettre l'hôtel sens dessus dessous.

— Nous ne pouvons pas le tenir ainsi, toute la nuit, chavirant à droite et à gauche sur nous, dit le voisin qui retenait de la main le jeune homme s'inclinant vers lui.

— Il me vient une idée ! proposa un convive ; si on le portait à côté... dans la chambre à coucher du capitaine... nous l'étendrions sur le lit.

— Soit ! fit Annibal, acquiesçant à ce moyen qui lui laissait le jeune homme sous sa surveillance.

On souleva de Lozeril, maintenant endormi, et on le porta au lit de Fouquier, sur lequel il tomba comme une masse.

Le vin, dit-on, rend l'âme bonne : un des buveurs fit cette réflexion :

— La pièce est froide, le pauvre diable se réveillera gelé. Entortillons-le dans ce manteau.

Et il montrait le vêtement de Fouquier qui s'étalait sur une chaise à côté du lit. L'ivrogne fut aussitôt roulé dans ce large manteau, sous lequel il disparut complètement.

Puis on revint se mettre à table.

Mais, depuis les paroles de de Lozeril, la crainte s'était glissée dans l'esprit d'Annibal.

— Il faut pourtant que je m'assure si Bricbet ne songe pas à filer... ainsi que le chevalier l'a conté tout à l'heure, pensait-il tout inquiet.

Cinq minutes après, il se leva de table en disant à ses convives :

— Je me méfie toujours des caprices d'ivrogne. Le nôtre n'a qu'à se réveiller et à vouloir regagner sa chambre en faisant bacchanal dans la maison. Par prudence, je vais donner un tour de clef à ma porte d'entrée.

Et le capitaine retourna dans sa chambre à coucher. Par la porte, qu'il avait laissée légèrement entrebâillée, le mince filet de lumière qui arrivait de la salle du festin dissipait un peu l'obscurité de la pièce et laissait voir la masse sombre étendue sur le lit.

Annibal s'en approcha doucement et écouta.

— Il dort! se dit-il en entendant un léger ronflement qui sortait du manteau.

Sûr de n'être pas espionné, il gagna, sur la pointe du pied, l'angle où se trouvait la porte secrète de la boiserie, en fit jouer le ressort et s'engagea dans l'escalier. Avec les mêmes précautions de silence, il déboucha dans le grand salon.

Croyant s'être bien enfermé chez lui, Bricbet avait

laissé grande ouverte la porte de sa chambre à coucher encore éclairée.

D'un coin du salon, Annibal vit le procureur, en chemise, occupé à retirer ses bas.

— Bon, se dit-il, il aura passé le temps à lire, parce que notre bruit de là-haut le tenait éveillé. Maintenant qu'il sent le sommeil arriver impérieux, le bonhomme va se coucher.

Et, tout rassuré, le capitaine remonta l'escalier, fermant les portes après soi. Par précaution, en rentrant chez lui, il vint encore écouter le ronflement de de Lozeril, qui dormait toujours comme un bienheureux, sous son manteau.

— Là, voilà chose faite, notre ivrogne ne pourra, s'il s'éveille, aller faire du tapage par les escaliers, annonça Fouquier à ses convives en reparaisant.

Son expédition avait à peine duré trois minutes et, eût-elle été plus longue, que ses invités, tout à leurs bouteilles, ne s'en seraient pas même préoccupés.

Aussi le bon Annibal était-il gai, heureux, parfaitement satisfait d'être au monde. Après l'effroyable inquiétude que lui avait donnée de Lozeril au sujet de Bri-

chet, maintenant qu'il était tranquille, il pouvait boire à cœur joie.

Et, dame! il but si bien, si ferme, si longtemps, qu'il finit par boire seul, attendu que ses convives ronflaient déjà sous la table quand il n'était encore qu'un peu rond.

Alors, dans son cerveau légèrement échauffé, remonta, bien faible pourtant, son inquiétude première.

— Trop de précaution n'a jamais nui, se dit-il. Une seconde fois, assurons-nous si le bonhomme est toujours en bas.

Il rentra dans la chambre voisine. Son premier regard fut pour le lit, sur lequel gisait toujours la sombre masse, et il murmura gaiement :

— Jouis de ton reste, mon garçon. En remontant ici, je te porterai sous la table pour achever ton somme, à côté des autres... attendu que j'ai besoin de mon lit.

Annibal avait directement marché vers la porte masquée. Il appuya la main sur le secret, qui resta immobile.

— Qu'est-ce cela? dit-il surpris. Le ressort ne joue plus! On dirait que, de l'autre côté, on a mis dans la serrure un corps quelconque qui l'empêche de fonctionner.

Il fit une seconde tentative tout aussi infructueuse.

Tout à coup un soupçon traversa la pensée du capitaine, qui bondit vers le lit et en souleva le manteau gonflé.

De Lozeril n'était plus là !

A sa place étaient amassés quatre superbes coussins empruntés aux fauteuils voisins.

Une immense colère, mais froide et implacable, s'empara d'Annibal en se reconnaissant joué.

— Il n'était pas plus ivre qu'un canard, et je lui ai, moi-même, appris le secret de cet escalier par lequel il a rejoint Brichet, gronda le colosse sombre et terrible.

Les faits parlaient trop d'eux-mêmes pour que le capitaine fût longtemps à deviner les plus petits détails de la vérité. De Lozeril avait feint l'ivresse et, sous le manteau, épiait Annibal qui le croyait endormi, il l'avait vu ouvrir l'issue dérobée et descendre chez Brichet. C'était donc après le retour de Fouquier, et pendant que celui-ci buvait avec ses amis, que le chevalier s'était à son tour engagé dans la communication découverte, non sans avoir d'abord pris la double précaution, et d'entasser les coussins sous le manteau pour faire croire à sa présence sur

le lit, et d'entraver le ressort de la porte secrète afin qu'on ne pût le faire jouer derrière lui.

Bien certain que son ennemi avait rejoint Brichet, le capitaine se posa cette question :

— Depuis combien de temps?

Il était remonté de sa visite chez le procureur à une heure après minuit, et l'horloge de l'église Saint-Louis venait de tinter cinq heures du matin. C'était donc un laps de quatre heures dont le chevalier avait dû profiter.

— Peut-être sont-ils déjà bien loin! se dit Annibal en tordant sa moustache d'une main convulsive.

Pour savoir à quoi s'en tenir sur ce sujet, la première chose était donc de descendre chez Brichet. Le ressort immobilisé empêchait de s'y rendre par la communication dérobée. Il est vrai de dire que le colosse, d'un seul coup d'épaule, pouvait jeter la porte en dedans, mais la prudence lui dictait d'éviter le bruit autant qu'il serait possible.

Restait donc la ressource d'aller, par le grand escalier de l'hôtel, s'assurer si la porte extérieure de l'appartement de Brichet était ouverte. Dans la précipitation du départ, les deux fugitifs pouvaient avoir négligé la précaution de la refermer à clef.

— Si elle s'ouvre au bouton, mon affaire est bâclée... les oiseaux auront pris leur vol, pensa le capitaine, qui, après s'être muni d'un bougeoir, sortit sur le carré et commença de descendre l'étage.

— Qu'est-ce cela? fit-il tout à coup en s'arrêtant à mi-hauteur.

En effet, au-dessous de lui, sur le carré de Brichet, se dessinait une sorte de silhouette que la faible lumière du bougeoir, impuissante à dissiper complètement l'obscurité de l'escalier, permettait seulement, à cette distance, d'apercevoir, sans en laisser connaître la nature.

Fouquier continua sa descente.

Au bruit des pas, l'ombre se remua d'abord, puis se redressa vivement. Mais avant qu'elle pût quitter la place, Annibal, qui s'était précipité, l'atteignit et la saisit de sa vigoureuse poigne.

A la lueur de la bougie, le capitaine étonné reconnut le vieux Colard, encore mal réveillé.

— Tiens! dit-il, que fais-tu donc là, bonhomme, dormant sur les marches à pareille heure, au lieu d'être couché dans ton lit?

— J'attendais, capitaine.

— Qui ou quoi?

— Le départ de vos invités, pour refermer derrière eux la porte de l'hôtel. De plus, vous ou ces messieurs pouviez avoir besoin d'un service quelconque et il fallait bien que quelqu'un veillât pour vous le rendre.

Annibal connaissait trop la méticuleuse conscience que l'intendant apportait à ses devoirs pour ne pas accepter cette réponse.

Mais comme, tout en causant, il avait machinalement avancé d'un pas, il sentit tout à coup une légère résistance se produire sur son genou et il abaissa la lumière pour s'en rendre compte.

— Ah ! ça, fit-il, tu as donc le sommeil bien agité, mon garçon, puisque tu t'attaches ainsi pour ne pas dégringoler par l'escalier ?

Et, tout en parlant, Annibal montrait une ficelle qui, entourant le poignet de Colard, allait se relier par l'autre bout au bouton de la porte de l'appartement de Brichet.

Loin de se troubler, l'intendant se prit à sourire en demandant :

— Est-ce que vous désirez une explication de cette ficelle, capitaine ?

— Sans être trop curieux, je serais pourtant fort heureux de l'entendre.

— Oh! c'est bien simple, jugez-en. Comme je me sais dormeur, je m'étais attaché au poignet cette ficelle qui, tendue à travers l'escalier, m'aurait réveillé quand elle aurait été heurtée par un de vos invités se retirant. Je ne risquais pas ainsi de manquer à mon devoir de l'accompagner.

— Ouais! fit Annibal, c'est très-ingénieur; je t'en fais mon compliment, Colard.

— Vous le voyez, c'est bien simple!

— Oui, ingénieux et simple... comme toutes les grandes découvertes, mon garçon. Ton idée est d'autant plus remarquable qu'elle peut s'appliquer à deux usages.

— Quel est le second? demanda le serviteur d'un air de parfaite ignorance.

— Comment, tu ne t'en doutes pas?

— Pas le moins du monde.

— C'est donc au hasard... sans intention... que tu attaches l'autre bout de ta ficelle au bouton de la porte de Bricet? appuya Annibal d'un ton moqueur

— Sans intention, comme vous le dites. J'ai pris la première saillie qui s'est rencontrée sous ma main... et il s'est trouvé que c'était ce pouton, répliqua ingénument le majordome.

— Toi, finaud, tu fais trop la bête; tu n'auras pas de son, pensa Fouquier.

Et il reprit à haute voix :

— Vrai? tu n'as pas songé que cette porte se développe en dedans et que, si quelqu'un l'ouvrait pour sortir de l'appartement, cela tendrait la ficelle et te tirerait le poignet de si rude manière qu'il te faudrait bien t'éveiller pour voir ce sortant?

— Je n'y avais pas pensé, dit Colard. Et puis, qui voulez-vous qui sorte, la nuit, de chez mon maître?

— Bricbet lui-même... par exemple...

Colard eut un second sourire.

— En ce cas, fit-il, mon maître n'a pas bougé, cette nuit, car je puis vous garantir que cette porte ne s'est pas ouverte depuis que je suis à attendre le départ de vos invités.

— Et depuis quand es-tu ici?

— Depuis minuit.

Cette réponse donna un frisson de joie au capitaine. Le plus tôt que le chevalier avait pu s'échapper, c'était à une heure après minuit. Donc il était encore chez Bricbet, puisque Colard n'avait vu sortir personne.

Il reprit d'un ton affectueux :

— Allons, va te coucher, mon brave. Une veille est toujours fatigante à ton âge... et celle-ci est inutile, attendu que mes invités ne sont pas près de se retirer. Il nous reste à vider de nombreuses bouteilles, qui nous conduiront très-avant dans la matinée.

Et Annibal se mit à remonter son second étage en répétant :

— Va te coucher, mon brave.

— Ce n'est pas de refus; bonsoir et merci, capitaine, répondit Colard, qui, de son côté, descendit le premier étage.

Arrivé chez lui, Fouquier ferma sa porte assez fort pour être entendu de l'intendant; puis, aussitôt, en même temps qu'il soufflait sa bougie, il la rouvrit bien doucement, et, dans l'obscurité, il revint se pencher sur la rampe de l'escalier et écouta.

Au lieu de s'éteindre peu à peu dans l'éloignement, le bruit des pas de Colard, qui s'en allait, s'était subitement arrêté. Bientôt un frôlement, d'abord presque imperceptible, mais qui se fit plus distinct en se rapprochant, parvint à l'oreille d'Annibal au guet.

— Je m'en doutais, se dit-il, le bonhomme revient en tapinois reprendre sa faction devant la porte de

Brichet. Quelle mouche l'a donc piqué cette nuit?

En parlant ainsi, Fouquier ne se doutait guère que, dans les seize précédentes nuits, Colard avait monté une pareille garde devant la porte du procureur. Grâce à son idée de la ficelle, l'intendant pouvait s'endormir sur la marche de l'escalier avec la certitude d'être réveillé à temps par celui qui tenterait de sortir.

Tout fort buveur qu'était Annibal, les bouteilles vidées par lui, en lui laissant les idées nettes, avaient sans doute un peu nui à sa légèreté, car, si doucement qu'il s'y prit pour entrer chez lui, Colard eut l'éveil de sa manœuvre.

— Le soudard a épié mon retour, pensa-t-il. Au lieu des rires et des chants, le silence s'est fait là-haut, et pendant que ces dignes compagnons cuvent sans doute leur vin, il se promène par les escaliers et vient inspecter cette porte... J'ai vu sa joie quand il a appris que personne n'était sorti... Que s'est-il donc passé entre ces misérables? Sera-ce enfin cette nuit qu'ils se déchireront?

Et le vieillard, se rasseyant sur le degré, attendit, silencieux, dans l'obscurité.

Comme la bête féroce qui, après avoir un instant vu

sa proie lui échapper, la retrouve à portée de sa griffe, le capitaine éprouvait une terrible satisfaction.

— Je tiens de Lozeril ! Il est pincé dans un vrai traquenard. Mon sot aurait dû s'enfuir... quitte à se débarrasser sans bruit de Colard, s'il s'opposait à son passage... Mais non, cet imbécile de chevalier a cru avoir du temps devant lui... Il s'imagine qu'à cette heure le vin m'a couché près de ces brutes qui dorment, à côté, sous la table.

A ce moment un soupçon traversa la satisfaction du capitaine.

— Mais, en quatre heures, de Lozeril avait un temps bien suffisant pour déterminer Brichet à fuir avec son sac. Pourquoi n'ont-ils pas encore essayé de sortir?... Est-ce qu'ils auraient pris le chemin de la fenêtre?... l'étage est un peu haut, mais de Lozeril est souple et lesté, il...

Fouquier s'arrêta tout tressaillant. Il venait de se dire que ce saut par la fenêtre, que pouvait exécuter un jeune homme tel que le chevalier, était impossible à un vieillard comme Brichet.

Chez le capitaine, la pensée ne s'amusa pas aux détails. elle allait droit au but. Aussi, en songeant que,

depuis quatre heures, on n'avait pas bougé chez le procureur, son exclamation fut celle-ci :

— Tonnerre! Pour éviter une entorse au vieux en le faisant sauter, de Lozeril a-t-il jugé bon de l'assassiner? Alors il court les champs avec le magot pendant que Colard, qui veille sur les millions de son maître chéri, se morfond devant la porte fermée.

L'égoïsme vint troubler l'esprit logique de Fouquier, qui s'écria tout penaud :

— Me voilà dans de jolis draps, moi! Avec ma fichue réputation, la justice va encore me fourrer dans cette mésaventure de mon gendre.

Le plus court eût été de réveiller les buveurs et d'en faire les témoins de la fuite du chevalier et des suites qu'elle avait pu avoir. Mais comme, avant tout, Annibal était un gaillard prudent, il se dit qu'avant de mettre les gens dans la confiance il fallait d'abord s'assurer si le cas en valait la peine.

— Après tout, je fais peut-être de Lozeril plus malin qu'il n'est... Le sage se trompe sept fois par jour... il m'est bien permis de me tromper une petite fois... moi qui suis loin d'être un sage!

Et, sur cette réflexion pleine de modestie, il se rap-

procha de la porte masquée et essaya encore d'en faire jouer le secret. Dans sa précédente tentative, il avait craint le bruit, cette fois il fut moins réservé, mais le ressort resta immobile.

— Allons, il me faut employer les grands moyens, dit-il.

Il appuya l'épaule sur la boiserie et, d'une seule poussée, il enfonça la porte, qu'il rattrapa au vol assez à temps pour l'empêcher de bruyamment claquer sur la muraille.

— Ça s'est passé plus doucement que je l'espérais, et, si la porte du salon est fermée, on n'aura pu entendre grand'chose, murmura le colosse satisfait.

Dans le ressort (ce qui l'empêchait de fonctionner), était engagé le poignard du chevalier, dont Annibal s'empara en riant :

— C'est toujours une arme de moins pour ce pauvre de Lozeril, si mon bonheur veut que je le rencontre en bas pour régler notre petit compte.

Fouquier alla d'abord donner un dernier regard aux ivrognes qui ronflaient à côté.

— Le canon ne les réveillerait pas. On peut s'occuper de ses affaires de famille sans crainte qu'ils n'y fourrent le nez.

Puis, toujours dans l'espoir de régler son petit compte avec de Lozeril, il revint détacher sa lourde rapière du clou auquel il l'avait pendue et il mit le pied sur la marche de l'étroit escalier en murmurant :

— Voyons si, décidément, je suis un infortuné beau-père privé de son gendre bien-aimé.

Annibal descendit gravement, à pas comptés, en homme comprenant qu'il va droit à un danger sérieux.

De Lozeril s'était sans doute cru suffisamment protégé par l'entrave mise à l'ouverture supérieure, car la porte d'en bas s'ouvrit facilement et roula silencieuse sous la main du capitaine, qui, immobile et l'oreille tendue, resta un moment sur la dernière marche.

— Mes deux lapins sont encore au terrier ! murmura-t-il vivement.

Rien ne saurait peindre la joie qui venait d'envahir le cœur de Fouquier, quand il avait entendu le bruit de deux voix qui causaient. Il était maintenant certain, non-seulement que Brichet n'avait pas été assassiné ni volé de ses millions, mais encore que de Lozeril était là, en son pouvoir, à la longueur de sa rapière.

Il tira lentement son arme du fourreau, et, la lame au poing, il s'avança en assourdissant sa marche.

Encore dans l'ombre du salon, il s'arrêta tout surpris à la vue du spectacle qui s'offrait à lui dans l'encadrement de la porte ouverte.

— Ah ça! se dit-il, de Lozeril est donc descendu si vite après moi que Bricbet n'a pas eu le temps de se coucher?

En effet, le lit qu'il apercevait au fond s'offrait à lui, non défait, et sans aucun affaissement sous le poids du corps.

Or, quand Annibal était venu pour épier le procureur, il l'avait vu en chemise, retirant ses bas, bref, à trois secondes près de se coucher; maintenant il le retrouvait tout vêtu, à côté de son lit intact.

Le chevalier était-il donc arrivé si promptement après Annibal que le procureur n'avait pas même eu le temps d'entrer sous ses couvertures? La chose était matériellement impossible, car, pendant que le capitaine remontait l'escalier, Bricbet aurait vingt fois pu faire l'unique pas qui le séparait de son lit et s'y étendre.

Après ce problème, un autre se présenta aussitôt à l'esprit de Fouquier. Le procureur, qu'il avait vu à peu

près nu, s'offrait maintenant à lui complètement costumé.

De Lozeril l'avait-il forcé de se vêtir?

À la vue de son gendre tout habillé, le capitaine se demanda instantanément :

— Qu'a-t-il donc de changé?

Un très-court examen lui expliqua cette première surprise de l'œil. Au lieu du sévère vêtement noir qui lui était habituel, Bricbet portait un habillement gris d'une différente coupe. Sa perruque ordinaire, à la mode de tous les gens de loi de l'époque, avait fait place à un postiche moins long, moins touffu, qui modifiait la physiologie du procureur. Ses pieds, habitués aux souliers plats, étaient enfermés, à cette heure, dans des bottes fortes, munies d'éperons.

En un mot, c'était bien Bricbet, mais changé d'allures et de forme, Bricbet dans un costume que Fouquier ne lui avait jamais vu ni même soupçonné, car il jurait trop avec les graves et lourdes manières de l'ex-procureur.

La vue des éperons fut une subite révélation pour le capitaine.

— Sacrebleu! je devine! se dit-il. Quand j'ai vu le bonhomme déshabillé, ce n'était pas pour se coucher...

il changeait de costume afin de filer au large... dès que Lozeril l'aurait rejoint.

Malgré lui, Annibal se prit à sourire à l'idée du procureur enfourchant un cheval, lui qui avait avoué n'être jamais parvenu, dans son précédent voyage, à se tenir en équilibre sur un âne. Mais la courte gaieté du capitaine fut étouffée par cette sérieuse réflexion ;

— Au lieu de décamper à la hâte, pourquoi ont-ils donc perdu leur temps à causer... et de quoi, diable ! peuvent-ils parler ?

Il fit trois pas plus avant pour se rapprocher des deux hommes, dont la voix lui arrivait en un fort murmure, sans lui apporter aucune parole distincte.

De Lozeril et Bricbet étaient séparés par une table, devant laquelle ils s'étaient assis. Le chevalier se montrait de dos à Fouquier, qui, en revanche, voyait bien de face le procureur, un peu blême, et dont le regard brillait d'une expression que le capitaine ne lui avait jamais connue.

— Est-ce le changement de perruque qui produit cet effet sur sa figure ordinairement niaise, mais mon gendre, en ce moment, à tout l'air d'un chat-tigre ? pensa Annibal.

Maintenant, plus près des causeurs, le capitaine pou-

vait entendre. Aussi arriva à son oreille cette question du chevalier :

— Nous brûlons cette paperasse, n'est-ce pas, c'est convenu?

— Brûlez, fit sèchement Brichet.

La lueur qui éclairait la chambre, en se faisant tant à coup plus vive, prouva que de Lozeril venait d'allumer un papier à la bougie posée sur la table.

Après quelques secondes de silence, pendant lesquelles s'était opérée la combustion, la voix de Lozeril reprit sur un ton moqueur :

— Là ! voici l'affaire de cette brute d'Annibal coulée à fond.

— Ah ! il paraît que ce cher ami s'occupe de moi... à charge de revanche, mon garçon ! se dit le capitaine, dont les doigts étreignirent nerveusement la poignée de sa rapière.

Avec un accent d'indicible convoitise, de Lozeril fit alors entendre ces mots :

— Maintenant, partageons !!!

A quoi Brichet répondit d'un timbre rauque, qui trahissait une immense rage contenue :

— Oui, partageons.

— Un partage ! c'est le vrai moment de me mêler à leurs ébats, pensa le capitaine.

VII

Et il s'avança vers la table.

Mais, avant de continuer le récit de cette scène, nous devons à nos lecteurs l'explication des divers incidents qui l'avaient amenée.

Comme on le sait, de Lozeril, sous son manteau, ne dormait pas quand Annibal était descendu la première fois chez Brichet.

Tout en continuant de ronfler, il avait épié le capitaine et l'avait vu disparaître dans l'escalier secret.

— Bon, me voici renseigné sur cette communication dont je soupçonnais l'existence, se dit-il joyeux.

Il eut d'abord la pensée de s'engager à la suite d'An-

nibal, mais sa prudence lui conseilla heureusement d'attendre; car son ennemi reparut aussitôt, traversa la chambre et alla s'attabler avec ses amis.

En une seconde de Lozeril fut debout. Il entassa, sous le manteau, les coussins qui devaient faire croire à sa présence et marcha vers la porte. A la même hauteur où il avait vu se placer la main du capitaine, il posa la sienne et rencontra le ressort dont ses doigts habiles surent prestement trouver le secret.

Bientôt il arrivait au salon, après s'être assuré contre une surprise avec son poignard fiché dans la ferrure de la porte d'en haut.

Que venait-il faire chez Brichet?

De Lozeril n'en savait encore rien, mais son esprit aventureux avait flairé un coup à faire. Depuis la confiance de Colard, qui lui avait inspiré la crainte du départ de Brichet, de Lozeril avait sans cesse pensé aux millions que le procureur emporterait avec lui.

De ces millions faisait partie la dot de Pauline.

Brichet s'était joué de lui en feignant de l'accepter comme gendre, pour le laisser ensuite en butte à la risée de tous. Il ne se souciait nullement de Pauline, mais il convoitait la dot... et il la lui fallait quand même

Alors que le procureur avait insisté, le matin, pour les réunir, Annibal et lui, en ce nocturne souper, le jeune homme s'était aussitôt dit que Brichet songeait à se ménager la liberté de s'enfuir cette nuit.

Chez lui la pensée de tous les instants était devenue celle-ci :

— Que Brichet s'en aille, s'il le désire : mais quand j'aurai palpé la dot... Jusqu'à ce moment-là, je lui fermerai la route.

Au lieu de se rassurer tant vite, si le capitaine était resté un peu plus longtemps à observer Brichet, il eût été aussi étonné que le fut de Lozeril, qui l'avait remplacé en son espionnage.

— Il va se coucher, s'était dit Annibal.

La réflexion du chevalier fut diamétralement contraire.

— Le voici qui se relève, pensa de Lozeril.

Car Brichet, que Fouquier avait vu se déshabiller cinq minutes auparavant, était en train de se vêtir maintenant que le chevalier le guettait.

— Quels singuliers effets endosse-t-il donc ? murmura de Lozeril, qui, cōme Annibal devait le faire à son tour, remarqua cet habillement si peu en rapport avec la tenue habituelle du procureur.

Pour les mettre, Bricbet, une à une, tirait les diverses pièces de son costume du fond d'une armoire, où elles étaient enfouies, comme cachées sous un amas d'autres vêtements.

A mesure que sa toilette se complétait, il se regardait en riant dans un miroir et murmurait à mi-voix :

— Comme autrefois !... il y a longtemps que je ne m'étais vu dans ce costume...

— C'est sans doute avec ces mêmes habits qu'il a jadis décampé une première fois, pensa de Lozeril, cherchant à s'expliquer le monologue de Bricbet.

— Je n'ai pas engraisé d'une once... la vie de chanoine ne me profite pas, continua le bonhomme en fermant la ceinture de son haut-de-chausses.

Puis il ajouta, en se dirigeant vers l'armoire où il prenait ses habits :

— Passons à la veste.

En la tirant à lui, deux objets lourds tombèrent des poches.

— Tiens ! c'est Pif et Paf ; je les avais donc laissés dans ma veste, dit le procureur, qui, se baissant, ramassa les deux objets si singulièrement nommés, dans lesquels de Lozeril reconnut aussitôt des pistolets.

— Pour un procureur, il s'entend bien à manier les armes à feu, remarqua le chevalier, qui voyait Brichet en faire craquer les batteries en vrai praticien.

En examinant Pif et Paf, un gros soupir vint au bonhomme, qui les posa sur la table, en marmottant tout mélancolique :

— Ah ! mes fidèles amis, votre bon vieux temps est passé !

— Est-ce que jadis, dans son étude, il traitait avec ses clients le pistolet au poing ? se demanda le chevalier en entendant cette réflexion dictée par le regret.

Enfin Brichet eut fini sa toilette.

— Songeons maintenant au sérieux, prononça-t-il gaiement.

De Lozeril le vit fouiller dans un solide bahut dont il tira un lourd portefeuille.

— Les millions ! oui, c'est le sérieux ! pensa le chevalier, qui, du premier coup, en avait deviné le contenu et eut bien de la peine à étouffer le cri d'avidité con-

voitise qui lui monta au gosier à la vue du portefeuille.

— Qu'est-ce qu'il lui prend? se dit-il vivement et tout ébahi.

Brichet, l'œil allumé, les doigts crispés sur le cuir, embrassait le portefeuille févreusement, tout en poussant de petits cris d'une frénétique joie. Il semblait être devenu fou subitement et prodiguait les plus doux noms à ce paquet en le berçant comme un marmot en bas âge.

— Diable! il chérit tendrement son magot. Il aura une rude peine à me lâcher la dot de sa fille! raisonna de Lozeril, surpris de ce délire.

Peu à peu Brichet se calma.

— Logeons l'enfant, dit-il.

Il ouvrit sa veste, étala le portefeuille sur sa poitrine et reboutonna son vêtement, qui, avec cette richissime doublure, se referma tout gonflé.

Le procureur partit d'un éclat de rire en apercevant, dans le miroir, son factice embonpoint.

— Et moi qui disais n'avoir pas engraisé ici! bégaya-t-il en son joyeux spasme.

Il promena un regard autour de la chambre, comme pour lui adresser son dernier adieu, puis il prononça :

— En route!

Il allait atteindre la porte de sortie, celle derrière laquelle veillait Colard, quand il se retourna tout à coup, en disant :

— Ah! j'oubliais Pif et Paf.

Mais, en revenant sur ses pas, il rencontra de Lozeril, qui, barrant le passage, lui demanda tout moqueur :

— Oh allez-vous donc ainsi, monsieur Bricbet, sans dire adieu à votre futur gendre, en pleine nuit et, surtout malade comme vous devez l'être, car je vous trouve bien gonflé.

Et de Lozeril appuya le doigt sur la poitrine du procureur à l'endroit du portefeuille.

Bricbet était chez lui; il pouvait élever haut la voix, demander à cet homme de quel droit, à pareille heure, il se trouvait en son appartement et comment il y avait pénétré, puis appeler au secours et faire jeter dehors par ses gens le suspect visiteur.

En un mot, faire acte d'autorité et agir en maître qui ne craint pas le bruit.

Et, pourtant, à la vue du chevalier qui se dressait devant lui, au contact de ce doigt qui l'effleurait, il blêmit tout à coup, chancela sur ses jambes et, d'une voix

chevrottante de peur, il jeta à de Lozeril ces mots des plus étranges :

— Part à deux!!! Taisez-vous!

Puis, de même que toute peur panique, qu'un men s faite immense, se calme subitement pour le plus mince motif, la violente épouvante qui avait saisi Bricbet parut tomber tout à coup au son de sa propre voix.

Sans avoir reconnu le chevalier, l'avait-il pris pour un malfaiteur inconnu? Avait-il cru de Lozeril lui-même capable d'un attentat? Nous n'affirmerons rien, mais le fait était que le procureur semblait avoir cédé à cette première surprise d'effroi qui fait perdre la tête à celui qui l'éprouve.

Le « part à deux » ne lui était pas plus tôt échappé qu'il eut l'air d'avoir retrouvé une partie de son sang-froid et qu'il balbutia :

— Ah! c'est vous, de Lozeril!!!

Mais ceci fut dit d'un timbre encore si étranglé par la peur, Bricbet était si hébété d'émoi, il avait tellement l'apparence de l'homme qui a secoué un cauchemar et le regard qu'il promena sur son habillement dénotait un tel étonnement de se trouver ainsi costumé, que de Lozeril se demanda aussitôt :

— Est-ce que, par hasard, j'aurais réveillé un somnambule ?

Au même moment, comme pour donner raison à cette réflexion, Brichet, qui avait tourné les yeux autour de la chambre, murmurait à mi-voix :

— Pourquoi suis-je en ce salon... sous ces vêtements... quand je m'étais endormi sur mon fauteuil en robe de chambre ?

Le chevalier entendit ces mots.

— J'avais deviné, se dit-il; mon homme est somnambule et n'a aucune conscience de ce qu'il a fait durant son sommeil... il ne se rappelle rien de rien.

Mais, subitement il tressauta.

— Ouais ! fit-il, si, pardieu ! il se souvient de quelque chose !

Il venait de surprendre un ardent regard jeté par le procureur sur les pistolets qu'il avait oubliés sur cette table dont de Lozeril le séparait.

— Du moment que tu te souviens de tes armes, tu dois te souvenir aussi du reste. Donc, tu m'as joué une comédie à laquelle je ne me laisserai plus prendre, se dit le chevalier, que ce coup d'œil mit sur ses gardes.

Ainsi qu'un homme inconscient qui marche à l'aven-

ture, Brichet, mal remis, fit quelques pas en chancelant, comme au hasard... mais dans la direction de ses pistolets.

De Lozeril devina le mouvement, et, pour l'empêcher de réussir, il s'élança au-devant du procureur en s'écriant tout affectueux

— Permettez que je vous soutienne, cher monsieur Brichet ; car vous me paraissez être vraiment bien faible.

Et, passant les mains sous les bras du bonhomme, de façon à le maintenir en cas de résistance, il l'éloigna doucement de la table et le conduisit jusqu'à un fauteuil, sur lequel Brichet se laissa tomber muet et sombre.

— Là ! remettez-vous un peu, excellent ami, pendant que je vais vous préparer un verre d'eau, dit de sa voix la plus aimable le chevalier, qui se retourna promptement vers la table, sur laquelle, à côté des armes, se trouvaient une carafe et un verre.

— Tiens ! des pistolets ! fit-il étonné, comme s'il les apercevait pour la première fois.

Une lueur fauve passa dans les yeux de Brichet quand il vit ses armes aux mains du jeune homme.

— Bonne fabrique, excellent acier, ressort moelleux, disait de Lozeril, qui, tout en examinant les pistolets,

avait ouvert les bassinets pour en faire tomber l'amorce.

Le procureur ne put que très-imparfaitement retenir le cri de rage qui lui monta à la gorge, en regardant le chevalier reposer sur la table les pistolets ainsi rendus inutiles.

— Hein ! fit de Lozeril à ce cri, souffrez-vous ! Ah ! cher ami, mille pardons ! excusez ma coupable étourderie ! Je suis là m'amusant avec ces armes, au lieu de vous préparer le bienfaisant verre d'eau que vous attendez.

Et le jeune homme mit la main sur la carafe.

— Pouah ! fit-il, l'eau pure est bien fade ; sans être grand médecin, m'est avis que mieux vaudrait vous servir un peu de l'excellent kirsch dont je vois un plein flacon sur ce bahut... Il n'est pas venu seul... vous l'avez appelé sans doute... donc il est de vos amis et vous lui ferez fête.

Il emplit le verre presque jusqu'aux bords et vint le présenter au vieillard, qui secoua négativement la tête.

— Vous n'en voulez pas, mon bon monsieur Brichet ? Vraiment, vous avez tort... Je vous avais pourtant versé bonne mesure. Rien ne vaut le kirsch pour faire

passer les grandes émotions. Si j'étais mort, je suis certain qu'une pareille boisson me ressusciterait.

Tout en parlant, de Lozeril avait posé sur l'angle de la table le verre refusé par le procureur.

La secousse semblait avoir été rude pour le bonhomme, qui se tenait comme pétrifié sur son fauteuil.

Enfin, il demanda d'une voix sourde :

— Pourquoi avez-vous quitté le souper ?

— Par intérêt pour vous, vénérable ami. J'étais certain que nos rires et nos chants devaient vous empêcher de dormir. Alors, j'ai tout déserté pour descendre vous tenir compagnie.

Après avoir hésité, Brichet reprit :

— Mais comment avez-vous pénétré dans cet appartement, dont j'avais verrouillé la porte ?

— Comment ! vous ne vous en doutez pas un pouf ? Interrogez vos souvenirs ?

Brichet le regarda avec surprise.

— Mes souvenirs ? fit-il.

— Oui, vos souvenirs... agréables après tout. Remontez à cette époque où, marié, vous alliez souhaiter le bonsoir à M^{me} Brichet... Hein ! vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, oui, répéta Brichet, en homme qui se souvient subitement.

— Du reste, je vous avouerai que c'est Annibal lui-même qui m'a indiqué ce passage secret entre son appartement et le vôtre.

— Il y a un passage! s'écria le procureur avec effroi, en se redressant convulsif sur son siège.

La surprise épouvantée de Brichet était si soudaine que de Lozeril s'arrêta interdit.

— Alors le capitaine peut descendre chez moi quand il veut? bégaya le procureur tout pâle.

— Ah! ça, cher ami, il faudrait pourtant nous entendre. J'ai l'air, en causant du passage, de vous parler de choses de l'autre monde. Tout à l'heure, vous m'avez dit vous en souvenir et, maintenant, vous me paraissez n'en avoir aucune connaissance.

Brichet, à cette observation, ferma les yeux comme pour se recueillir. Quand il les rouvrit, son calme était revenu, et il répondit avec un sourire triste :

— Il faut être un peu indulgent pour moi. Depuis ma congestion, la mémoire me fait parfois défaut... alors, les choses qui me sont le mieux connues, m'échappent... Je vous l'avouerai, par moments, je crois être fou.

— Tu fais mieux que de croire, tu es réellement fou, vieux paperassier, pensa de Lozeril.

Comme si, en parlant de sa folie, le procureur devait la justifier par le décaus de ses idées, il fit cette inattendue question :

— Alors, Annibal viendra aussi

— Oh ! non, soyez tranquille, je me suis arrangé pour qu'il n'arrive pas nous troubler, répliqua le jeune homme, qui sourit en pensant à son poignard dont il avait entravé le ressort du secret de la porte.

Tout à son contentement du tour joué au capitaine, de Lozeril ne vit pas le prompt reflet de joie qui avait passé sur le visage de Bichet à l'assurance que Fouquier ne se présenterait pas en tiers dans l'entretien.

Avant de continuer, le chevalier remit devant le procureur le verre de kirsch que celui-ci avait déjà repoussé.

— Buvez ça, dit-il, vos idées en seront plus nettes et votre mémoire plus vivace... car nous allons justement parler de votre mémoire. Puisque vous êtes le premier à vous en plaindre, il ne faut pas vous étonner que les autres n'en soient pas positivement satisfaits les choses qui me sont le mieux connues, m'échappent... Je vous l'avouerai, par moments, je crois être fou,

— Procédons par ordre, reprit de Lozeril. Vous souvient-il que je vous ai fait demander par M^{me} de Bragaron la main de votre fille?

— Et je vous l'ai accordée avec empressement, répondit le procureur.

— A cette main devait être jointe une dot de deux millions, vous en souvient-il aussi?

— Parfaitement.

De gracieux et gai, le ton du jeune homme s'était fait sec et quelque peu menaçant pour le vieillard sans défense.

— Eh bien, poursuivit-il, après m'avoir promis fille et dot, voulez-vous me dire, mon cher Bricbet, pourquoi vous avez tant tardé à tenir vos promesses? Pourquoi, quand je vous les ai rappelées, vous m'avez répondu par un tas de calembredaines? Or, de tous ces retards, savez-vous ce qu'il est résulté? Que chacun rit de moi... de ma confiance bête en vos assurances. On me montre au doigt... ce qui m'agace. Comme je ne puis m'attaquer à la masse des rieurs, j'ai pris le parti de m'adresser à celui qui m'a fait ce mortel affront de me rendre ridicule.

Seul, à pareille heure, avec cet homme que Baudouin et de Badières lui avaient dit être capable de tout, le vieil-

lard avait tressailli au ton sinistre dont le chevalier avait accentué sa fin de phrase.

— Que voulez-vous de moi ? bégaya-t-il effaré en se reculant involontairement de la table.

— Parbleu ! mon cher, la question est oiseuse. Je veux épouser... et encaisser, appuya effrontément de Lozeril.

Brichet avait cru un instant à une pensée de meurtre chez le chevalier. Il poussa un énorme soupir de bonheur en voyant qu'il n'avait en face de lui qu'un fiancé furieux, et s'empressa de répondre :

— Avant la fin de la semaine, Pauline sera votre femme, et je vous compterai la dot... jo vous en donne ma parole.

A cette promesse formelle, de Lozeril aurait dû se montrer satisfait. Pourtant il secoua la tête d'un air de doute, en disant avec un rire moqueur :

— Votre parole, cher ami, que puis-je faire de votre parole?... vous avez si peu de mémoire !

Brichet, probablement, tenait à finir un entretien qui lui pesait, car, malgré l'injurieux accueil fait à sa parole, il fit encore une concession en répondant :

— Je suis prêt à vous signer l'engagement que jo prends ici.

Comme la première fois, le jeune homme remua ironiquement la tête.

— Oui, fit-il, un engagement, c'est mieux... mais cela ne vaut pas encore le diable.

Pressentant un danger, le procureur blêmit et demanda lentement :

— Qu'entendez-vous dire ?

— Je veux dire qu'un engagement n'est valable qu'autant que l'engagé est là pour le tenir.

— Je suis un honnête homme ! prononça d'une voix brève le vieillard outragé.

— Possible ! mais vous êtes encore autre chose qu'un honnête homme... voilà le malheur, repartit de Lozeril en le regardant bien en face.

— Que suis-je donc ?

— Vous êtes somnambule, mon cher.

A cette réponse, faite avec le ton traînard de la plus insolente moquerie, un frisson secoua Bricbet. Malgré lui, son regard vint se poser sur les pistolets restés sur la table. Au souvenir qu'ils étaient impuissants, une expression de rage convulsa son visage, dont les yeux s'allumèrent d'un feu rouge.

— Oh ! oh ! on dirait qu'il y a une bête féroce sous

cette placide enveloppe de procureur, se dit de Lozeril, étonné de la sinistre expression qui se révélait à lui pour la première fois.

Sans rien perdre de son impudence, il montra le verre du doigt :

— Buvez donc, dit-il ; je vous répète, vénérable ami, que le kirsch fait passer les émotions fortes.

Le bonhomme resta sourd à cette nouvelle invitation de boire.

— Allons, continua le chevalier, je vois que, pour le moment, vous avez seulement soif de m'entendre. Je continue donc. Vous m'offrez un engagement écrit et je l'accepterais volontiers, aimable Brichet, si vous n'aviez la triste infirmité d'être somnambule. Que voulez-vous que je fasse du papier d'un homme qui... bien involontairement... peut s'habiller, une belle nuit, filer doucement et se réveiller si loin, si loin d'ici, qu'il n'ait plus l'idée de revenir ?

Par un puissant effort de volonté, le procureur avait su dompter la colère qui grondait en lui. L'œil à demi fermé, comme s'il craignait que le regard trahît sa pensée, il avait écouté, froid en apparence, les paroles du jeune homme.

Aux derniers mots de celui-ci, Brichet, avec un rire trop bruyant pour être sincère, se renversa dans son fauteuil en disant :

— Où donc, chevalier, avez-vous pris cette singulière fantaisie de me croire somnambule ?

De Lozeril ne pouvait être dupe de ce rire affecté et de ce calme contraint.

— Ah ! tu joues au fin ! attends un peu, se dit-il.

Puis tout haut :

— Comment ! vous n'êtes pas somnambule, cher ami ? répliqua-t-il. Mille fois tant mieux ! car cela me peinait fort. Alors, expliquez-moi donc pourquoi, en pleine nuit, sous ce costume qui jure avec votre mise habituelle, tout botté et éperonné, vous alliez sortir en compagnie de Pif et Paf, si soigneusement amorcés ?

Brichet avait suivi cette énumération avec inquiétude. En n'entendant pas mentionner le portefeuille, il parut se rassurer et répondit sèchement :

— Sais-je en tutelle ? N'ai-je plus la liberté d'agir à ma guise et sans rendre de comptes ?

— Eh ! eh ! pas trop mal répondu, ma foi ! fit le chevalier ironique. J'ai craint d'abord que vous me répondiez bêtement que, tout éperonné et les pistolets aux

poings, vous alliez chez votre notaire pour lui reporter.. ce que vous avez là, sous votre veste.

Et, comme il l'avait déjà fait, de Lozeril posa son doigt sur la poitrine de Brichet, qui se recula brusquement pour ne pas laisser la main du jeune homme peser sur le portefeuille.

A son tour, le chevalier éclata de rire.

— Ah ! ah ! il paraît que vous êtes fort chatouilleux en cet endroit, car la première fois que je me suis permis ce geste, cela vous a produit tant d'effet qu'il me souvient vous avoir entendu me faire une bien agréable proposition... Vous la rappelez-vous, cette proposition ?

Brichet garda le silence.

— Ah ! c'est vrai ! poursuivit de Lozeril, j'oublie que vous avez réclamé mon indulgence pour votre mémoire un peu malade. Eh bien ! je vais lui venir en aide. Quand j'ai voulu vous chatouiller la poitrine... sur ce point qui doit vous être bien douloureux, car je le vois prodigieusement enflé... je me rappelle, dis-je, que vous vous êtes écrié : *Part à deux !* En avez-vous souvenance ?

Le procureur resta encore muet.

— Voyons, parlez, digne vieillard. J'ai besoin de vous

entendre me confirmer ces bonnes paroles, insista de Lozeril goguenard.

— Je ne me souviens de rien, grinça péniblement le procureur.

— Hein! quoi? vous souffrez, bon Brichet? Je suis sûr que vous étouffez dans cette veste trop rembourrée. Ouvrez-la, mon ami. Mettez-vous à votre aise. Attendez, je veux vous aider à la déboutonner.

En voyant le jeune homme se lever pour venir à lui, le bonhomme se croisa convulsivement les deux mains sur la poitrine et s'écria vivement :

— J'avoue! j'avoue!

— Qu'avouez-vous, très-cher? fit le chevalier de sa plus douce voix.

— Que je suis somnambule.

— Ah! pauvre bon! cet aveu vous a mis hors de vous. Reprenez vos esprits... Buvez ce kirsch; il vous remettra, croyez-moi.

Et il offrit encore le verre au procureur, qui le repoussa doucement de la main.

Comme le chat qui joue avec la souris, de Lozeril s'amusait des tranches de l'avare, défendant sa fortune. La terreur qu'il inspirait au vieillard, tombé en son pouvoir,

le conduisait à son but et il y marchait lentement, à son aise, sans s'inquiéter du capitaine, qu'il croyait cuver son vin à l'étage au-dessus.

— Alors, reprit-il, puisque vous êtes somnambule, je reviens à mon point de départ. Je ne puis avoir confiance en la parole ni en l'écrit d'un beau-père qui, une belle nuit de somnambulisme, peut tout à coup disparaître.

Brichet, anxieux, regardait de Lozeril. Sous l'aménité du chevalier, il sentait se dresser un nouveau piège et s'efforçait de le deviner.

— Oui, continua l'effronté personnage, oui, je vous crois un honnête homme, fermement résolu à tenir sa parole; mais, la maladie devant vous faire manquer à vos promesses, j'avais songé à un petit moyen bien simple qui arrangerait tout.

Le procureur eut un frisson en entendant annoncer ce petit moyen bien simple.

— Lequel? bégaya-t-il.

— Vous m'avez proposé de me signer l'engagement d'épouser Pauline, n'est-ce pas?

— Oui.

— Avec une superbe dot?

— Oui ! fit péniblement le vieillard.

— Eh bien, renversons la chose. C'est moi, au contraire, qui vais m'engager par écrit à épouser votre fille... en reconnaissant avoir reçu la dot d'avance.

Brichet tressauta de surprise.

— La dot avant le mariage ! s'écria-t-il.

— Comme cela, je me trouverai paré contre un accès de somnambulisme qui pourrait emmener la dot au diable. Hein ? il est bien simple, mon moyen ?

Et de Lozeril, tendant les mains, ajouta tout souriant et aimable :

— A présent, cher beau-père, exécutez-vous gracieusement... payez.

La stupéfaction avait immobilisé Brichet, qui restait bouche béante et les yeux écarquillés.

— Oh ! oh ! tendre ami, savez-vous que votre hésitation est blessante pour moi ?... je pourrais croire que vous doutez de la parole que je vous donne d'épouser Pauline, après la dot reçue, appuya le chevalier d'un ton de doux reproche.

L'impudence du drôle avait sans doute délié la langue du vieillard et lui avait rendu un peu de fermeté, car il répondit résolument ;

— Jamais !

— Est-ce votre dernier mot ? fit le jeune homme d'un timbre où pointait la menace.

— Jamais ! réitéra le procureur.

Blême de la rage froide qui lui montait au cerveau, de Lozeril s'accouda sur la table, posa son menton entre ses mains relevées et, de son regard aigu et sinistre, regardant Brichet dans les yeux, il lui dit posément, d'une voix cruellement incisive :

— Ecoute-moi bien, bonhomme. Laissons toutes ces plaisanteries de somnambulisme dont nous nous sommes amusés et parlons franc. Je t'ai surpris fuyant avec une fortune qui est là, cachée sous ta veste... N'essaye plus de le nier. Ces millions sont-ils à toi ? Pourquoi t'enfuyais-tu ? je l'ignore ; mais ton départ cache une infamie, et surtout un mystérieux danger qui doit te menacer et auquel tu voulais te soustraire. La meilleure preuve que j'en aie, c'est que je te tiens tremblant devant moi et n'osant appeler à l'aide. Pourquoi ? Parce que le péril qui t'attend au dehors te semble plus terrible que celui que tu affrontes ici.

Brichet secoua la tête.

— Ne dis pas non, c'est inutile. Quand je t'ai ar-

rété au départ, immense a été ta terreur de me voir donner l'éveil. Le danger d'être découvert devait être énorme pour toi, puisque tu as voulu le conjurer par ces mots : *Part à deux !* Tu passes pour à demi fou, c'est faux ! car je viens de t'étudier et je te vois fin, rusé, hypocritement adroit.

Brichet voulut l'interrompre.

— Tais-toi. Tu passes pour un débonnaire, c'est encore faux ! car, deux fois, ton regard t'a trahi et t'a montré, à moi froidement résolu, énergique, capable d'un meurtre. Si je n'avais pris la précaution de retirer l'amorce de tes pistolets, je ne serais plus en vie. Si l'âge n'avait affaibli ta vigueur, tu aurais tenté la lutte.

Puis, montrant le costume du procureur, le chevalier continua :

— Ces habits, si étrangers aux gens de ta profession, doivent être à toi. Tu en as une habitude qui date de loin. J'ai observé tes jambes bottées et éperonnées : tu es accoutumé à ces chaussures qui embarrasseraient la marche d'un procureur à souliers plats. Tu manies les pistolets en armurier émérite. Bref, es-tu bien le personnage qu'on te dit être ? Je n'en sais rien ; mais ce dont je suis convaincu, c'est que tu es un coquin.

Encore une fois Brichet tenta de prendre la parole.

— Non, fit de Lozeril, écoute toujours. Entre coquins, on se comprend vite. Donc, comprends-moi. Cette « part à deux » que tu m'as offerte, il me la faut... je l'aurai.

Le vieillard tressaillit.

— Oui, je l'aurai, poursuivit le chevalier. Que tu le sois ou non véritablement, le monde te reconnaît pour le procureur Brichet, et, par la ville entière, on sait que je dois être ton gendre. Tu as sept millions ; là moitié m'en revient. A cet argent, tu joindras le premier écrit venu qui attestera que tu m'as remis cet argent à titre de dot... de façon que j'en justifie la possession, et que j'en puisse jouir tranquille. Cette preuve de confiance avant le mariage étonnera fort... mais on te sait à peu près fou. L'argent empoché, je m'engage à épouser Pauline, dès que tu auras eu la décider à ce mariage. Maintenant, tu peux parler.

Se renversant sur son fauteuil, de Lozeril attendit la réponse.

Pâle et frémissant, Brichet demanda d'une voix pourtant assez calme :

— Et si je refuse ?

— Alors, je t'étrangle, puis je pends ton corps à une de ces solives. Ta réputation de folie fera croire à un suicide.

Il n'y avait pas à se tromper au ton du jeune homme. Bricbet, qui comprit tout le sérieux de la menace, parut se résigner.

— Et si j'accepte? dit-il.

Le chevalier s'accouda encore sur la table, et, regardant bien en face le procureur, il répondit :

— Si tu acceptes, je facilite ta fuite de cette maison.

Une délirante joie éclaira la figure de Bricbet, qui, tout pantelant de bonheur et la voix frémissante d'une immense satisfaction, ne prononça que ce seul mot :

— Vrai ???

— Tu vois bien que tu es un coquin! s'écria de Lozeril, en partant de rire à la vue de cette étrange émotion.

— C'était donc un piège? balbutia le procureur, qui frissonnait maintenant de peur.

— Non, entre gens de notre espèce, on ne se trompe pas. Nous avons encore deux heures de nuit : tu fuiras aussitôt le partage fait.

Le vieillard ouvrit sa veste, en tira le portefeuille, qu'il jeta sur la table en se disant :

— Mieux vaut encore avoir moitié de cette fortune que d'être étranglé.

Actions de Law, titres de la compagnie des Indes, billets de caisse, bons du Canada et autres valeurs, qui faisaient prime à cette époque de la Régence, s'échappèrent du portefeuille qui s'était ouvert en sa chute.

Au milieu de tous ces papiers, de Lozeril en cueillit un tout différent des autres.

— Qu'est-ce que cela ? fit-il.

— Pendant que maître Baudouin était en train de me restituer, il m'a rendu aussi le testament fait en faveur d'Aurore, répondit Brichet.

— Ah ! la fille d'Annibal ! Tenez-vous beaucoup à cet acte, beau-père ? demanda le chevalier, auquel le nom d'Aurore venait de rappeler son ennemi.

A cette question, Brichet lança un bruyant éclat de rire.

— Si j'y tiens ? moi ! Vous pouvez bien faire ce qu'il vous plaira de ce papier, dit-il.

— Alors nous allons le brûler, proposa de Lozeril.

— Brûlons, fit gaiement le procureur.

- Tout à l'heure, ajouta le jeune homme, en aidant Brichet à ranger sur la table le contenu du portefeuille.

ce moment, sa rapière au poing, Annibal, comme nous l'avons dit, débouchait doucement du petit escalier dans le salon voisin.

Le capitaine arrivait à temps pour assister à l'auto-da-fé du testament, allumé à une bougie par de Lozeril, qui, aussitôt, prononça tout avide :

— Maintenant, partageons.

Entre leurs têtes courbées vers la table, les deux hommes virent tout à coup apparaître une énorme main qui se posa sur l'amas de valeurs, en même temps qu'une voix goguenarde disait :

— Est-ce qu'on oublie les amis ?

L'apparition subite d'Annibal ne pouvait produire le même effet sur les deux hommes qu'il surprenait ainsi en arrêt devant les millions.

Pour de Lozeril, c'était un ennemi qui surgissait redoutable. Pour Brichet, c'était à peu près un sauveur qui se présentait au moment du péril. Il est vrai d'ajouter que le procureur, en se mettant sous la protection du capitaine, ressemblait fort à celui qui se jette à l'eau pour faire le feu. En évitant d'être cuit, il court le risque de se noyer.

Mais Brichet n'eut pas le temps de se dire que l'aide

du capitaine pouvait lui coûter cher plus tard ; il ne vit, avant tout, dans Annibal qu'un homme qui allait le tirer de cette désagréable alternative de partager sa fortune ou d'être étranglé.

Aussi son premier cri d'appel, cri de joie insensée, fut-il celui-ci :

— Ah ! mon bon Fouquier, protégez-moi contre ce misérable qui veut *nous* dépouiller.

Le « nous » était adroit. Il aurait intéressé Annibal à la question, s'il n'avait pas été déjà tout disposé à regarder les millions du procureur comme appartenant à Aurore... et, par conséquent à lui-même.

— Oh ! ne craignez rien, ami Brichet, ricana le capitaine ; nous allons avoir, le chevalier et moi, un petit bout de causette, à la suite de laquelle, j'aime à le croire, il vous laissera parfaitement tranquille.

De Lozeril était sans armes. De même qu'à son égard le procureur avait compris l'inutilité d'une lutte physique, il renonçait à son tour à résister à Fouquier. S'il avait jamais été à même de bien apprécier l'incroyable vigueur du capitaine, c'était en ce moment même qu'il avait sous les yeux cette gigantesque main gauche que Fouquier venait de poser à plat sur la

pile d'actions qui représentait la fortune du procureur.

Le capitaine leva enfin cette puissante main, en disant au vieillard :

— Remettez ces papiers dans le portefeuille, pendant que monsieur et moi nous allons deviser sur le danger de vouloir croquer les marrons des autres.

Et, se tournant vers de Lozeril, il ajouta tout moqueur :

— Car vous vouliez les croquer, ces marrons... bien que je vous eusse averti qu'ils vous brûleraient les doigts.

Le chevalier était beau joueur ; il avait engagé une partie mortelle qu'il voyait à peu près perdue, et il était tout disposé à payer. Renversé sur son fauteuil, regardant son ennemi au visage, il se mit à sourire à la dernière phrase et repartit :

— Oh ! oh ! Fouquier, ne craignez-vous pas que ces marrons soient si chauds qu'ils brûlent aussi des doigts beaucoup moins délicats que les miens ?

— C'est pour ma petite menotte que vous dites cela, n'est-ce pas ? fit Annibal en étendant encore cette extrémité de son individu qui, pour la largeur, rappelait une épaule de mouton.

— Mais, dame ! capitaine, en cette partie des mar-

rons où nous sommes manche à manche, ne pouvez-vous pas aussi courir des risques en jouant la belle ?

Le capitaine prit un air modeste

— Oh ! si j'osais dire !... fit-il

— Osez, mon cher.

— Vous allez me trouver vaniteux.

— Pas le moins du monde.

— Eh bien, j'ai la douce conviction que, si je ne dois jamais être couché à terre que par vous, je mourrai debout.

— Qui vivra verra, dit le chevalier, avec une petite moue de doute.

— Ne pourrait-on pas chercher à le voir tout de suite ? appuya Fouquier gracieux.

— Diable ! vous êtes pressé ?

— La vie est si courte, mon bon, qu'il ne faut pas remettre un plaisir au lendemain.

— Allons ! soit ! dit de Lozeril en se levant de son fauteuil.

— Bravo ! il n'est pas besoin de vous tirer l'oreille pour vous faire marcher, s'écria gaiement Annibal.

Avant le jeu et le vin, le capitaine, nous l'avons dit, aimait la bataille. Dans sa joyeuse hâte de croiser le fer, il traversa le salon en quelques pas de ses longues

jambes et atteignit la porte extérieure en répétant :

— Bravo ! bravo !

Et, d'une main pressée, il fit jouer la clef dans la serrure et retira les verrous.

Si Colard veillait encore de l'autre côté du seuil, il dut entendre ce bruit de ferrure qui lui annonçait que la porte n'était plus maintenant fermée qu'au seul bouton.

C'est ce bouton que Fouquier allait tourner, quand il fut arrêté par cette exclamation du chevalier qui le fit se retourner avant qu'il eût ouvert :

— Où donc voulez-vous me conduire, capitaine ?

— Nous serons fort à l'aise sur la berge du quai de Béthune, dit Annibal, revenant sur ses pas.

— Mais il fait encore nuit !

— Bast ! bast ! Nous n'y allons pas pour enfilez des perles. La nuit est assez claire pour voir un homme au bout de son épée.

— Au moins faut-il que j'aie la mienne qui est restée là-haut, chez vous. Je l'avais retirée avant de nous mettre à table, répliqua de Lozeril.

— C'est juste. Alors montons, dit Annibal en marchant vers l'escalier dérobé qui conduisait plus directement à sa chambre.

Il posait le pied sur la première marche, quand de Lozeril lui frappa sur l'épaule en lui soufflant à voix basse pour n'être pas entendu de Brichet :

— Un mot dans notre commun intérêt.

— J'écoute, fit le capitaine intrigué.

— Nous allons nous égorger pour les millions de Brichet, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Une fois l'un de nous tué, l'autre aura ses coudées franches pour brasser la fortune du procureur ?

— Cela va de soi-même.

— Il faut donc aviser à ne pas faire d'ouvrage inutile ; car ce n'est vraiment pas la peine d'avoir tué son homme pour rester ensuite le bec dans l'eau.

— Vous raisonnez peut-être comme un sage, cher ami, mais je ne comprends pas un traitre mot, fit naïvement Annibal, qui cherchait vers quel but tendait le chevalier.

— Je veux dire que, dans l'intérêt du survivant, nous ferions bien de ne pas laisser le bonhomme Brichet derrière nous, seul dans cette chambre.

— Et pourquoi ?

— Parce que celui des deux qui reviendra court grand

risque de trouver le procureur et ses millions détalés. Croyez-moi, Fouquier, j'ai de fortes raisons pour en être certain.

— Diable ! diable ! diable ! répéta machinalement le capitaine indécis, en suivant de l'œil Brichet, qui, à ce moment, s'occupait à renfermer dans le bahut son portefeuille rempli.

Et, de fait, le procureur avait témoigné la plus profonde indifférence à la scène de provocation. Comme si l'avarice l'eût rendu sourd à tout, il n'avait été avidement occupé qu'à reprendre et compter ses valeurs, qu'il remettait sous leur enveloppe. On eût juré qu'il avait oublié la présence des deux adversaires, tant il était absorbé par la joie de retrouver en sa main cette fortune qu'un moment on en avait arrachée.

— Si nous emportions la clef du bahut où il vient de loger les oiseaux ? proposa Annibal.

— Mince précaution ! mieux vaudrait l'emporter lui-même, répondit de Lozeril.

— Si nous le conduisons avec nous sur la berge, il s'envolera pendant que nous ferraillerons.

— Avisons à ne pas le laisser seul ; car, je vous le répète, cet homme veut fuir, insista de Lozeril, qui, mieux

que Fouquier, savait à quoi s'en tenir sur les intentions du procureur.

Annibal se frappa le front

— J'ai une idée ! fit-il

— Laquelle ?

— Cela concilierait tout. Puisque vous m'avez dit qu'il fait encore trop nuit pour en découdre sur la berge, agissons comme la première fois, battons-nous dans ma chambre et faisons monter le bonhomme avec nous. Le vainqueur redescendra avec lui et sera libre alors d'agir au mieux de ses intérêts.

— Accepté ! dit de Lozeril

Annibal marcha tout souriant à Brichet.

— Mon cher gendre, dit-il, vous avez été tellement bon pour moi en me permettant de recevoir cette nuit quelques amis, que j'ai pensé à vous procurer à mon tour un plaisir.

— Oh ! les plaisirs ne sont plus de mon âge, soupira Brichet.

— Bast ! bast ! laissez-vous faire. On ne vit qu'un temps. La gaieté est une douce chose qui donne la santé. Vous avez un fonds de mélancolie qui vous ronge parce que vous manquez de distractions...

Nous vous en avons trouvé une du dernier drôle.

Brichet se méfiait sans doute des idées d'Annibal, car il demanda tout inquiet :

— Quelle est cette distraction ?

— Vous allez venir là-haut nous voir nous couper la gorge.

— Oh ! fit Brichet, bondissant, effrayé par une telle proposition.

— Allons, je vois ce que vous voulez, mon gendre. Vous en grillez d'envie ; seulement vous faites la jeune fille pour qu'on vous violente un peu. Qu'il en soit donc suivant votre désir.

Et le capitaine, passant un bras autour de la taille de Brichet, le souleva de terre aussi facilement que s'il eût moins pesé qu'une plume.

En se sentant pris en cette puissante étreinte, la figure du procureur se plissa sous une grimace de désespoir.

— Voici son plan dérangé, j'en suis certain ; il voulait fuir pendant le combat. Si j'en réchappe, il me payera comptant la clef des champs que je lui donnerai, pensa de Lozeril.

Arrivé à l'escalier, Annibal déposa Brichet sur le premier degré.

— Là, fit-il, suivez de Lozeril ; je ferme la marche.

Ainsi pris entre les deux hommes, le procureur monta sans mot dire.

Quand on arriva dans la chambre, Fouquier conduisit le bonhomme à un fauteuil placé dans un angle.

— Asseyez-vous, Brichet, et apprêtez-vous à rire, lui dit-il en le poussant sur le siège.

Le vieillard ne pensait guère à rire. Il était pâle et tremblant.

Aidé par de Lozeril, le capitaine alla, dans la salle voisine, chercher les candélabres allumés sur la table du festin.

Etendus à terre, les quatre ivrognes ronflaient à qui mieux mieux.

— De vraies souches ! fit Annibal en les poussant du pied l'un après l'autre.

De son côté, le chevalier s'occupait à ranger les meubles le long de la muraille, pour ménager l'espace plus large au milieu de la pièce.

Après avoir secoué les dormeurs, Annibal revint dans la chambre en disant :

— Je leur laisse la porte ouverte, si l'un d'eux se réveille, il pourra au moins voir la fête sans se lever

Dans toutes ces allées et venues, les deux adversaires s'étaient rencontrés face à face. Annibal, malgré son amour pour la bataille, eut un bon mouvement.

— Voyons, de Lozeril, je vous le demande une dernière fois : renoncez à toutes prétentions et quittez l'hôtel.

Le chevalier avait été trop près de palper trois millions et demi, pour rester en si beau chemin et souscrire à la proposition de paix.

— En garde, capitaine, répondit-il.

— Vous l'avez voulu, mon cher, dit tranquillement le capitaine en levant sa rapière.

Au contact des épées, un sourire apparut aux lèvres de Brichet, qui cessa de trembler.

A ce moment, un des quatre buveurs soulevait sa tête alourdie.

— Tiens ! on ferraille ! hégaya-t-il.

Il voulut suivre des yeux le combat ; mais, vaincu par le sommeil de l'ivresse, il se rendormit sans avoir vu Brichet, qui, du coin où il était assis, ne pouvait être aperçu par l'ivrogne,

En même temps aussi, une autre scène se passait à l'étage au-dessous.

En faction devant la porte de son maître, Colard avait entendu le bruit de serrure et de verrou fait par Annibal, on s'en souvient, quand il avait voulu, par cette porte, emmener de Lozeril sur la berge. Puis le silence s'était fait et l'intendant aux aguets n'avait vu sortir personne.

— Que se passe-t-il là-dedans? se demanda Colard anxieux, en poussant avec précaution la porte, qui s'était ouverte sous la simple pression du bouton.

VIII

Sachant que ce duel, sans pitié ni merci, devait se terminer par la mort de l'un d'eux, les adversaires, au lieu de cette colère qui rend imprudent, luttèrent de sang-

froïd en appliquant au combat toute leur profonde science de l'escrime.

Aussi tranquille que s'il eût été à table, bien campé sur ses jambes, confiant en son poignet d'acier, le capitaine, suivant son jeu, guettait, pour se fendre à fond, le plus petit jour offert par son ennemi.

Instruit par un précédent combat, de Lozeril modérait la vivacité de ses attaques et s'épargnait ces bonds qui, une première fois, l'avaient mis, haletant et épuisé, sous la main de son infatigable adversaire.

Tout se taisait dans la ville encore endormie, et le silence du dehors faisait retentir plus sec ce choc des épées qu'accompagnait le ronflement des ivrognes endormis.

— Oh ! oh ! chevalier, je vois que vous avez mis de l'eau dans votre vin, prononça le capitaine, qui n'avait pas tardé à s'apercevoir de la sage modération que de Lozeril apportait maintenant à sa méthode, naguère si fougueuse.

— J'ai profité de la leçon que vous m'avez donné, il y a trois mois, répartit le jeune homme.

Pour prouver qu'il disait vrai, de Lozeril, tout en parlant, portait à Fouquier un de ces mêmes coups

que, dans leur précédent duel, il avait appris du colosse.

— Pas trop mal ! chevalier, pas trop mal ! fit le capitaine de la voix tranquille d'un professeur qui encourage son élève.

Et, sur un ton qui devint triste, il ajouta :

— Ah ! mon pauvre de Lozeril, quel malheur que vous ayez cette idée fixe qui m'oblige à vous expédier. Sans cela, nous serions restés bons amis et, en quelques leçons, j'aurais fait de vous un tireur accompli.

— Que voulez-vous, mon brave Annibal, j'ai le défaut d'être entêté, répartit le jeune homme en portant une nouvelle botte.

Arrivée bien à la parade, l'épée de Fouquier lia le fer du chevalier et le fit sauter à trois pas. Le capitaine posa vite le pied sur l'arme tombée devant lui et, s'adressant à son ennemi désarmé :

— Tenez, dit-il, vous êtes un brave garçon et, avant de vous laisser ramasser votre épée, je veux encore vous donner le temps de réfléchir une dernière fois. Cédez-moi la place, de Lozeril ?

L'espérance de recommencer avec Brichet le partage des millions rendit le chevalier sourd à la voix de la raison, qui lui conseillait de cesser une lutte inégale.

— Non, fit-il résolûment !

Le capitaine retira son pied qui pesait sur l'épée et, haussant les épaules d'un air de pitié, il reprit :

— Allons ! vilain obstiné, je vois qu'il faut décidément vous tuer pour vous faire entendre raison. Je vais donc vous convaincre puisque vous le désirez.

Pendant que de Lozeril, après avoir ramassé son arme, allait reprendre sa place de combat, Annibal avait cherché du regard dans l'angle de la chambre où il avait placé Brichet.

— Tiens ! tiens ! s'écria-t-il en riant, il ne faut donc plus vous tirer l'oreille pour assister à notre petite fête ? Il paraît que vous y prenez goût, pour ainsi venir y fourrer le nez d'aussi près.

D'abord assis sur sa chaise, Brichet, les yeux éclairés d'une secrète joie, avait regardé à distance le début de l'engagement. Puis, peu à peu, il s'était levé et, comme si l'éclair des lames nues l'attirait, il s'était insensiblement rapproché et, muet, s'adossant à la muraille, il avait, d'un regard ardent, suivi tous les coups. Chose étrange ! cet homme que son caractère, ses habitudes et son ex-profession devaient avoir rendu complètement étranger à l'escrime, semblait avoir étudié la lutte en

savant expert. A chacune des attaques et des parades, qui se succédaient plus rapides que la foudre, il avait secoué la tête en satisfait ou montré une moue mécontente. Ses doigts se crispaient involontairement et, sous lui, ses jambes piétinaient à son insu en homme qui souffre d'assister, immobile, à un spectacle auquel ses goûts le portent à prendre part.

Quand de Lozeril avait été désarmé, Bricbet, avec un sourire moqueur, s'était dit :

— Pas de force contre l'autre!

Un nuage de mécontentement avait passé sur son front alors que le capitaine avait proposé au chevalier une dernière chance d'éviter le combat. En entendant de Lozeril refuser toute concession, le sourire était revenu sur ses lèvres qui murmurèrent :

— Finissez-en donc, bravaches!

C'est à ce moment que le regard du capitaine était venu le chercher à la nouvelle place qu'il avait choisie. A l'interpellation d'Annibal, Bricbet prit un air niais et répondit :

— C'est vrai, Fouquier, j'ai quitté mon fauteuil malgré moi. Vous tirez si vaillamment l'épée que ce spectacle m'a pour ainsi dire attiré en me fascinant.

— Peuh ! peuh ! fit dédaigneusement Annibal, nous n'avons encore fait que nous échauffer, vous allez assister maintenant au plus beau de la fête... et à son dénouement, mon cher Brichet. Seulement, plaquez-vous bien le long de la muraille, d'abord pour ne pas nous gêner, et, ensuite, pour ne pas courir le risque de vous faire éborgner.

Annibal finissait à peine, que de Lozeril engageait le fer. A cette reprise, le chevalier n'apportait plus cette prudence première qui lui avait fait éviter tous les inutiles mouvements qui devaient le fatiguer promptement.

— Ah ! voici que vous revenez à votre ancien jeu !... Mauvaise idée, chevalier ! ricana le capitaine, qui, à tous les bords de droite ou de gauche de son adversaire, se contentait de pivoter en place sur ses talons.

A tourner ainsi dans la chambre, il arriva enfin que de Lozeril, déjà essoufflé, vint se placer devant le procureur collé contre la muraille. Si le chevalier eût rompu de deux pas, son dos se serait appuyé sur Brichet.

De Lozeril sentait déjà ses forces s'épuiser ; son bras devenait plus lourd et le sang lui battait aux tempes. Dans quelques minutes, il ne pourrait plus se défendre, et il lui faudrait mourir.

A ce moment, derrière son dos, bien basse, mais distincte pour lui seul, la voix de Bricbet lui souffla vite :

— Je te fais tuer le capitaine... mais tu m'aideras à fuir avec ma part des millions. Si tu acceptes, romps à droite et amène Annibal devant moi.

Le dernier mot était à peine dit que de Lozeril avait fait un saut à droite.

— Ah ! çà, vous me faites tourner comme un vrai ton-ton... Bien, encore ! disait Annibal, qui se remettait de face à mesure que son adversaire évoluait dans la chambre.

En trois secondes, grâce aux bonds de de Lozeril, les deux combattants avaient changé de place. C'était maintenant Fouquier qui présentait le dos à Bricbet.

Alors, à la droite du capitaine, de Lozeril aperçut, surgissant par derrière, la tête pâle du procureur, qui lui faisait signe de se fendre à fond.

Le chevalier se lança de toute la force qui lui restait.

Annibal vit arriver le coup et voulut le détourner, mais aussitôt les mains de Bricbet, s'accrochant à son bras droit, en arrêtaient le mouvement. Le pauvre capitaine ne put arriver à la parade et l'épée du chevalier vint l'atteindre en pleine poitrine.

— Tonnerre! hurla le blessé.

Ce mot fut le seul, car un flot de sang monta à sa bouche avec ce juron.

Comprimant d'une main sa terrible blessure, Annibal s'était vivement retourné, croyant trouver derrière lui le traître qui l'avait lâchement livré au coup de son ennemi.

Brichet s'était prestement enfui à l'autre extrémité de la chambre.

Le capitaine se sentait perdu, mais il se croyait encore assez de force pour étrangler celui qui causait son trépas.

Avec la pâleur de la mort qui arrivait, l'œil déjà voilé, les lèvres rouges de ce sang qui emplissait sa poitrine en l'étouffant, Annibal marcha vers le coin où s'était réfugié Brichet.

A moitié de la distance, le colosse chancela. Les jarrets faiblirent sous lui et il tomba lourdement sur les genoux. Deux secondes encore il put ainsi se tenir, puis il se soutint sur ses bras tendus, cherchant à se traîner vers le misérable qu'il voulait châtier. Mais il glissait dans la mare du sang que répandait à flots sous lui sa mortelle blessure.

Il comprit enfin qu'il fallait renoncer à mourir vengé et il se résigna.

Alors, dans ce cœur qui allait cesser de battre, dans cette nature perdue de vices, se réveilla plus ardent le seul sentiment pur, que n'avaient pu jamais éteindre les mauvais instincts... son amour pour sa fille.

— Adieu, ma bonne petite Aurore, murmura doucement le colosse, dont les lèvres, en laissant s'échapper le dernier soupir, dessinèrent un baiser adressé à l'être chéri.

Et, comme une masse, le cadavre du capitaine roula sur le plancher.

Terrifié par l'assassinat auquel il avait participé, de Lozeril avait assisté à demi fou à cette agonie de sa victime. Son sang-froid lui revint à ces mots, dits d'une voix calme :

— Il est bien mort.

C'était le procureur qui, après avoir tâté le corps, se relevait, tenant en main la rapière échappée aux doigts de Fouquier.

Si corrompu qu'il fût, de Lozeril avait hâte de quitter cette chambre et de se séparer du complice qui l'avait aidé en cette lugubre tragédie.

— Allons, misérable! dit-il fébrilement, descendons partager le trésor et sauve-toi au plus vite.

Insensiblement, Bricet avait gagné la porte dérobée, devant laquelle il se tenait avec l'épée du capitaine au poing.

— Partager le trésor!... et avec qui donc veux-tu que je partage? demanda-t-il en souriant.

De Lozeril tressaillit en le regardant. Il n'avait plus sous les yeux la figure débonnaire habituelle à Bricet; c'était cette face de chat-tigre qu'il lui avait déjà vue quand il avait retiré l'amorce des pistolets.

Bricet continua :

— Sais-tu pourquoi je t'ai aidé à expédier le capitaine? C'est parce qu'il me fallait tuer le survivant de vous deux pour rester seul maître de mes millions. En vous voyant aux prises, j'ai compris que Fouquier était une trop forte lame pour moi, tandis que j'arriverais facilement à bout de toi. Il y a deux heures, tu m'as tenu désarmé et tu m'as fait courber. A présent j'ai une arme et je vais te prouver que je sais m'en servir.

— Laisse cette épée; tu es fou, vieillard! Est-ce l'état de procureur qui t'a fait si belliqueux? s'écria le chevalier

Brichet se mit encore à rire en disant :

— La vérité est que peu de procureurs doivent me ressembler.

Et il ajouta tout bas :

— Heureusement pour eux !

Le chevalier voulut forcer le passage.

— Place ! fit-il.

Mais l'autre lui présenta le bout de la rapière au visage en répliquant :

— Bats-toi, si tu ne veux pas que je te tue, chevalier, mon bel ami.

— Place ! répéta de Lozeril, qui sentait la colère lui monter au cerveau.

Il avança de deux pas.

De la pointe de son arme, Brichet lui fit un sanglant sillon sur la figure en disant :

— Voici un premier avertissement.

Le chevalier n'attendit pas le second. Saisi de rage, il avait bondi en arrière pour se donner du champ et revenait l'épée haute sur le procureur, qui tendit le fer.

— Ah ! Enfin, tu te décides, s'écria ce dernier avec une joie sauvage.

Dans son premier élan de fureur, de Lozeril avait oublié qu'il était harassé par la précédente lutte. Son bras raidi le servait mal contre son nouvel adversaire qui, sans être de la force d'Annibal, était aussi un redoutable tireur.

Il prouvait une agilité et une vigueur que le chevalier n'avait pu soupçonner en ce vieillard habituellement lourd et courbé par l'âge.

Il s'était redressé nerveux et souple, l'œil brillant, la main ferme, le jarret solide et, vrai pilier de salle d'armes, il usait de toutes les ressources de l'escrime en spadassin émérite.

— Cet homme a dû manier la lame pendant vingt ans au moins ! se disait de Lozeril, alarmé d'une pareille habileté et se demandant à quelle époque le procureur avait pu l'acquérir.

Tout en ferrailant, Bricbet poussait de petits cris rauques de satisfaction féroce et répétait :

— Ah ! le bon temps ! je me croyais rouillé... mais non... encore solide !

Tout à coup il arrêta son monologue pour dire à de Lozeril :

— Chevalier, faites bien attention au coup qui va ve-

nir... Il n'a jamais manqué son homme, et je crois bien qu'il vous couchera à côté du capitaine.

Pendant une demi-seconde, ce fut une série d'éclairs jetés par sa lame qui tournoyait, puis elle disparut tout entière dans la poitrine du chevalier, montrant aussitôt sa pointe, par derrière, entre les deux épaules.

Après avoir porté cette effroyable botte, et sans même prendre le temps de retirer son arme, le prudent Brichet fit un saut en arrière qui le mit hors d'atteinte d'un effort désespéré de son adversaire ainsi mortellement atteint.

Mais la précaution fut inutile.

En recevant ce terrible coup qui atteignait le cœur, de Lozeril lâcha son épée, battit l'air de ses mains crispées, ouvrit démesurément les yeux, remua convulsivement les lèvres et, sans une parole, s'abattit foudroyé, entraînant avec lui la rapière qui le traversait de part en part.

Brichet le regarda froidement tomber; puis, à petits pas, il vint contempler les deux cadavres étendus à ses pieds et murmura :

— Ce mignon de Lozeril était un véritable écolier. J'ai bien fait de le choisir, car l'autre grand diable m'aurait tout aussi facilement tué.

Si longuement que nous ayons conté tous ces détails, un temps fort court s'était écoulé entre le moment où Annibal était descendu à la recherche de de Lozeril et l'instant où Bricbet avait tué le chevalier.

Au milieu du silence de la nuit, l'horloge de l'église Saint-Louis-en-l'Isle tinta un coup qui fit tressaillir le procureur.

— Cinq heures et demie ! dit-il vivement.

Il s'élança à une fenêtre et, à travers la vitre, il regarda le quai désert. À sa gauche, en amont du fleuve, l'horizon se découpait en une bande moins sombre sur le ciel noir.

— C'est le jour qui pointe, murmura-t-il, mais tout le monde dort encore ici ; j'ai le temps de partir.

Il arracha une bougie de son candélabre et gagna l'escalier secret dont il repoussa la porte. Le dégât causé par le capitaine, en la forçant, se réduisait à l'arrachement de la serrure, qui avait cédé. Le procureur rajusta assez la ferrure pour que la porte, bien close, s'appliquât hermétiquement sur les moulures de la boiserie qui dissimulaient l'issue.

Il avait bien juste à temps quitté la place, car il était encore occupé à consolider la fermeture, qu'un bruit, de l'autre côté de la porte, lui fit tendre l'oreille.

C'était un des quatre buveurs qui, secouant le sommeil d'ivresse, s'était relevé et arrivait, tout titubant, dans la chambre.

A la vue des cadavres, il poussa un stupide rire d'ivrogne et courut réveiller, à coups de pied, les ronfleurs, en leur criant :

— Hé ! les autres, venez donc voir une bonne plaisanterie ! Pendant que nous ronflions, Annibal et de Lozeril, en vrais cachotiers, ont réglé ensemble le compte dont ils nous avaient parlé... et ils se sont mutuellement donné quittance par un superbe coup fourré.

Encore trop ivres pour s'émouvoir de ce sanglant spectacle, les quatre chenapans regardèrent d'un œil aviné ces deux corps étendus, puis (car tout est prétexte à boire pour l'ivrogne) l'un d'eux grommela :

— Ça donne soif, cette vue-là.

— Il reste encore des bouteilles pleines, avança un autre.

— Allons boire ! proposa le troisième.

— N'empêche que ce devait être un bien joli duel à

regarder, dit le dernier en les suivant à la table où ils se rassirent.

Brichet avait tout entendu.

— Oui, on croira qu'ils se sont embrochés en duel, pensa-t-il en descendant l'escalier.

Quand il atteignit le salon, le procureur poussa un superbe « ouf! » de contentement.

Car il était franchement satisfait de lui-même, le brave homme!!!

Ses deux plus redoutables ennemis dormaient là-haut de leur dernier sommeil, et les millions autour desquels ils avaient rôdé restaient entre ses mains

Aussi, bien que pressé par l'heure de la fuite, Brichet s'arrêta pourtant afin de laisser un peu déborder la joie qui l'étouffait.

— Oui, ricanait-il, ce gros soudard disait juste, les marrons étaient trop chauds... et ils s'y sont rudement brûlé les doigts. Je vais le dorloter, moi, le gracieux magot.

Il se précipita vers le bahut, dans lequel il avait enfermé les valeurs et en tira le portefeuille, qu'il se prit à couvrir de frénétiques baisers en balbutiant de bonheur :

— O fortune, ma mie ! je te tiens donc, mignonnetto chérie ! Tu es à moi — moi seul — sans partage.

Il s'arrêta pour regarder le plafond, et s'écria ensuite avec une joyeuse grimace :

— Descendez-donc maintenant, vous autres qui vouliez mordre au gâteau !

Il pressait amoureusement le portefeuille gonflé sur son cœur, haletant d'avidité, tout convulsif d'un féroce contentement. Un souvenir qui traversa son cerveau le fit éclater d'un sauvage et strident rire

— Eh ! eh ! quand je pense que, tout à l'heure, de Lozeril m'obligeait à en faire deux parts... là sur cette table !

Alors, en même temps qu'il abaissait les yeux sur la table, son regard rencontra l'énorme verre de kirsch que le chevalier avait inutilement tenté de lui faire boire.

A cette vue, son rire reprit plus aigu.

— Ah ! fit-il, oui, le voilà ce kirsch : si bon, disait maître de Lozeril, qu'il ferait revenir un mort. Si je t'en versais maintenant, tu n'en resterais pas moins raide sur le carreau, mon joli garçon trépassé.

Il prit le verre qu'il éleva à la hauteur de l'œil et continua :

— Oui, tu m'avais fait bonne mesure, coquin!... près d'un demi-flacon!!! Et tu voulais me le faire avaler pour étourdir ma raison. Double imbécile! croyais-tu donc que cette médiocre lampée pouvait m'abattre... si j'avais eu la fantaisie de l'ingurgiter?

Il promena le verre sous son nez, dont les narines s'ouvrirent béantes au parfum alcoolique du breuvage.

— Doux chevalier, reprit-il, tu ne te doutais guère que tu me versais le coup du départ!

Avant de porter le verre sur ses lèvres :

— A mon heureux voyage! dit-il.

Et il but bien doucement, en fin gourmet, les yeux béatement clos.

Seulement, après la dernière goutte avalée, quand, la tête encore renversée, il rouvrit les yeux, une subite apparition s'offrit à son regard et le verre, échappé de sa main tremblante, se brisa sur le parquet.

Devant lui se dressait Colard, qui, muet et sombre, le regardait boire.

Saisi d'une soudaine terreur, la figure décomposée, l'œil hagard, Brichet recula de trois pas en demandant d'un ton brisé :

— Viens-tu me tuer?

Colard haussa les épaules.

— A quoi bon? dit-il, avec un sinistre sourire en jetant les yeux sur les éclats du verre brisé.

A ce sourire, à ce regard, la vérité se fit claire en l'esprit de Brichet, qui, d'une voix étranglée, bégaya frissonnant :

— Je suis perdu! Ce breuvage était empoisonné, n'est-ce pas?

Et, fou de peur, il vint lâchement se rouler aux pieds de l'intendant impassible, lui serrant les genoux, lui baisant les mains, et il répéta avec des convulsifs sanglots :

— Sauve-moi! Colard, sauve-moi!

— A quoi bon? reedit le serviteur.

Brichet bondit vers le portefeuille, le tendit à l'intendant et bégaya suppliant :

— Reprends cette fortune, mais ne me laisse pas mourir.

Et il s'affaissa anéanti sur le parquet, incapable de se soutenir plus longtemps sur ses jambes chancelantes.

Au lieu de s'occuper du misérable pantelant à ses pieds, Colard était resté pensif. Soudain un sourire reparut encore sur ses lèvres, comme si, à ce moment,

une idée longtemps poursuivie lui arrivait tout à coup.

Il posa la main sur l'épaule de Bricbet en lui disant :

— Ecoutez-moi ; vous n'avez plus qu'une heure à vivre, si je ne consens pas à vous sauver.

— Tu vois bien que tu peux me sauver !!! la vie ! de grâce ! la vie !... je serai ton esclave dévoué, gémit le misérable, dont l'œil brilla d'une lueur d'espoir.

Colard secoua la tête.

— Vous m'aviez déjà promis la plus complète obéissance, dit-il, et vous avez cherché à vous y soustraire en vous faisant garder à vue pour m'empêcher de venir jusqu'à vous réclamer l'exécution de vos engagements.

— Je les remplirai tous... si tu me sauves.

— Tenez-les d'abord, fit sèchement Colard.

Et il lui montra la table, en ajoutant :

— Mettez-vous là.

Humble, soumis, Bricbet se releva et vint s'asseoir en disant tout craintif :

— Tu ne me trompes pas, Colard... Je puis compter sur toi, n'est-ce pas ? Si j'obéis, tu m'assures la vie... tu as un contre-poison... montre-le-moi.

Pour toute réponse, Colard tira de sa poche une petite fiole.

A l'aspect de ce moyen de salut, Bricbet se ramassa sous lui pour s'élançer sur l'intendant et lui arracher la fiole. Mais il s'arrêta subitement à la vue d'un long et large couteau, qui apparut, en même temps, dans l'autre main de Colard. Tout frémissant de son impuissance, il se laissa retomber sur le siège placé devant la table.

Comme s'il n'avait pas vu cette tentative de révolte, le vieux domestique dit d'une voix grave :

— Obéissez, avant que les premières douleurs du poison vous torturent, car je ne pourrais plus rien pour vous.

— Commande ! fit vivement Bricbet.

Colard alla chercher sur une crédence tout ce qu'il fallait pour écrire. En passant près du bahut, il y prit un verre et revint placer le tout sur la table.

— D'abord, fit-il, rendez-moi le testament écrit en faveur de M^{me} Bricbet.

— Je ne l'ai plus, balbutia le procureur.

Colard le regarda dans les yeux pour voir s'il mentait.

— Je te le jure... il a été brûlé cette nuit... crois-moi... Tiens, vois plutôt là-bas ; ce sont les cendres du papier, insista le malheureux.

— Peu importe, après tout ! reprit Colard ; tout acte d'une date postérieure annulera ce testament.

Il avança devant le procureur une feuille de papier blanc et prononça :

— Commencez d'abord par me donner ici un spécimen de l'écriture que je vous ai commandée.

Brichet écrivit à la hâte deux lignes qu'il présenta à l'intendant.

— C'est bien cela? demanda-t-il tout anxieux à Colard qui examinait attentivement l'écriture.

— Oui, c'est cela. Maintenant, sur une autre feuille, écrivez ce que je vais vous dicter, ordonna le vieux domestique en allumant le premier papier à la bougie.

Brichet avait repris la plume. Tout à coup il la posa près de lui, en disant :

— Si tu versais d'abord ton contre-poison en ce verre, j'écrirais le cœur plus tranquille.

Au lieu de répondre, le domestique se leva et se dirigea vers la porte.

En le voyant s'éloigner, Brichet se redressa, saisi par l'épouvante revenue, et cria du ton de la plus suppliante prière :

— Reste... ne m'abandonne pas!... J'obéis sans aucune hésitation... J'ai confiance en toi.

Colard revint sur ses pas et répéta :

— Ecrivez.

Le procureur se courba avec empressement sur le papier et, sous la dictée de l'intendant, il écrivit :

« Aujourd'hui, sain d'esprit et de corps, j'ai consi-
« gné ici le changement que j'apporte à mes dernières
« volontés. Sauf un demi-million et mon hôtel que je
« lègue à mon épouse Aurore Fouquier, je laisse ma
« fortune entière à Pauline Brichet, ma fille bien-aimée.
« Si le vœu d'un père est sacré pour Pauline, je lui de-
« mande de choisir pour époux le docteur Maurice Gar-
« die. »

— Est-ce fait? demanda Colard.

— Oui.

— Maintenant, signez et datez du 4 du mois dernier, la veille de votre congestion.

Brichet dessina un magnifique paraphe au bas de l'acte et passa le papier à l'intendant.

Celui-ci examina une à une chaque ligne de l'écrit, puis, satisfait sans doute, il le plia et le mit dans le portefeuille qui contenait les millions.

Le procureur avait quitté la table et tendait fébrilement son verre en répétant avec une ardente impatience :

— Verse, verse, verse!

Colard déboucha lentement la fiole et, d'une main ferme, il en vida la moitié dans le verre.

— Sauvé! cria Brichet.

Et, d'un seul coup, il avala le liquide.

Puis il marcha menaçant sur Colard, en disant :

— Maintenant que je ne cours plus de danger, nous allons compter ensemble!

Loin de s'émouvoir, l'intendant fit entendre un rire tout vibrant de haine satisfaite.

— Imbécile! dit-il, le kirsch était inoffensif; c'est le vrai poison que tu viens d'avalier. Meurs comme un chien, car je n'ai plus besoin de toi.

Il n'avait pas achevé que Brichet, sans un cri, tombait mort à ses pieds.

IX

Décidément le nom de Brichet était sérieusement acstiné à défrayer la curiosité parisienne. Pour la troisième fois, on se le répétait par toute la ville; car, dans chaque coin, il était question de ce qu'on appelait : Le drame de l'hôtel Brichet.

Les gens bien informés, ceux qui puisent la vérité à ses plus authentiques sources, racontaient qu'au milieu d'un souper un duel avait eu lieu entre le capitaine Fouquier, beau-père de Brichet, et celui qui allait devenir le gendre du procureur, le chevalier de Lozeril. Quatre amis, qui avaient assisté au repas, prétendaient n'avoir pu prévenir cette sanglante catastrophe, car les deux adversaires, tout à coup, s'étaient précipités l'un sur l'au-

tre avec une telle rage, qu'ils s'étaient mutuellement transpercés avant qu'on parvint à les séparer.

Cette exaspération des combattants remontait à une cause antérieure et ne pouvait s'attribuer à la fureur de l'ivresse, puisque les quatre témoins du duel affirmaient, sur leur honneur, qu'il n'avait pas été vidé plus de trois bouteilles entre six convives. Après avoir inutilement tenté de secourir les blessés, qui leur avaient presque subitement expiré entre les bras, ces désolés témoins disaient avoir passé le reste de la nuit dans les larmes.

Et, de fait, ils étaient encore bien pâles et bien abattus quand, le surlendemain, ils avaient comparu devant M. de Badières, le juge chargé de l'enquête. Ils semblaient être encore abrutis par cette douloureuse émotion.

Comme si ce n'était pas assez de deuil sur cette maison, la chronique de la ville ajoutait qu'à la même heure, à l'étage au-dessous, le doux, bon et honnête procureur Brichet avait succombé à une seconde attaque de la congestion cérébrale qui, quinze jours auparavant l'avait épargné en le laissant si faible d'intelligence.

Le matin, ajoutait-on, en pénétrant chez son maître, le fidèle Colard l'avait trouvé mort et déjà froid, en che-

mise, étendu sur le parquet. Sans doute que le regretté vieillard avait senti venir l'attaque et qu'il s'était élancé du lit pour appeler au secours.

Quelques personnes, encore mieux renseignées, disaient que cette seconde attaque n'était pas venue sans cause... et que cette cause était l'ivrognerie.

La vérité avait percé, malgré tous les efforts du dévoué Colard pour conserver sans tache la mémoire de son maître. On affirmait que le vieux serviteur, en entrant chez Brichet, l'avait relevé gisant au milieu de bouteilles vidées. Le docteur Gardie, appelé trop tard par l'intendant pour secourir, n'avait pu que constater le décès, résultant d'un excès de boisson

C'était ainsi que, dans le public, on expliquait le drame de l'hôtel Brichet.

Et il n'en pouvait être autrement.

Rien n'était plus logique, pour de Lozeril et Fouquier, que la supposition d'un duel acharné qui s'était terminé par un coup fourré.

Quant à Brichet, mort d'un excès de boisson, Colard s'était arrangé pour donner crédit à cette version.

Dès qu'il avait vu le procureur tomber sur le parquet, terrassé par le foudroyant poison, l'intendant, sans per-

dre de temps, avait aussitôt déshabillé le cadavre, de manière à faire croire que la mort avait frappé le vieillard au saut du lit. Il s'était lui-même étendu sur la couche intacte pour en affaisser les matelas et donner au lit l'apparence d'avoir été foulé par le défunt.

Puis, sur la table, à côté du flacon de kirsch à demi plein, il avait placé huit ou dix bouteilles, encore humides de vin, prises à la cave, où il les avait préalablement vidées.

— On croira que le défunt s'est livré à son péché mignon, s'était-il dit.

Alors il s'était retiré dans sa chambre pour y attendre le jour. Excepté le pauvre capitaine, qui, maintenant, était bien incapable de le trahir, nul au monde n'aurait pu dire que Colard avait passé une nuit blanche.

— Enfin ! se disait-il avec une sombre joie, Pauline ne sera pas dépouillée !

Avec un cruel sourire il ajoutait :

— Tous les trois... morts en une seule nuit, je ne m'attendais pas à une pareille réussite !

Car l'intendant n'ignorait pas le double duel. Quand il avait pénétré dans la chambre déserte de Brichet, sa première pensée avait été que le procureur, avec de Lo-

zeril et Annibal, devait être monté à l'étage supérieur.

— Ils l'ont emmené par l'escalier secret, s'était-il dit.

Et, à son tour, il avait gravi doucement les marches assez haut pour écouter ce qui se faisait et se disait chez Annibal. Il n'avait pu voir par quelle traîtrise le capitaine était tombé sous le coup du chevalier, mais il savait que de Lozeril, après avoir frappé Annibal, avait été à son tour tué par Brichet.

Le jour n'était pas encore grand arrivé, qu'un domestique matinal accourait, blême et effaré, frapper à la porte de l'intendant.

— Monsieur Colard, voici les quatre invités du capitaine qui se retirent! lui annonça-t-il tout tremblant.

— Eh bien, François, ouvre la porte à ces messieurs. Je ne comprends pas en quoi ce départ peut te troubler si fort, fit Colard, qui s'habillait comme s'il venait de se lever.

— C'est que vous ne savez pas ce qu'ils disent en s'en allant?

— Non, quoi? demanda Colard, feignant le calme.

— Que, cette nuit, le capitaine et le chevalier se sont tués en duel ; ils sont encore sur le carreau.

A ces mots, Colard eut un bond de surprise douloureuse.

— Que personne n'entre dans la chambre pour toucher aux corps. Toi, cours vite chercher M. de Badières. En t'en allant, recommande bien aux autres domestiques de ne pas faire un vacarme qui éveille M. Bricet. Il sera toujours temps de lui apprendre une aussi affreuse nouvelle.

Un quart d'heure plus tard, le juge arrivait à l'hôtel et Colard l'introduisait dans la chambre. Au seul aspect des cadavres, son premier mot fut celui-ci :

— Ils se sont enferrés !!

Après avoir pris toutes les notes utiles à la rédaction de son rapport, le juge demanda au majordome :

— Bricet connaît-il ce drame ?

— Je n'ai pas osé le lui annoncer. Si monsieur voulait apprendre la vérité à mon maître, il le ferait mieux que moi.

— J'y consens.

— Je vais aller l'éveiller en lui disant seulement que vous désirez lui parler.

— Va ; je me charge du reste.

Deux minutes après, Colard sortait de l'appartement du procureur, la figure bouleversée et tremblant d'émotion. Sur son passage, il rencontra le domestique François, encore essoufflé de sa marche chez le juge.

— Vite, vite, va chercher le docteur Gardie... il y a peut-être encore un espoir ! Après, tu iras quérir le notaire, maître Baudouin, commanda l'intendant d'une voix brisée.

— Que se passe-t-il donc ? fit le juge effrayé par ces ordres.

— Ah ! monsieur de Badières, quelle épouvantable catastrophe ! balbutia Colard, qui, sans pouvoir en dire plus, entraîna le magistrat devant le corps de Brichet, gisant au milieu de cette chambre toute pleine des acres senteurs de vin répandu.

Le premier qui les rejoignit fut le docteur Gardie. A la vue des bouteilles sur la table, Maurice s'écria :

— Le malheureux a encore bu, malgré ma défense... et il a succombé à cette seconde attaque dont je l'avais menacé.

Comme la première fois, la face du procureur accusait une congestion cérébrale. Mais quand Maurice, aidé par

Colard, eut placé le corps sur le lit pour l'examiner de plus près, quelque chose, dans l'aspect du visage, appela sans doute l'attention du médecin, qui, vivement, se pencha surpris vers cette tête immobile.

Après dix secondes d'examen, Maurice vint prendre sur la table un couteau et, s'en servant pour écarter les mâchoires contractées, il examina l'intérieur de la bouche, dont la langue lui apparut noire et corrodée.

— Oh! se dit-il, je vois que Colard ne casse pas les fioles comme il le prétend.

Profondément affligé de la perte de son ami, M. de Badières, tout à son chagrin, n'avait pas remarqué la courte émotion de Maurice.

— C'est bien une congestion qui a tué mon vieil ami, n'est-ce pas, docteur? demanda le juge.

— Oui, monsieur, prononça nettement le docteur malgré la découverte qu'il venait de faire.

Et tout en répondant, Maurice rapprocha les deux mâchoires pour que la langue ne fût plus visible.

Quand il se releva, son regard surprit un éclair de joie dans l'œil de Colard, qui, pâle et anxieux, avait attendu la réponse du médecin.

— Cet homme est un empoisonneur et il croit que je n'ai rien deviné, se dit le jeune homme.

A ce moment arriva le notaire Baudouin. Sa sancune contre Bricbet était oubliée et il accourait désolé pour voir une dernière fois son camarade d'enfance.

Après l'avoir laissé donner cours à sa douleur, Colard vint au notaire.

— Monsieur Baudouin, lui dit-il, toute la fortune de mon maître est dans ce bahut. Voulez-vous la prendre encore en dépôt ?

— Ce bandit en a sans doute volé la moitié ! pensa Maurice.

Il achevait à peine cette réflexion, que Colard, qui avait tiré le portefeuille du bahut, le présentait au notaire en ajoutant :

— Comptez, je vous prie.

Baudouin feuilleta les liasses

— Rien ne manque, dit-il.

Gardie écoutait étonné. Dans sa pensée, le vol devait avoir été le mobile de l'empoisonnement. La réponse du notaire lui prouvait son erreur.

— Quel est donc le motif du crime ? se demandait-il, dérouté par cette preuve de la probité de Colard

Il crut être sur la piste quand il entendit l'intendant dire encore au tabellion :

— Mon maître m'avait confié avoir refait son testament; le nouvel acte doit être parmi ces papiers.

— Ah! j'y suis, pensa Maurice; il a tué après qu'on a eu testé en sa faveur.

Baudouin avait trouvé le testament, qu'il ouvrit et lut promptement.

— Oh! s'écria-t-il, mon pauvre Colard, tu as perdu au changement. Car le premier acte stipulait en ta faveur une pension dont celui-ci ne contient pas un mot.

— Bast! fit l'intendant; le bonheur de voir deux jeunes gens heureux me consolera... Montrez à M. Maurice le passage qui le concerne.

Baudouin tendit l'acte au docteur.

A la lecture des deux lignes où Brichet recommandait à Pauline de choisir Maurice pour époux, le jeune homme, ébahi de bonheur, regarda Colard en face.

— Je m'y perds! se dit-il en voyant sur la figure de l'intendant la sincère joie qu'y imprimait l'espoir du prochain mariage de Pauline.

Tels avaient été les faits sur lesquels s'était basée la chronique de la ville à propos de ce qu'on nommait le drame de l'hôtel Brichet.

Après avoir donné l'ordre de reporter à son ancien do-

amicile le corps du chevalier, M. de Badières avait fait procéder aux funérailles d'Annibal.

Celles de Brichet ne devaient avoir lieu que le lendemain. La position qu'avait occupée le défunt exigeait le temps de convoquer ses nombreux amis.

Si étrange père qu'il avait pu se montrer, Annibal était aimé d'Aurore, qui suivit pieusement sa dépouille.

Après la cérémonie funèbre, quand il ramena M^{me} Brichet à son bras, M. de Badières voulut faire entrer un peu de joie en cette âme désolée.

— La mort du chevalier, lui dit-il, permettra de laisser oublier le procès de M. de Cambiac. On va donc très prochainement le laisser s'évader sous la condition de quitter la France.

Malgré sa douleur, Aurore se sentit doucement remuée.

— Je suis veuve! se dit-elle.

Et, dans sa pensée, elle se vit, libre d'elle-même, rejoignant Raoul en son exil.

Ving-quatre heures après les modestes funérailles du capitaine, Brichet, à son tour, fut porté en terre, suivi d'un immense cortège d'amis.

Au moment du départ, Colard s'était évanoui de douleur. On l'avait bien rappelé à lui, mais comme le profond désespoir de l'intendant faisait craindre une rechute pendant la cérémonie, force avait été à l'assistance de laisser à l'hôtel ce modèle des serviteurs.

Devenu calme, dès qu'il s'était trouvé seul, Colard avait gagné la chambre de Brichet et, là, assis sur le fauteuil du défunt, il écoutait tinter le glas funèbre des cloches de l'église Saint-Louis-en-l'Isle, où avait lieu la messe mortuaire.

Si proche de l'hôtel était l'église que, par la fenêtre ouverte, les chants de mort arrivaient assez distincts à l'oreille de Colard pour qu'il pût savoir à quel point en était le service.

Bien que rassuré sur l'impunité de son crime par la déclaration du docteur Gardie et l'opinion publique, qui attribuaient la mort de Brichet à son intempérance, l'intendant comprenait qu'il n'aurait sa tranquillité acquise que quand le défunt serait bien et dûment enfermé dans le caveau particulier de l'église, privilège auquel lui donnait droit sa qualité de notable de la paroisse.

— Dans une heure, il sera étendu sous sa dalle et je n'aurai plus rien à craindre ! murmurait le majordome,

Malgré l'anxieuse impatience qui le torturait, Colard avait le sourire aux lèvres.

— Cette fois, pour tout ce monde qui prie là-bas, Brichet est bien mort, se disait-il.

Enfin le glas plus précipité des cloches annonça que la cérémonie avait atteint ce moment où la pierre du tombeau allait recouvrir à jamais la preuve de son crime. A cette lugubre sonnerie, le vieux serviteur se leva palpitant d'émotion et, avec le rire nerveux de l'homme dont la poitrine serrée par l'angoisse se dilate subitement, il s'écria d'un air de triomphe :

— Mon but est donc atteint !

Son rire ne s'était pas encore éteint, que, derrière lui, retentit à ses oreilles ce mot terrible :

— Assassin !!!

D'un seul bond, Colard se retourna.

À la vue de celui qui, silencieusement entré, venait de parler, l'intendant, sans voix, la face convulsée par un immense effroi, recula jusqu'à l'extrémité de la chambre et tomba évanoui.

X

Avant de continuer plus loin notre récit, il faut, pour rendre bien intelligibles les faits qui suivront et leur retirer le caractère étrange qu'ils pourront avoir, il faut, disons-nous, remonter de longues années en arrière pour parler d'un personnage dont, jusqu'à présent, nous n'avons cité que le nom.

Le 5 mars de l'année 1678, la foule se pressait énorme sur le quai du port de Toulon.

Tous les regards des curieux entassés se portaient sur le point de la grande rade, entre la grosse tour et le cap Brun, où se montrait de plus en plus distincte, à mesure qu'elle approchait, une superbe galère, au corps blanc et or, qui arrivait de la pleine mer, fendant le flot de ses quatre-vingts rames.

Ce fut à ce nombre de rames, que la distance diminuée permit de compter, que la foule reconnut le bâtiment qui s'approchait.

— C'est la *Reale de France* qui revient, s'écria-t-on aussitôt.

— Et elle ramène le Gros-Crevé après trois années d'absence, ajouta-t-on gaiement dans tous les groupes.

Si trivial qu'il puisse paraître, ce surnom est historique. Donné à la cour de Versailles, il avait été rendu populaire par les gens de mer du Levant, qui ne désignaient plus autrement que sous ce surnom de Gros-Crevé le très-haut seigneur Louis-Victor de Rochechouart, duc de Mortemart et de Vivonne, prince de Tournay-Charente, pair de France, gouverneur des provinces de Champagne et Brie, général des galères de France, lieutenant-général de Sa Majesté ès mers et armées du Levant et... vice-roi de Sicile.

C'est peut-être un peu à tort que nous donnons au duc de Vivonne son dernier titre de vice-roi ; car, après avoir cédé sa vice-royauté à son remplaçant M. de la Feuillade, il venait de quitter la Sicile où, pendant trois années, il avait, si cavalièrement régné que Messine la pieuse,

Messine la sainte, comme elle s'appelait, avait un instant songé à implorer la protection des Turcs.

C'était un singulier personnage que le duc de Vivonne, âgé, à cette époque, de quarante-deux ans.

Grand dormeur et fort gourmand, son surnom de *Gros-Grevé* était dû à un si remarquable embonpoint, que la cour en faisait le continuel but de ses plaisanteries. On citait le mot d'un courtisan auquel Louis XIV reprochait d'engraisser faute de mouvement.

— Pardon, sire, je me donne beaucoup d'exercice ; ce matin encore j'ai fait deux fois le tour de M. de Vivonne ! avait répondu l'interpellé.

Il est vrai d'ajouter que la majeure partie de ces plaisanteries s'échangeaient toujours à bonne distance du duc, car il était excessivement brave et, de plus, il possédait un de ces esprits mordants, incisifs... salés même, qui avait bien vite raison du plaisant et faisait changer de côté aux rieurs. Si l'esprit des Mortemart est devenu proverbial, de Vivonne contribua fort à cette réputation de la famille.

Ne croyant à rien, sauf à son estomac, le duc ne quittait, pour ainsi dire, la table ou le lit que pour se battre... ce qu'il faisait alors d'un rude cœur.

A part ces trois occupations, tout le reste lui paraissait de si peu d'importance ou, plutôt, sa paresse était telle que souvent il tardait de deux mois à écrire au roi le rapport d'un combat victorieux qu'il avait livré.

Pour le défendre contre les colères de Louis XIV, il avait un avocat en la personne de sa sœur, M^{me} de Montespan, qui, pendant quatorze années, tint le Roi-Soleil sous l'éteignoir.

Au besoin même, le *Gros-Crevé* dédaignait l'appui de sa sœur. Quand sa faute avait pris de trop colossales proportions, il arrivait en poste des plus longues distances et ne restait à Versailles que bien juste le temps de lâcher quatre ou cinq grivoises plaisanteries dont se pâmaient de rire le grand Roi. Loin de songer alors aux reproches, il renvoyait de Vivonne avec un nouveau titre ou une nouvelle faveur.

Protégé par cette indulgence royale, le duc se permettait les plus excentriques fantaisies.

A Messine, le jour où il lui avait fallu se faire solennellement reconnaître vice-roi, de Vivonne avait laissé le sénat se morfondre à sa porte pendant cinq heures, parce que, voulant dormir la grasse matinée, il avait défendu d'entrer chez lui avant qu'il appelât. Outre le sé-

nat, le clergé et tout le peuple entier durent attendre son réveil. Quand enfin le cortège s'était mis en marche, de Vivonne avait tout arrêté en pleine rue, pour attendre un potage qu'il avait oublié d'avalier au départ.

Joignons à ces détails que le duc jurait toujours par Vénus et par Sardanapale ; qu'il avait la manie d'être perpétuellement costumé d'écarlate des pieds à la tête, avec une éternelle paire de bas verts, et nous abandonnerons ce portrait esquissé à la hâte en laissant à la suite de notre récit la tâche de le compléter.

Donc nous reviendrons à la galère royale qui ramenait en France le vice-roi de Sicile, remplacé en ses fonctions sur sa demande.

Pendant notre récit, le bâtiment était arrivé à son poste de mouillage, c'est-à-dire en pleine baie, où il se maintenait sur ses ancres.

En voyant la galère mouiller si loin de terre, les spectateurs du quai ne témoignèrent aucun étonnement, car telle était la précaution ordinaire contre les évasions des galériens qui ramaient à bord.

— N'empêche que demain matin le *Gros-Crevé* ne retrouvera pas sa chourmeau grand complet. Plus d'un condamné fera cette nuit le plongeon, dit un homme du peuple.

— Oui, et il y aura de l'argent à gagner pour celui qui ouvrira l'œil et saura mettre la main sur ces plongeurs; répliqua un autre en faisant allusion à la prime accordée à celui qui ramenait un galérien évadé.

Aujourd'hui que les mots *galérien* et *condamné aux galères* sont vides du sens qui les avait fait créer, nous demandons à donner quelques détails nécessaires; attendu que, de la tourbe des galériens, va sortir un de nos personnages:

A cette époque de navigation à la voile; quand les vaisseaux se remuaient lourdement ou s'immobilisaient faute de vent; la galère; grâce à la force des rames, était le bâtiment par excellence pour faire la course. Dans les grandes batailles navales; elle s'utilisait, soit pour l'attaque ou la poursuite; soit pour le remorquement des hauts vaisseaux désemparés ou privés de vent.

Où; cette force motrice qui faisait sa supériorité; la galère l'obtenait de la chiourme qui manœuvrait ses rames. Toute galère se divisait en trois parties: La proue; armée de canons, où se tenaient les marins des voiles, les soldats et les artilleurs. La poupe où vivait le commandant avec son aristocratique et très-nombreux corps d'officiers. C'était dans ce long espace; appelé la voue,

qui s'étendait entre la poupe et la proue, où grouillait la chiourme sur ses bancs.

Le nombre des bancs variait suivant l'importance de la galère. Depuis la *Réale*, quelquefois surnommée aussi *Capitané*; qui en comptait quatre-vingts; le nombre descendait jusqu'à un minimum de vingt-quatre bancs.

Chaque banc représentait une rame que faisaient mouvoir cinq rameurs, dont quatre galériens et un marin libre ayant fonction d'argousin, le tout sous la surveillance d'un *comité*, chef suprême de la chiourme.

Cheveux, barbe et sourcils rasés; sans autres vêtements qu'une veste; un caleçon et un bonnet de laine rouge; le galérien vivait perpétuellement attaché à son banc par une chaîne.

Au cou lui pendait à une corde un bâillon en liège qu'on appelait *top*. Sur l'ordre « *top en bouche*, » le galérien devait se bâillonner quand; au milieu d'un combat, les chefs craignaient les cris de frayeur ou les appels à la révolte de la chiourme.

La plus petite faute se punissait à coups de triqué en temps ordinaire; au moment de la lutte; la chose était réglée par l'argousin, qui passait son sabre au travers du corps du coupable.

Le galérien évadé qui se laissait reprendre avait le nez et les oreilles coupés, moyen infailible pour le faire reconnaître, en cas de récidive.

Les premiers rameurs avaient été des Turcs, faits prisonniers ou achetés à ceux qui les tenaient en esclavage. Les états de la marine française prouvent qu'un fonds était réservé pour ces achats.

Plus tard, par économie, on se décida, suivant une expression du temps, à *faire tort aux corbeaux*, c'est-à-dire à utiliser ceux qui avaient mérité la potence. Alors s'établit la *condamnation aux galères*, qui servit à repeupler les bancs dégarnis par les boulets et, surtout, par les nombreuses maladies. Car, pour se défendre contre le froid, le soleil et la pluie, les galériens n'avaient au-dessus de leurs têtes que la toile qui recouvrait la *voque*.

Toujours enchaînés, ils vivaient, travaillaient, dormaient et souffraient pendant de longues années dans un espace de six pieds de long sur trois de large.

Malgré la sévérité avec laquelle se punissaient les évasions, on comprend quel désir de liberté torturait ces hommes quand ils avaient la terre en vue.

Voilà pourquoi la galère *Réale* du duc de Vivonne, au

lieu de s'approcher du rivage, avait mouillé en pleine baie.

Malgré cette précaution, prise par la galère *Réale*, de se tenir éloignée du rivage [pour prévenir une évasion, quand le *comite réal*, chef des argousins, présenta, le lendemain matin, son rapport à M. de Vivonne, il avait dû y consigner le fait suivant, en langage du bord de l'époque : « *En fuite le tiercerol de la vingt-trois senestre.* » Ce qui signifiait simplement que le troisième rameur de la vingt-troisième rame de gauche ne s'était plus retrouvé sur ce banc, où la veille encore il était enchaîné.

A ce sujet, une observation. Quand un poète a dit qu'on était quatre-vingts rameurs sur la galère *capitane*, il a commis une grosse erreur. De ce que la *Réale* (ou *capitane*, c'est tout comme) comptait toujours quatre-vingts rames, le poète a jugé bon de mettre un rameur pour chacune d'elles. Or ces rames, longues de trente-six pieds, impossibles à manier par un seul homme, étaient manœuvrées par cinq rameurs qui, d'après leur place devant la rame, en commençant par l'extrémité, prenaient les noms de : *vogue-avant* (c'était le matelot libre); l'a-

postis, le *tiercerol*, le *quarterol* et le *quinterol*, tous quatre galériens. Donc, à cinq hommes pour chacune des quatre-vingts rames d'une Capitane, le poète aurait dû dire qu'on était quatre cents rameurs sur la galère *capitane*.

Revenons à notre sujet.

Assis devant la table où lui avait été servie sa première collation du matin, M. de Vivonne écoutait la lecture du rapport de son *comite*. Au passage qui relatait l'évasion d'un homme de la *chiorme*, il releva la tête.

— Un Turc ? demanda-t-il.

— Non, monseigneur, un chrétien... très-mauvais chrétien, à la vérité... c'était un gibier de potence, que la justice de France nous avait mis pour quarante ans au service du roi, répondit le *comite*.

— Si cet homme n'est pas repris dans la journée, tu t'adresseras, en mon nom, au gouverneur de Toulon pour qu'il te remplace l'évadé par un des condamnés qui attendent au port leur tour d'embarquement.

Le *comite* secoua la tête d'un air de doute.

— On ne sait pas ce qu'on prend, et on sait ce qu'on perd, dit-il. J'aurai de la peine à remplacer ce *tiercerol*... Quel gaillard ! des bras solides... du feu... et de la jeunesse. C'était un luron d'avenir. A Messine, je l'aurais

cueilli à bord de la frégate *l'Etoile*, arrivant de France, ainsi que m'en donne le pouvoir mon titre de comite réal, qui m'autorise à recruter la chiourme de la Capitane parmi l'équipage des autres galères du roi.

Et le comite ajouta avec un vrai soupir de regret :

— Ah! oui, c'était un vrai dessus de panier... un garçon de choix!!! Pas encore dix-huit ans, et il avait déjà assassiné deux personnes quand la justice l'a envoyé prendre l'air de mer!

Tout absorbé par le plaisir de la table, M. de Vivonne était resté à peu près sourd aux doléances du comite. Dans deux heures, il allait descendre à terre et prendre la route de Versailles, qu'il avait quittée depuis trois ans. De bien longtemps peut-être, il ne devait revoir sa galère ; aussi ne prenait-il déjà plus qu'un fort médiocre intérêt à tous ces détails du bord.

— Bien, retire-toi, fit-il d'un ton indifférent, et n'oublie pas de t'adresser au gouverneur pour qu'il te remplace ton homme, s'il n'est pas repris.

— Oui, monseigneur, dit l'argousin, qui, comprenant le congé qu'on lui donnait, s'inclina respectueux avant de sortir.

Comme il se redressait, sa vue se dirigea machinale-

ment vers la fenêtre, par laquelle on apercevait Toulon à l'extrémité de la rade.

— Oh ! oh ! fit-il joyeusement, je crois bien que je n'aurai pas besoin de rendre visite au gouverneur, car voici là-bas une barque qui m'a tout l'air de me rapporter mon oiseau envolé.

En effet, à deux cents toises de la galère vers laquelle il se dirigeait, on voyait arriver un canot monté par deux rameurs.

Le duc tourna les yeux vers la rade.

— C'est sans doute mon courrier qu'on m'expédie de Toulon.

— En ce cas, monseigneur, cette barque a fait d'une pierre deux coups, car, dans le fond, j'aperçois, couché et ficelé, un garçon de ma connaissance qu'on nous apporte aussi avec vos lettres, ajouta le comite.

— Alors, va recevoir cet homme et paye la prime, commanda M. de Vivonne.

— Et je préviendrai l'armurier du bord de tout préparer pour la petite cérémonie, dit l'argousin en sortant, tout joyeux de retrouver son captif évadé.

C'était bien le fugitif qui, arrêté par les gens de la côte, était ramené à la galère, où son retour donnait

droit à une prime de six pistoles pour ses capteurs.

Ce que le comite appelait la petite cérémonie était une épouvantable pénalité. Tout évadé repris était d'abord mené devant le commandant suprême de la galère dont il faisait partie. En présence du capitaine, le comite réclamait le prisonnier, en jurant sur l'Évangile ouvert qu'il appartenait à sa chiourme. Une fois l'homme à lui rendu, il le faisait conduire au banc qu'il avait déserté, et l'armurier lui rivait au pied une chaîne d'un poids trois fois plus lourd que celle brisée dans l'évasion.

Puis, aussitôt rattaché, on lui coupait le nez et les oreilles, et l'armurier appliquait un fer rouge sur les plaies vives. Dans un des douloureux soubresauts que causait la cautérisation du nez, il n'était pas rare que le fer rouge éborgnât aussi le malheureux. A la suite de cette horrible torture, trois heures de... convalescence lui étaient accordées avant qu'il reprit son service à la rame.

Après une absence de cinq minutes, le comite reparut devant M. de Vivonne, trainant après lui son prisonnier, aux mains liées derrière le dos, aux pieds entravés par une corde qui ne lui permettait que de courtes enjambées.

De taille moyenne, mais bien découplé, le galérien était un garçon de dix-huit ans auquel on en aurait facilement donné vingt-cinq, tant la misère, la fatigue et le vice avaient vieilli son visage. La ruse, l'énergie, l'audace qui se lisaient dans ses yeux prouvaient combien la justice avait en raison d'écarter du sein de la société ce précoce et dangereux scélérat.

Bien qu'il sût l'horrible châtement qui allait punir son évvasion, nulle crainte ne troublait son regard et ne faisait chanceler sa marche. Insouciant en apparence, il avait suivi le chef argousin qui se représentait devant M. de Vivonne pour, suivant l'usage, réclamer son prisonnier, la main sur l'Évangile.

Si l'on tient à savoir la raison de ce serment prêté à un chef pour lui attester que tel homme faisait partie du bâtiment qu'il commandait et que, par conséquent, il devait connaître, nous dirons qu'un capitaine de galère, restât-il vingt ans à son bord, ne voyait jamais le visage des galériens.

En voici la raison.

Le capitaine restait toujours sur la poupe du navire, alors appelée *carosse de poupe*. Or, l'énorme poids des rames nécessitait une manœuvre contraire à celle em-

ployée aujourd'hui pour les légers avirons. Quand la rame plongée devait fendre l'eau, les cinq rameurs, s'arc-boutant sur une pédale, la poussaient devant eux, puis posaient le genou dessus pour la faire émerger, et alors se renversaient en arrière, sur le banc, afin de la ramener à plonger. Cette nage, opposée à celle que nous connaissons, plaçait ainsi le rameur dans un sens différent de celui actuellement adopté, c'est-à-dire qu'il faisait face à la proue. Le commandant d'une galère ne voyait donc jamais que le dos des galériens, qui grouillaient à ses pieds dans une sorte de fosse en contre-bas du *parasse de poupe*.

Quand les deux hommes étaient entrés, le *Gros-Crevé* achevait de siroter un énorme gobelet d'eau de Dantzig à la glace, dont il faisait suivre chacun de ses repas.

Donc, le nez et le coude en l'air, de Vivonne — renversé sur ce même fauteuil qu'il faisait monter sur la rambade les jours de bataille, car il dirigeait toujours le combat tête nue, bien assis et en pantoufles, au lieu du casque et de la cuirasse, répétant qu'il n'était pas nécessaire de se mettre en sueur pour recevoir un boulet ; — de Vivonne, disons-nous, en voyant entrer le galé-

rien, resta si surpris qu'il demeura un instant le nez dans son gobelet vide.

— Par Sardanapale ! se dit-il, où donc ai-je vu cette figure-là ?

Le comite attendait respectueusement que le duc eût fini de boire, tout en s'étonnant qu'un gobelet dont le fond regardait si bien le ciel pût encore contenir une goutte de liquide.

Mais, tout à son étonnement, de Vivonne ne songeait nullement à l'excentricité de sa posture et continuait à réfléchir dans son gobelet.

— Non, pensait-il, je ne connais pas un pareil gre-din..., mais il me rappelle je ne sais plus trop quelle ancienne figure de ma connaissance avec laquelle ce scélé-rat doit avoir une ressemblance.

Et le Gros-Crevé, fort intrigué, restait le coude en l'air.

— Est-ce qu'il veut avaler sa timbale ? se demandait le comite, qui, droit devant son chef, n'osait troubler le duc en son silence.

Ce fut le galérien qui, en voyant ce nez à demeure sous le gobelet d'argent, eut la monstrueuse hardiesse d'interrompre la scène muette par un formidable éclat de rire qui découvrit ses dents blanches.

Le comite pâlit devant une pareille impudence qui allait soulever chez de Vivonne une colère dont quelques éclats retomberaient sur lui. Mais il n'en fut rien, car, au même moment, le Gros-Crevé reposait vivement sa timbale sur la table, en s'écriant à mi-voix du ton satisfait d'un homme qui a rattrapé un souvenir en fuite :

— J'y suis!!

Le rire du galérien avait donné à sa bouche un certain rictus qui, sans doute par analogie, avait ravivé la mémoire du duc, en précisant le portrait cherché.

Et, tout en dévisageant le jeune condamné, de Vivonne se disait :

— Oui, j'y suis. Je sais maintenant à qui ce vaurien ressemble.. Par Vénus ! c'est à la commère Brichet... dans sa jeunesse !

Le comite n'était pas au bout de ses étonnements. Après avoir déjà vu le duc laisser passer impuni l'éclat de rire, il tomba de son haut en entendant le général des galères de France, qui n'avait jamais adressé la parole à un forçat, demander au prisonnier :

— Quel âge as-tu, drôle ?

— Dix-huit ans.

— Quel est ton nom ?

— Lundi.

M. de Vivonne crut avoir mal entendu et se le fit répéter.

— Oui, Lundi, redit le jeune homme; ce nom m'a été donné par les gens qui m'ont élevé, après m'avoir ramassé... un lundi... dans un fossé où j'avais été abandonné, aux environs de Chartres.

— Et que sont devenus ceux qui t'avaient recueilli ? demanda vivement le duc, que ces réponses paraissaient avoir subitement intéressé.

— Ils sont morts ! dit le galérien d'une voix rauque. Le comite interrompit l'interrogatoire.

— Si monseigneur le permet, je lui apprendrai un détail : c'est justement parce qu'il a tué ses deux bien-fauteurs que la justice du roi nous a confié ce jeune homme pour un laps de quarante années.

— Est-ce vrai ? fit le duc.

— Ces gens me battaient, répondit le jeune homme d'un ton sec, encore plein de rancune malgré la vengeance accomplie.

— En t'évadant, tu savais à quelle peine tu t'exposais en te laissant reprendre ?

— Il faut bien risquer quelque chose pour s'arracher

à l'épouvantable existence des galères. Toujours trimer ! toujours souffrir ! jamais une heure de bon temps !

Le comite crut encore devoir se mêler à l'entretien, et il s'écria :

— Oh ! l'ingrat ! moi qui l'avais placé, par bonté, près du plus joyeux compagnon de toute la galère... un ancien maître d'armes au régiment de Navailles, qui nous est arrivé ici pour avoir tué son capitaine. Dire qu'il n'a pas une heure de bon temps ! Quand, toute la nuit, au lieu de dormir, je leur permets de s'amuser à ferrailer avec deux bouts d'osier que j'ai eu l'extrême faiblesse de laisser en leurs mains. Oh ! l'ingrat !

Le comite aurait pu parler encore longtemps sans être le moins du monde entendu par M. de Vivonne, qui, devenu pensif, regardait le jeune galérien et se disait :

— Est-ce lui ? Dix-huit ans... la ressemblance !... Ce garçon est un affreux bandit ; mais serait-il devenu tel, si je n'avais pas été mêlé à son existence ? N'est-ce pas un peu moi qui, involontairement, l'ai poussé sur la route des galères ?

Et M. de Vivonne se demanda encore :

— Est-ce bien lui ?

Témoin de cette scène, le comite croyait vraiment

réver. Toutes ses idées de discipline étaient bouleversées par ce phénoménal événement qu'un forçat s'était permis de rire au nez du puissant général des galères et que ce dernier, au lieu de faire aussitôt pendre cet être abject, avait daigné lui adresser la parole. »

Lundi lui-même était surpris de l'impunité qui semblait être acquise à son imprudent éclat de gaieté et se demandait ce qui pouvait rendre le duc aussi indulgent à son égard

— Quelle était la profession de ceux qui t'ont ramassé aux portes de Chartres ? demanda M. de Vivonne.

— De pauvres saltimbanques, répondit le forçat, misérables hères, sans feu ni lieu, allant où les poussait le vent de misère. Avec eux, aussi loin que mes souvenirs remontent, j'ai parcouru le midi de la France.

— Pourquoi ne se dirigeaient-ils pas vers le nord... du côté de Paris ? reprit le duc, qui avait écouté ce dernier détail avec un vif intérêt.

— Oh ! oh ! fit Lundi avec un sourire, Paris leur inspirait une crainte qui m'a toujours fait croire qu'ils avaient eu maille à partir avec la police de la capitale.

— De sorte que tu n'as jamais vu cette ville ?

— Jamais

M. de Vivonne étouffa un petit soupir de satisfaction, puis continua :

— Tu n'as, en aucun temps, cherché quels pouvaient être tes parents?

— A quoi bon ? répliqua Lundi en haussant les épaules. Pour me jeter ainsi sur la route, ils avaient à coup sûr un motif... et ce n'était pas celui d'une immense tendresse. Et puis, pourquoi aurais-je été m'empêtrer d'une famille qui m'eût fatigué de morale en me tenant en laisse, moi qui ne voulais pas de maître. Le jour où ceux qui m'avaient recueilli ont tenté de trop me serrer la gourmette, j'ai si bien rué qu'ils en sont restés étendus sur le carreau

Le cynisme avec lequel Lundi parlait de l'assassinat de ses deux bienfaiteurs fit courir un petit frisson dans le dos de M. de Vivonne, qui se dit, tout en curant ses dents qu'il avait superbes :

— Décidément ce serait un vilain cadeau à faire à sa pauvre mère que lui rendre un pareil garnement. Mieux vaut le conserver pour le service du roi.

Pourtant, comme, au fond du cœur du duc, était né un mystérieux mais bien léger remords qui plaidait en faveur du galérien, il eut un bon mouvement de clémence.

— Comite, dit-il.

— Monseigneur, fit l'argousin, s'inclinant à cet appel.

— Tu vas reconduire cet homme à son banc et tu veilleras à ce qu'il soit plus solidement enchaîné que par le passé.

— Oui, monseigneur, et je préviendrai l'armurier pour qu'il lui fasse la petite toilette de rigueur, ajouta le comite en désignant du doigt le nez et les oreilles du galérien.

— Non, dit sèchement le duc, je fais grâce à Lundi de l'ablation du nez et des oreilles.

Le comite bondit d'étonnement à cet ordre inouï, le premier de cette sorte qu'il eût entendu depuis qu'il était au service. Malgré l'immense respect qu'il avait pour son très-haut supérieur, le chef chiourme s'écria :

— Mais monseigneur n'y pense pas ! c'est encourager cet homme à une seconde évasion.

— Ton devoir est de l'empêcher et, pour te faciliter cette tâche, je t'autorise à prévenir les deux voisins de rame de Lundi que si ce dernier s'évade ils auront, eux, le nez et les oreilles coupés pour ne pas s'être opposés à cette fuite.

Cette innovation dans la pénalité, qui promettait un allègement à sa surveillance, calma agréablement le comite.

— Est-ce que monseigneur m'autorise à publier ce nouveau règlement de bord? demanda-t-il avec empressement.

— Quel règlement?

— Qui rendra les voisins de rame solidaires de toutes les évasions.

— Mais, bélître! la chose est toute particulière à Lundi, que je tiens à conserver sur ma galère. Allons, emmène cet homme et fais ce que j'ai dit, commanda M. de Vivonne.

Et le pauvre comite, fort intrigué, entraîna le galérien en se demandant pourquoi le duc, qui tenait tant à ce que Lundi ne s'enfuit plus, ne commençait pas par lui faire enlever les oreilles et le nez, seul moyen d'empêcher qu'un évadé courût bien loin sans être reconnu.

Muet et sombre; rivé par une plus lourde chaîne à ce banc qu'il avait cru ne plus revoir, Lundi cherchait vainement en sa pensée la raison qui avait à la fois inspiré à M. de Vivonne une clémence qui lui sauvait un

supplice affreux et un ordre qui lui faisait une évasion plus difficile.

Une heure après, le canot qui devait transporter M. de Vivonne à Toulon accostait la galère. Avant d'y descendre, le Gros-Crevé fit un signe au comite, qui accourut.

— Lundi est-il rentré à son banc? fit-il.

— Oui, monseigneur, la nouvelle chaîne est trois fois plus grosse et j'ai communiqué à ses voisins l'agréable avis en question.

— Bien! fit le duc, veille donc à ce qu'il ne t'échappe plus.

L'intérêt singulier que M. de Vivonne, contre toute habitude, témoignait pour un de ses galériens alarmait le comite, qui, tout anxieux, demanda :

— Mais si, malgré l'impossible, il s'enfuyait et qu'on le reprit... nous agirions avec lui d'après le règlement? Pendu, n'est-ce pas?

— Non, tu le rattacheras encore et toujours à son banc... je veux l'y retrouver quand je reviendrai à bord, dit le duc.

Et, descendant dans le canot avec toutes les précautions que lui commandait son obésité, le Gros-Crevé

laissa le comite fort étonné de tant de mitaines à prendre pour un galérien, quand l'usage était d'agir avec cette engeance comme avec des chiens galeux.

— C'est sans doute un de ses parents? finit par se dire le digne argousin.

De son côté, de Vivonne, dans la barque qui le conduisait au rivage, songeait au misérable qu'il avait laissé à bord.

— Peut-être suis-je la cause première du malheur de cet homme, se répétait-il; aussi ai-je fait pour lui ce que je pouvais faire... Lui assurer la vie, c'est tout ce que mérite un pareil sacripant.

A son arrivée à Toulon, le duc trouva le carrosse qui devait le mener à Versailles. Durant ce voyage que le mauvais état des routes faisait alors durer quatorze jours, le souvenir du forçat Lundi revint plusieurs fois à la mémoire du général des galères. Il fut même un moment où cette pensée fit éclater de rire de Vivonne qui murmura :

— Singulière destinée! ce garçon va pourrir ux galères après avoir été sur le point de jouir d'une existence princière.

Le duc de Vivonne ne devait plus revoir la mer. Les

honneurs et les plaisirs le retinrent à la cour de Versailles, et quand, des années après, il mourut d'une indigestion, il avait complètement oublié sa galère et l'homme qui traînait à bord, pleine de rages sourdes et de souffrances, cette existence qu'il lui avait assurée contre les sévérités du règlement.

Car la vie était atroce pour Lundi, qui était devenu le paria de la chiourme entière. Par cela même qu'il avait conservé le nez et les oreilles, les galériens avaient pris en haine celui qui avait échappé à l'atroce pénalité et le poursuivaient du surnom de « chéri du Gros-Crevé. » Quand ils avaient appris que, pour une nouvelle évasion de Lundi, le châtiment atteindrait ses voisins au lieu de le frapper, la haine était devenue plus forte et plus ingénieuse à le tourmenter.

Le comite-chef bénéficiait de cette rancune des forçats, qui lui rendait plus facile la garde de celui que, dans son for intérieur, il n'appelait jamais autrement que « le parent de Monseigneur. » Il entretenait les mauvaises dispositions de la chiourme, qui lui fournissait autant d'espions que la galère comptait de condamnés. Malgré la persécution, l'énergie de Lundi ne put être affaiblie ; il n'en fut que plus ardent à se soustraire à cette terrible

existence. Trois fois il s'évada, mais tout de suite signalé, il fut presque aussitôt repris, et le comite ne manqua pas à sa consigne de respecter la figure de Lundi aux dépens du visage des différents voisins qu'on avait successivement attachés à sa rame. Cette exécution, trois fois répétée, rendit sans pitié ni trêve la torture du « chéri de M. de Vivonne. »

Les années s'écoulèrent, les combats que livra la galère, les épidémies qui ravagèrent l'équipage, avaient déjà renouvelé la chiourme, que Lundi demeurait toujours en butte à cette haine restée de tradition à bord.

En voulant épargner cet homme, M. de Vivonne avait involontairement fait un enfer de cette existence déjà si misérable.

Le comite, se leurrant de l'espoir d'une grosse récompense, avait toujours attendu le jour où il représenterait « son père » à Monseigneur remonté sur la poupe de sa galère.

Au bout de dix années, il apprit la mort de M. le duc de Vivonne.

Ce qui avait été pour lui une affaire de lucre devint une question d'amour-propre, et il s'acharna plus fort à la surveillance de Lundi.

Quand l'âge le mit à la retraite, il transmit à son fils qui lui succédait la rage dont il était animé contre cet homme qui, si longtemps, lui avait représenté cette grosse somme que son imagination avait espérée.

Sous le nouveau comite, Lundi fut harcelé comme par le passé. Il avait lentement vu s'écouler les années et, depuis le départ de M. de Vivonne, trente-sept ans accomplis avaient fait du jeune homme presque un vieillard.

Enfin vint le jour, jour de bataille, où un boulet brisa sa chaîne, après avoir abattu ses voisims de rame et enlevé la tête du comite. Au milieu du tumulte et de la fumée du combat, Lundi sauta par-dessus le bord et gagna la côte de Sardaigne, en vue de laquelle avait lieu la rencontre.

Six mois après, il arrivait à Paris, cette ville qu'il n'avait jamais vue et dans laquelle il faisait son entrée à cinquante-cinq ans.

Il existe entre les coquins, paraît-il, un aimant qui les attire l'un vers l'autre, car, peu de temps après, Lundi, bien grimé et travesti, faisait partie de la bande de Cartouche, en qualité d'*éclairer*, c'est-à-dire chargé de découvrir les bons vols à faire.

Rue de la Bûcherie, dans la maison d'un potier d'étain, il avait établi sa retraite, où quelquefois Cartouche le venait voir.

A la première de ses visites, le fameux voleur avait surpris Lundi dépouillé de la perruque, des lunettes et de la couleur qui lui servaient habituellement à se déguiser le visage. A la vue de la tête réelle de son affilié, il bondit de surprise.

— Comment ! c'est vous, procureur ? s'écria-t-il.

Puis il se tint les côtes de rire et bégaya autant que le permettait son joyeux spasme :

• — Ah ! elle est trop forte ! moi qui vous avais sérieusement cru un échappé des galères. Un procureur dans ma bande ! Vous savez, mon vieux, qu'on vous cherche partout ? Depuis dix jours toute la ville parle de votre disparition.

Lundi le regardait, sans rien comprendre à cette hilarité ni aux paroles.

— Voyons, continua Cartouche, ne faites pas l'étonné ; je vous ai reconnu, vieux Brichet. Drôle d'idée, tout de même, d'échanger une vie heureuse contre un avenir de potence ! Vous avez donc à vous venger de quelqu'un, cher procureur ?

— Mais je ne m'appelle pas Brichet... je ne suis pas procureur, affirma Lundi...

— A d'autres ! mon brave, fit Cartouche incrédule. Vous vous êtes présenté à moi le jour même qui a suivi votre nocturne fuite du quai de Béthune... et, sans me donner la peine d'aller chercher un tas de preuves, votre figure est là pour trahir votre incognito.

L'ex-galérien tenta d'interrompre.

— Non, non, ne dites rien, mon cher. Il vous plait de ne pas être Brichet... soit ! je le veux bien... je respecterai le secret qui vous a fait entrer dans la bande... bien que je fasse chez vous un besoin de vengeance contre quelqu'un... et bien, on vous aidera à vous venger... vous n'aurez qu'à me faire signe.

Et le voleur se reprit à rire de plus belle.

Quoi qu'il pût dire ou faire, Lundi ne persuada pas Cartouche, qui continua de l'appeler Procureur en lui disant quelquefois :

— Après tout, un procureur n'est pas tant le Pérou que vous rougissiez d'être de ma bande. De plus huppés que vous en font partie.

Pendant deux années, Lundi fut un des plus habiles éclaireurs de la troupe. Après chaque expédition, il ren-

trait rue de la Bûcherie en sa ratriate, qu'il n'ouvrait qu'à Cartouche et à son lieutenant, quand ils avaient frappé cinq coups et donné ce mot de passe : *Parlons de M. de Vivonne.* Car le nom oublié du duc, mort depuis longtemps, survivait toujours dans la mémoire de celui qui l'avait tant de fois maudit.

Le jour du supplice de Cartouche, Lundi, en apprenant que le condamné faisait des révélations au juge de Badières, pensa aussitôt à prendre la fuite. Il faisait sa valise et y serrait un millier d'écus, résultant de sa part de vols, quand on frappa les cinq coups à sa porte en même temps qu'une voix prononçait : « Parlons de M. de Vivonne ! »

Sans se donner la peine de remettre sa fausse perruque et ses lunettes, Lundi, rassuré, alla ouvrir sans crainte et se trouva en présence d'un inconnu.

Cet inconnu était Colard, qui, on s'en souvient, avait été envoyé par M. de Badières.

XI

Telle avait été la vie du galérien Lundi jusqu'au jour où Cartouche, trompé par une incroyable ressemblance, l'avait dénoncé au juge de Badières sous les titre et nom de Procureur Brichet, contre lesquels le forçat avait toujours protesté.

Maintenant, si le lecteur curieux nous demande la cause d'une aussi exacte ressemblance et, surtout s'il désire avoir le motif qui jadis avait poussé M. de Vivonne à un peu de clémence envers le galérien évadé, nous prierons ce lecteur de faire encore avec nous un retour de près de soixante années dans le passé et de prêter toute son attention au récit suivant, qui aurait dû servir de prologue à notre histoire, car il y est question de Brichet premier, le père de défunt Brichet.

C'était aux premières années du règne de Louis XIV ; quand, autour de ce monarque de 24 ans, se pressait une cour jeune, voluptueuse, étincelante et de mœurs plus que faciles. A l'exemple de l'amoureux roi qui s'en allait butinant les amours, sans rencontrer de cruelles, mais sans avoir encore pu se fixer, cette cour galante (où tous à peu près étaient amants et maîtresses) vivait dans l'enivrement des beaux ans et de l'avenir.

De tous ces insoucians et joyeux courtisans qui jetaient aux joies défendues le feu de leurs vingt ans, un des plus signalés était de Vivonne, favori du jeune roi, dont il avait l'âge.

Un jour que ce seigneur, en compagnie d'un comte de Boisderny, battait le pavé de Paris, le hasard le fit passer devant le portail de l'église Saint-Gervais. L'entrée était obstruée par un groupe de petit bourgeois au milieu duquel se distinguait une jeune et jolie blonde, en costume de mariée.

Au lieu de la joie qui aurait dû éclairer ce frais visage, une vive contrariété l'assombrissait et on pouvait voir que, pour un peu, de grosses larmes allaient jaillir des doux et grands yeux de la mariée.

A côté d'elle, un grand et maigre garçon, qu'un flot

de rubans à la boutonnière désignait pour le marié, s'efforçait de consoler l'affligée et de dissiper l'orage qui menaçait de troubler ce jour de nocce qu'on est convenu d'appeler le plus beau de la vie.

Mais à tout ce qu'on lui disait, la mignonne blonde piétinait d'impatience et répondait :

— Je vous avais bien prédit qu'il ne fallait pas compter sur lui.

Ce fut à ce moment que de Vivonne, qui passait, remarqua la gracieuse fille.

— Par Vénus! regarde donc, Boisderny, quelle gentille créature! dit-il à son compagnon.

— Oui, mais elle m'a tout l'air de se tenir à quatre pour ne pas pleurer, répliqua ce dernier.

— La marierait-on malgré elle à ce grand dadais? Voici ce que j'entends ne pas permettre! s'écria de Vivonne.

Et il se dirigea vers le groupe, qui s'écarta vite, avec ce respect que la bourgeoisie témoignait alors à tout ce qui sentait le grand seigneur.

Le duc se trouva donc en présence de la mariée, qui l'avait regardé s'approcher sans trop de surprise.

— Comment vous appelez-vous, ma belle enfant? demanda-t-il.

— Encore Léonie Thureau... en attendant qu'il plaise à M. Luchat qu'on me nomme madame Brichet, répondit la blonde.

— Et qu'est-ce que M. Luchat? fit le duc

— Le patron de mon mari, un procureur chez lequel Brichet est clerc. Il avait promis d'être notre témoin, mais il paraît qu'il se croit un trop haut personnage pour tenir sa parole.

— Pourquoi ne pas le remplacer?

— Ah! voilà ce que je dis à Brichet. Mais ce grand poltron-là craint d'indisposer son patron contre lui en prenant un autre témoin.

— De votre côté, vous voudriez être la plus tôt possible madame Brichet? demanda de Vivonne en riant.

— Dame! puisque j'ai tant fait de venir jusqu'à l'église, ce n'est pas pour m'en retourner demoiselle, fit la mariée avec une petite moue mutine.

Le duc était l'homme de l'imprévu et des résolutions promptement prises.

— Eh bien, je serai votre témoin, moi, dit-il. Je vous jure que non-seulement je vaux M. Luchat, mais qu'il se tiendra même pour fort honoré de m'avoir eu pour remplaçant.

Et arrondissant le bras sur lequel la mariée posa résolument sa petite main, M. de Vivonne pénétra dans l'église, entraînant après lui toute la noce du modeste clerc du procureur.

On juge quels yeux émerveillés ouvrirent tous ces petits bourgeois quand, sur le registre de la paroisse, à la place qu'aurait occupée le paraphe de M. Luchat, ils lurent les nom, titres et qualités du témoin que le ciel avait envoyé aux nouveaux époux Brichet.

A la sortie de l'église, quand on se sépara, de Vivonne planta deux sonores baisers sur les fraîches joues de la mariée et, avec le plus bel aplomb, il ajouta :

— Au revoir... dans neuf mois, ma belle enfant.

Les deux baisers avaient déjà fait rougir le front de la jeune femme; la phrase qui les suivit donna aussitôt à sa rougeur une teinte cramoisie. Elle prit néanmoins un petit air de naïve ignorance, comme si le duc lui avait parlé hébreux.

— Oui, oui, finaude ! dit Vivonne riant, feignez de ne pas me comprendre... Mais votre mari est là pour savoir ce que je veux dire. Puisque le hasard m'a nommé témoin du ménage Brichet, j'entends bien ne pas m'en tenir à cette seule fois et être convoqué plus tard pour

un baptême. Donc, au revoir... dans neuf mois, ma jolie madame Brichet.

Et, riant comme un fou, le duc s'éloigna au bras du comte de Boisderny, qui l'accompagna jusqu'au seuil de l'hôtel de Mortemart que de Vivonne habitait, auprès de son père, avec ses trois sœurs, toutes trois jeunes et jolies femmes dont les noms devaient bientôt s'inscrire dans les fastes de la plus haute galanterie.

Une d'elles, toute parée, se tenait dans le salon d'honneur quand le duc, toujours riant, y fit son entrée.

— Vous êtes bien gai, Victor? fit-elle quand de Vivonne fut arrivé près d'elle.

— Ah! ma chère Athénaïs, laissez-moi vous raconter ce qui vient de m'arriver.

— Ce récit est-il si pressé que vous ne puissiez le retarder jusqu'au moment où nous serons en voiture? Car, mon frère, vous n'avez pas oublié que vous me devez conduire aujourd'hui à Fontainebleau où la Cour va passer sept mois.

— Par Vénus! Athénaïs, vous faites bien de me le rappeler, car, sur l'honneur, je l'avais oublié! avoua franchement de Vivonne.

Une heure après, un carrosse à quatre chevaux em-

portait le frère et la sœur vers Fontainebleau, séjour aimé de Louis XIV, qui, à cette époque, ne songeait pas à cette ruineuse folie, appelée le château de Versailles, qu'il devait commettre vingt ans plus tard.

Plus jeune de deux années que son frère, Athénaïs de Mortemart, qui prochainement allait tant se faire connaître sous le nom de marquise de Montespan, était alors dans tout l'éclat de sa splendide beauté.

Tant d'autres, avant nous, ont tracé le portrait de cette femme célèbre, que nous croyons inutile de détailler ici ce remarquable visage qui eût été le dernier mot de la beauté, si, trop souvent, il ne se fût durci sous l'expression de cette indomptable fierté qui perdit M^{me} de Montespan, alors que, moins amoureux, Louis XIV se lassa des exigences de cette femme altière.

Mais n'anticipons pas sur les événements et ne nous occupons surtout que de ceux auxquels se mêla le nom de Brichet.

Au moment dont nous parlons, M^{lle} de Mortemart était dévorée par une fiévreuse soif de puissance et de célébrité. Par les voies ordinaires, cette ambition devait rester stérile. Il lui fallait donc demander le succès à des moyens coupables ou scandaleux et, dans ses orgueilleux

rêves, elle avait souhaité le rôle de favorite du roi.

A cette époque où l'amour royal, loin d'entacher l'honneur d'une famille, était exploité comme un juste titre aux faveurs et aux dignités, le titre de favorite était le but de toutes les ambitions féminines.

Favorite du Roi... d'un Roi de vingt-quatre ans, c'est-à-dire d'un jeune homme ardent en ses désirs et généreux pour en obtenir la satisfaction, la place était belle à prendre.

Aussi courait-on au-devant du monarque et, comme nous l'avons dit, il avait peu trouvé de cruelles, soit à l'ombre des charmilles des Tuileries, soit sous les sombres allées de Fontainebleau.

Mais, ainsi que nous l'avons fait remarquer, cette facilité à obtenir n'avait pu fixer le monarque qui avait couru à d'autres victoires aussi faciles... et le titre de Favorite était encore à obtenir.

Athénaïs de Mortemart avait-elle déjà subi un échec ou, à son arrivée à Fontainebleau, allait-elle entrer pour la première fois en lice, avec ses rivales, dans cette joute, dont le prix devait être le cœur du roi? Nous nous taisons à ce sujet.

Nous nous contenterons de dire qu'elle revint avec la

cour quand, après sept mois de séjour, le roi quitta Fontainebleau.

Seulement, au lieu de rentrer à Paris, M^{lle} de Mortemart alla tout droit se réfugier dans un petit château, propriété de la famille, à quelques lieues de Chartres.

— Est-ce que ma sœur veut se faire religieuse? se demandait de Vivonne en songeant au profond isolement dans lequel se confinait Athénaïs.

Mais, au bout de six semaines que sa sœur habitait le pays chartrain, le duc reçut d'elle un billet par lequel Athénaïs le priait de venir la trouver tout de suite et sans souffler mot à quiconque de ce voyage.

Quatre jours après, il arrivait chez M^{lle} de Mortemart, qu'il trouva pâle et défaite.

— Est-ce que vous êtes malade, ma sœur? lui demanda-t-il.

— De rage, oui, fit-elle sèchement.

Athénaïs connaissait trop bien la morale facile de son frère pour prendre avec lui de grands détours.

— J'aime le roi, dit-elle, abordant de front la question.

— Mais, nous l'aimons tous, flûta doucement de Vivonne en feignant la niaiserie.

Au regard que lui jeta sa sœur, il comprit qu'il n'y avait pas de comédie à jouer et, en corrompu qu'il était, il alla droit au but

— Le roi se doute-t-il de votre amour, Athénaïs? demanda-t-il.

— Je lui ai donné le droit de n'en pas douter, avoua franchement la sœur.

— Aïe! aïe! fit de Vivonne qui, à Fontainebleau, n'avait pas été sans voir le manège d'Athénaïs.

— Et le lendemain j'étais oubliée, continua M^{lle} de Mortemart d'une voix que le souvenir de l'affront reçu faisait vibrer d'une sourde colère.

— L'expérience est pourtant une excellente conseillère, surtout quand elle s'acquiert au détriment des autres; il n'y avait qu'à songer à ce qui leur est arrivé pour éviter un sort pareil, appuya doucement le duc.

— Oui, c'est vrai; mais l'orgueil vous perd; on croit réussir là où d'autres ont échoué.

La trivialité était une des faces de l'esprit de Vivonne, et il en usait souvent pour mettre les points sur les i.

Il haussa donc les épaules en disant :

— Je ne suis pas un fort savant, moi, chère sœur; mais j'ai toujours cru que le moyen de se faire suivre

par un chien avec un morceau de sucre était de le lui montrer toujours, sans jamais le lui donner. Sans quoi, le sucre mangé, l'animal vous quitte pour chercher fortune ailleurs

— Soit! j'ai fait la même faute que mes devancières, soupira Athénaïs.

-- Et vous avez été imitée par d'autres qui n'ont pas mieux réussi à captiver le galant oiseau.

A cette phrase, une lueur d'espérance brilla dans l'œil de M^{lle} de Mortemart.

— Quoi? dit-elle, on ne cite encore aucune favorite depuis plus de six semaines que j'ai quitté la Cour?

— Aucune. Et, à ce sujet, laissez-moi vous demander pourquoi vous avez fui en laissant le champ libre à d'autres?

— Vanité de femme qui croit qu'on la regrettera. J'ai fui pour être poursuivie.

— Une idée prise de Virgile... C'est d'ide à dire en latin... mais ça ne vaut pas grand'chose à être mis en pratique, pensa le duc.

— Ainsi, personne encore n'a su retenir Louis? Mon moyen pourrait-il obtenir ce résultat? murmura Athénaïs à mi-voix.

— Quel moyen ? fit de Vivonne.

— Ne pensez-vous pas que le roi s'attacherait enfin à la femme qui, la première, éveillerait en son cœur une joie inconnue.... celle de la paternité ?

— Tiens, tiens, tiens ! fit le duc.

Mais, après avoir examiné du regard la fine taille de sa sœur, il ajouta :

— Si vous devez être cette femme-là, je vois qu'il s'en faut encore de plusieurs mois avant que le cœur du roi savoure les joies de la paternité.

Athénaïs secoua la tête et répondit sèchement :

— Louis doit être père avant quinze jours.

De Vivonne ouvrit des yeux étonnés, et, reprenant la trivialité, il répondit, en regardant encore l'étroite ceinture de sa sœur :

— Ah ! ça, j'ai toujours entendu dire que pour faire une matelotte il faut un poisson.

— Eh bien, vous serez le pêcheur qui trouvera ce poisson, répartit Athénaïs en le regardant en face.

— Ah ! bah ! fit de Vivonne, qui avait enfin compris ce que sa sœur attendait de lui.

Ce n'était pas des suites qu'aurait cette ruse hardie que s'inquiétait le duc, car, pendant une heure, il se répéta :

— Où diable puis-je aller adroitement, et surtout discrètement, pêcher ce poisson?

Las de chercher en arpentant la chambre, il finit par dire à sa sœur :

— Je trouverai mieux en plein air, en me promenant sur la route... Tiens, j'y pense, je vais en profiter pour aller à une lieue d'ici, rendre visite à Boisderny qui, à cette époque de l'année, doit être en son château.

— Vous ne le trouverez pas... il est mort. On l'a enterré ce matin.

— De quelle maladie?

— De coups de bâton que lui a administré l'époux d'une petite bourgeoise de Paris qu'il serrait de trop près. On a arrêté ce mari qui doit être exécuté d'un jour à l'autre. Quant à Boisderny qui, tout mourant, s'était fait amener ici, il avait d'abord eu à se louer du changement d'air... mais des dépôts s'étaient formés et il est mort sans avoir eu la consolation de voir pendre son assassin Brichet.

A ce nom de Brichet, le duc tressauta tout à coup et un souvenir lui traversa la pensée.

— Voyons donc, dit-il en comptant sur ses doigts, c'était à la mi-février... sept, huit... et bientôt neuf... si

Brichet, qui maintenant doit être pendu, n'a pas été un paresseux de son vivant... je crois tenir mon poisson !!!

Excellent cavalier, et non encore affligé de cette monstrueuse obésité qui l'atteignit plus tard, de Vivonne gagna Paris à franc étrier.

— Retrouvons la commère Brichet, se dit-il, quand il fut en vue de la capitale.

Le duc avait l'excellente mémoire des noms, et dans son souvenir s'était gravé celui de Luchat, ce témoin retardataire qu'il avait si singulièrement remplacé le jour du mariage de Brichet.

— La petite a dit que son mari était cleric chez ce procureur. C'est là que j'aurai des nouvelles, pensa-t-il.

L'adresse d'un procureur n'était pas chose bien difficile à trouver; aussi, une heure plus tard, de Vivonne mettait pied à terre rue du Mouton, devant l'étude de M^e Luchat.

Déjà riche de nombreux créanciers qui le harcelaient, le duc n'était pas à court de prétextes pour demander une consultation à l'homme de loi, qui reçut avec un em-

pressement respectueux un client d'une telle importance.

Au milieu de l'entretien, de Vivonne se frappa le front en homme qui se souvient.

— Ah ! à propos ! fit-il, votre nom, maître Luchat, me rappelle qu'il y a quelques mois je vous ai remplacé au mariage d'un de vos clercs... un nommé Brichet, je crois?... Qu'est-il devenu, ce brave garçon ?

La figure du procureur se fit triste.

— Monsieur le duc ignore donc le malheur qui lui est arrivé ? demanda-t-il avec un gros soupir.

— Quel malheur ?

— Ce pauvre Brichet était un excellent sujet, bon, probe, travailleur et tant capable que, s'il n'avait pas été pauvre, je lui aurais déjà vendu mon étude. Malheureusement, il avait un bien triste défaut qui a causé sa perte.

— Vraiment ?

— Oui, il était horriblement jaloux de tous ceux qui approchaient de sa femme. Dans le nombre, il y avait un certain comte de Boisderny qui, bien qu'elle l'eût cent fois repoussé, ne quittait pas les talons de M^{me} Brichet. Elle eut le tort d'en prévenir son époux, qui, un beau soir, le gourdin au poing, attendit dans la rue

l'heure où l'entêté poursuivant venait soupirer sous la fenêtre, et il le rossa si fort et si dru que notre homme était mourant quand, une heure plus tard, le guet le ramassa sur le pavé.

— Vilaine affaire, fit le duc.

— Hélas ! oui. La chose était connue de toute la rue ; on ne manqua pas de dénoncer Brichet, qui, du reste, ne chercha pas à s'enfuir et fut arrêté le lendemain. Ah ! Messieurs du Châtelet n'ont pas été longs à régler le compte de mon pauvre clerc. En un tour de main, il a été condamné à la potence...

— Et exécuté sans délai ? interrompit M. de Vivonne.

— Par bonheur, non.

— Ah ! il est encore vivant ?

— Oui, tous les notables du quartier et moi qui connaissions cet honnête Brichet, nous avons intercédé pour lui. On s'est surtout laissé attendrir par les supplications de sa jolie et malheureuse petite femme, qui va bientôt être mère...

— Ah ! elle est enceinte ? fit le duc, que ce détail intéressait par-dessus tout.

— Oui... et à quelques jours de la délivrance, poursuivit le procureur ; ses larmes et notre supplication ont

vaincu les juges, qui, après avoir rendu l'arrêt, ont adressé une demande au roi pour obtenir de sa clémence un adoucissement à la peine prononcée.

— Et vous avez réussi ?

— Hier seulement, nous avons appris que la condamnation à mort était commuée en vingt ans de galères. A cette heure, Brichet, dans les cachots du Châtelet, attend son prochain départ pour Toulon.

— Pauvre M^{me} Brichet ! que va-t-elle devenir ? fit le duc jouant la compassion.

— Oui, elle si joyeuse encore, il y a deux mois. Quel charmant ménage ! On y voyait alors l'avenir en rose...

Les attendrissements du procureur importaient peu à de Vivonne, dont le seul souci était d'apprendre où demeurerait M^{me} Brichet. Il interrompit donc Luchat pour lui dire :

— Bon et compatissant comme vous l'êtes, je crois inutile de vous demander si vous avez recueilli chez vous cette intéressante femme.

Le procureur secoua la tête.

— Recueillie, non, fit-il. Car elle a refusé de quitter le logement où, dit-elle, Brichet et elle furent si heu-

reux... ce qu'ils appelaient leur paradis... bien modeste paradis, en vérité ! jugez-en, monsieur le duc.

Et Luchat, en désignant du doigt, à travers la vitre de la fenêtre, la maison qui se dressait de l'autre côté de la rue :

— Tenez, fit-il, là-haut, à cette croisée du cinquième où vous voyez deux rosiers desséchés. C'est là qu'elle passe son temps à pleurer..., si absorbée par le terrible présent qu'elle ne pense pas à l'avenir.

C'était tout ce que voulait savoir de Vivonne, qui, détournant la conversation, la ramena sur sa prétendue affaire d'intérêt, afin d'avoir bien l'air d'être venu pour une consultation. Après avoir écouté un grand quart d'heure sans comprendre un traître mot de toute la chicane de maître Luchat, le duc se déclara parfaitement renseigné et prit congé du procureur.

A cette époque, le portier était un employé parfaitement inconnu. Sauf quelques grandes et aristocratiques demeures dont le seuil était gardé par un suisse, les maisons n'avaient d'autre surveillant, à titre officieux, que le boutiquier d'en bas, qui renseignait les questionneurs sur les locataires des étages supérieurs. Presque toutes bâties sur le même modèle, c'est-à-dire avec une porte

bâtarde ouvrant sur un long couloir au fond duquel, on trouvait l'escalier, les maisons restaient ouvertes durant la journée à tous venants. Ce n'était qu'à la nuit tombante qu'on fermait la porte, dont chaque locataire avait une clef. C'était fort simple, on le voit... surtout pour les voleurs.

M. de Vivonne s'était remis en selle, pour cette raison que son cheval attaché à la maison de M^{me} Brichet n'aurait pas manqué d'exciter l'attention. Mais, parvenu au quai, il descendit de sa bête, qu'il confia au premier soldat venu, et, bien enveloppé dans son manteau, il revint à pied sur ses pas.

Arrivé à la maison, il enfila son allée obscure, gravit les cinq étages et, d'après la position de la fenêtre qui lui avait été désignée par Luchat, il frappa à celle des trois portes du carré qui lui sembla devoir être celle de M^{me} Brichet.

Un pas lent, mais léger, se fit entendre de l'autre côté de la porte qui, en s'ouvrant, mit la jeune femme en présence du duc. Il se hâta d'entrer et de refermer derrière lui.

A la vue de l'arrivant, M^{me} Brichet, un peu affolée par le chagrin, était restée immobile et cherchant en sa

mémoire où elle avait déjà rencontré ce visage. Le souvenir se fit bientôt lucide et elle s'écria :

— Ah ! le grand seigneur du jour de mon mariage ! C'est le bon Dieu qui vous envoie, monsieur ! Vous êtes puissant ; vous pourrez me faire rendre mon pauvre Brichet

Et elle tomba suppliante aux genoux du duc de Vivonne.

Hélas ! elle était bien changée, la malheureuse enfant. Ces joues jadis si fraîches sur lesquelles le duc avait alors déposé deux sonores baisers, maintenant blêmes, s'étaient creusées sous les larmes. Les yeux rougis avaient perdu leur mutine expression, et cette bouche, au coin de laquelle se nichait autrefois le sourire, ne s'ouvrait plus que pour laisser entendre des sanglots.

Mais de tous les changements qu'avait subis l'infortunée depuis son mariage, M. de Vivonne restait insensible à ceux produits par la douleur. Son regard s'était uniquement attaché à cette taille qu'il avait vue mince, et qui s'offrait, à cette heure, épaissie, déformée et libre de toute ceinture devenue trop courte.

— Athénaïs payerait bien cher pour avoir en ce moment une pareille taille, se disait-il en pensant à sa sœur.

Sanglotant et lui baisant les mains, M^{me} Brichet était restée à ses pieds, répétant toujours :

— Faites-moi rendre Brichet, mon bon seigneur! Vous le pouvez, vous êtes ami du roi.

De Vivonne releva la jeune femme, la conduisit doucement vers une chaise et la fit asscoir en lui répondant de sa plus douce voix :

— Calmez-vous d'abord, mon enfant, et puis nous causerons.

Dans ces simples paroles, l'infortunée vit luire un espoir et, s'efforçant de maîtriser le spasme convulsif qui la secouait, elle se hâta de dire d'un accent fiévreux :

— Je suis calme. Parlez, parlez, monsieur... N'est-ce pas que vous me rendrez mon mari?

Le duc secoua tristement la tête.

— Brichet a été bien coupable, fit-il. Votre époux a tué un homme., car sa victime est morte, il y a quatre jours. Si M. de Boisderny avait survécu, le roi se serait peut-être laissé fléchir et sa clémence, qui s'est déjà étendue sur Brichet, aurait pu accorder une grâce entière. Maintenant, il faut y renoncer, mon enfant.

— Je ne verrai donc plus mon mari? demanda l'é-

pouse d'une voix dont nous ne saurions exprimer la poignante intonation.

— Vous le reverrez... dans vingt ans, souffla le duc, dont ce navrant entretien entamait l'insensibilité.

— Quoi ! Bricchet ne sera pas là pour recevoir le premier baiser de son enfant?... Vous ne pouvez pas, vous, l'ami du roi, rendre un père à cette créature qui va naître? balbutia la jeune femme frémissante de douleur

Le duc ne répondit pas.

A ce silence, qui lui retirait toute espérance, M^{me} Bricchet fut prise d'une subite rage de désespoir, et, portant ses deux mains crispées à ses flancs, elle s'écria à demi folle :

— Oh ! que n'est-il mort dans mon sein !

— Pourquoi souhaiter la mort de votre enfant ?

— Que lui répondrai-je, quand il me demandera son père?... son père qu'il ne connaîtra jamais... car Bricchet ne pourra résister à cette existence d'infamie... oui, mieux vaudrait que mon enfant fût mort !

— Surtout si sa mort pouvait sauver votre époux, dit lentement de Vivonne, qui trouvait enfin le biais cherché pour entamer le marché qui l'avait amené.

A cette étrange phrase, M^{me} Brichet attacha ses yeux hagards sur le duc.

— Que voulez-vous dire ? dit-elle.

— Je fais une supposition. Si vous deviez mettre au monde un enfant mort et que la Providence, pour vous consoler de cette perte, vous rendit votre époux, accepteriez-vous avec joie cette décision céleste ?

— La vie sauvée de Brichet et son amour me feraient oublier ce sacrifice, dit la jeune femme, après une courte hésitation.

— Et si quelqu'un, se substituant à la Providence, venait vous dire : « Moins sévère que le ciel, je n'exige pas la mort de cet enfant ; car, s'il vit, une existence heureuse lui est assurée ; abandonnez-le-moi et je vous rends votre mari. » Que répondriez-vous ?

M^{me} Brichet se redressa, effarée, tremblante, se demandant si elle avait bien compris.

— Vous venez me vendre mon époux au prix de mon enfant, balbutia-t-elle.

— Dites oui, répondit de Vivonne, dites oui, et après l'enfant livré, votre mari est près de vous... et vous lui apprendrez alors que son fils est mort-né. Tous deux vous êtes jeunes et l'avenir est devant vous pour vous

donner d'autres joies. Dites oui et, à la grâce de votre mari, j'ajoute une somme assez forte pour permettre à Bricbet d'acheter l'étude de son patron. Dites oui, car vous serez seule à savoir un secret que votre époux ignorera, puisqu'il doit croire son enfant mort. Voilà ce que je vous propose, acceptez-vous ?

A ces mots, l'affection maternelle étouffa l'amour conjugal en M^{me} Bricbet, qui s'écria saisie d'horreur :

— Jamais !!

— Alors, voyons les suites de votre refus. La misère et le chagrin qui vous attendent ruineront votre santé, tariront votre lait et, si votre enfant ne meurt pas entre vos bras, il vous faudra l'abandonner, au parvis Notre-Dame, à la charité publique.

— Jamais ! répéta la jeune femme, résistant à l'épouvante qu'excitait en elle cette sinistre prédiction.

— Et pendant ce temps, continua le duc, Bricbet, mêlé à la lie des forçats, attaché sur son banc d'infamie, roué de coups, car le travail du galérien est trop dur pour ses forces ; Bricbet, songez-y, sans consolation, sans appui, brisé par la rage, le désespoir et la souffrance, succombera vite à cette épouvantable existence dont vous auriez pu le préserver.

C'en était trop pour M^{me} Brichet, qui, frissonnant à cet horrible tableau, s'écria en tombant encore à genoux :

— Assez ! monsieur, de grâce, assez, taisez-vous...
j'accepte votre marché!!

XII

Pour s'expliquer l'imprudente et inaltérable faiblesse avec laquelle Louis XIV couvrit et excusa toutes les fautes de de Vivonne, il faut songer qu'à l'époque de sa première jeunesse, alors que Mazarin et Anne d'Autriche avaient relégué le royal enfant dans un coin du Louvre, le futur monarque avait grandi sans autre société que celle de quelques *enfants d'honneur*, qui partageaient ses amusements. Dans cet entourage de sa triste enfance, Louis avait surtout aimé de Vivonne, dont la perpétuelle gaieté l'amusait, et, plus tard, cette amitié d'en-

fant continua chez le roi fait homme en faveur de son ancien camarade de jeux, auquel il ne sut jamais rien refuser.

Aussi le pardon plein et entier de Brichet fut-il, pour de Vivonne, chose facile à obtenir du monarque, qui peut-être ne connaissait pas le premier mot de cette affaire.

En lui signant la Lettre de grâce de l'infortuné clerc de procureur, le roi, d'un ton quelque peu hésitant, demanda au duc :

— Que devient donc M^{lle} de Mortemart, qui a disparu depuis notre retour de Fontainebleau ?

— Athénaïs s'est enfuie au fin fond de la province, et elle s'y enterre avec une telle persistance que je me demande si elle n'y est pas allée pour oublier un vif chagrin, répliqua le duc en faisant ainsi le jeu de sa sœur.

Et, de son plus bel air naïf, il ajouta :

— Un instant, j'ai pensé qu'elle avait eu le malheur de déplaire à Votre Majesté.

Le roi réprima un indiscret sourire

— Quand tu écriras à ta sœur, dit-il, fais-lui savoir que nous songeons à elle et que, bientôt, elle aura la preuve de notre sollicitude pour son avenir.

En faisant sa courbette de remerciement, de Vivonne, tout charmé, se demanda :

— Athénaïs a-t-elle gagné la pomme ?

Sans allonger notre récit par d'inutiles détails, nous dirons qu'une semaine après, au milieu de la nuit, de Vivonne accourait chez M^{me} Brichet, prise des premières douleurs de l'enfantement.

Loin de faire attention à un assez volumineux sac de louis d'or que le duc avait ajouté au royal parchemin, la jeune femme serrait convulsivement sur son sein la Lettre de grâce qu'elle allait payer si cher.

— Vous ne me trompez pas, monseigneur ? C'est bien la liberté de mon mari que m'assure ce papier, n'est-ce pas ? disait-elle éperdue.

— Sur mon honneur ! oui, madame, jura de Vivonne.

Puis il ajouta vivement :

— Mais ne vous en servez pas avant de pouvoir montrer à Brichet l'attestation que va vous donner mon chirurgien que votre enfant est mort en naissant.

Et, laissant la jeune mère aux mains de ce chirurgien de la famille, sur la discrétion duquel il savait pouvoir compter, le duc alla, au coin de la Grève, rejoindre un carrosse dans lequel attendait la femme de chambre de

confiance d'Athénaïs, qui l'avait envoyée à Paris pour emporter l'enfant.

Dix minutes après, l'accoucheur accourait essoufflé.

— Voilà! dit-il en posant sur un coussin de la voiture le poupon enveloppé dans ses langes.

Sur un signal du duc, le carrosse détala au galop de ses quatre chevaux.

— Je demande pardon à monseigneur de le quitter, mais il faut que je retourne auprès de l'accouchée pour lui donner encore quelques soins, dit respectueusement le chirurgien.

Et il repartit au pas de course.

— Euh! euh! Athénaïs va entamer là une forte partie, pensa de Vivonne, resté seul, en écoutant les derniers roulements de la voiture qui s'éteignaient dans le lointain.

Puis il regagna l'hôtel Mortemart.

Mais la nuit porte conseil; aussi, le lendemain à son réveil, de Vivonne se dit :

— Mieux vaut que je ne me trouve pas ici quand la bombe éclatera. Je vais me préparer un alibi bien constaté en allant chasser chez de Vardes, à son château de Meulan.

Le soir même, le duc arrivait chez son ami, où il trouvait réunie une nombreuse troupe de chasseurs.

Pendant dix jours entiers, on ne s'occupa et ne parla que de chasse, jusqu'au moment où se présenta, nouveau débarqué de Paris, un retardataire qui venait rejoindre la bande.

A son entrée, cette unique question lui fut posée en chœur :

— Quelles nouvelles de la Cour apportez-vous ?

— Comment ! vous ne connaissez pas la grande, la surprenante, l'abracadabrante nouvelle du jour ? demanda l'interrogé.

— Non, non ; parlez ! parlez !

— Eh bien, messieurs, notre royal papillon s'est enfin fait prendre ! Depuis cinq jours le roi a une favorite !!

— Pas possible !

— Il paraît que tout s'était d'abord passé dans le mystère... un amour discret... mais il a été impossible de dissimuler plus longtemps... La paternité a rendu le roi plus hardi et il a franchement arboré les couleurs de celle qui a fait battre en son cœur les paternelles émotions.

— Tiens! il paraît que ma chère sœur a réussi! pensa joyeusement de Vivonne, qui avait écouté avec une émotion facile à comprendre.

— Quel est le nom du nouvel astre qui se lève au ciel des faveurs? demanda un auditeur.

— La définition est juste, car hier même l'élue a été créée duchesse par l'amoureux monarque, ajouta le donneur de nouvelles.

— Athénaïs doit être dans la joie de son cœur, se dit encore de Vivonne, persuadé qu'il était question de sa sœur.

— Son nom! dites-nous son nom! demanda la voix générale.

— Eh bien, messieurs, puisque vous désirez la connaître, c'est M^{lle} *Louise de la Beaume* que le roi vient de nommer *duchesse de La Vallière*.

— Hein! fit de Vivonne, qui bondit subitement à ce nom remplaçant celui qu'il attendait.

On se trompa sur l'émotion du duc, que l'on mit sur le compte de la surprise.

— Ah! regardez donc la figure de de Vivonne en apprenant que le roi a choisi une boiteuse, cria quelqu'un.

— C'est pourtant vrai qu'elle est boiteuse! reprit le chœur.

— Oui... mais cette boiteuse sera bientôt mère... ce qui a déterminé le roi à lever enfin le voile de ses discrètes amours, répéta le conteur.

Le soir, en préparant sa valise, de Vivonne, furieux de l'échec de sa sœur, maugréait :

— Je n'ai plus que faire ici. Au point du jour, je retournerai à Paris.

Et le lendemain il partit au milieu des rires de toute la société, qui lui criait :

— Tu ne perds pas de temps pour aller saluer le nouvel astre !

En arrivant à l'hôtel de Mortemart, le premier visage que vit le duc fut celui de sa sœur, qui, la nuit même, était revenue de Chartres.

Elle était calme en apparence.

— Je sais tout, Victor, lui dit-elle, une lettre de M^{lle} de Montalais m'a appris là bas le triomphe de M^{lle} de La Vallière. La partie est perdue pour avoir voulu la jouer trop tard.

— Sans compter que votre rivale paye en bonne monnaie ce que vous vouliez solder avec un faux jeton, ajouta un peu brutalement de Vivonne.

— Aussi n'ai-je pas donné suite à mon projet, répliqua sèchement la sœur.

Un souvenir vint au duc.

— Mais alors que voulait donc dire le roi, en m'annonçant qu'il songeait à votre avenir ?

M^{lle} de Mortemart montra une lettre au sceau royal ouverte sur la table

— L'explication en est dans ce papier qui m'attendait à mon arrivée. En même temps qu'il me nomme dame d'honneur de MADAME, le roi m'annonce qu'il m'a choisi pour époux M. de Montespan, et qu'il signera au contrat. C'est comme un ordre qu'on m'envoie.

— Oui, mais c'est un mariage qui vous fera résider à la Cour... près du soleil qui étendra sur vous ses rayons, avança doucement le frère.

— Cette fois, je serai plus habile, murmura M^{lle} de Mortemart.

Et son grand œil fier s'alluma comme si, dans l'avenir, elle lisait déjà que, devenue duchesse de Montespan, après avoir renversé M^{lle} de la Vallière, elle commanderait pendant quinze années à celui qui l'avait d'abord repoussée.

Après un court instant de silence, le duc se frappa le front en s'écriant :

— A propos... et l'enfant ?

— Il me devenait inutile. J'ai chargé ma camériste Josépha, moyennant une bonne somme, de l'abandonner adroitement chez quelque paysan, dit Athénaïs.

Quand il fut seul, en songeant à l'imprévu dénouement de cette intrigue, de Vivonne se mit à rire.

— La Josépha est une coquine, se dit-il, coquine, adroite et prudente. Pour ne pas se compromettre, et surtout pour garder l'argent, elle est capable d'avoir abandonné le petit sur le bord du grand chemin. Mieux aurait valu le rendre à cette charmante M^{me} Brichet.

Une réflexion l'arrêta.

— Mais non, fit-il, le rendre n'était pas possible, puisque Brichet, à cette heure délivré, a dû apprendre de sa femme que son enfant était mort en naissant. M^{me} Brichet ne peut pas revenir sur ce mensonge.

De Vivonne achevait à peine son monologue que la porte, violemment ouverte, donnait passage à un homme que plusieurs domestiques s'efforçaient en vain de retenir.

— Oui, je veux le voir... il est revenu tout à l'heure de la campagne... c'est mon bienfaiteur ! mon sauveur !.. Ne retardez pas d'un seul instant ma joie de me jeter à

ses pieds, s'écriait cet homme qui vint se rouler aux genoux du duc, en sanglotant de bonheur.

— Tiens! c'est toi, mon garçon! fit de Vivonne, en reconnaissant Bricet.

— Oui, monseigneur, c'est moi, moi votre esclave, votre chose; vous pouvez me demander ma vie, je vous appartiens corps et âme! car ma femme m'a tout conté.

— Ah! ta femme t'a tout conté? fit de Vivonne, fort interloqué et ne s'expliquant pas en quoi la confession de la femme, si elle avait eu lieu, pouvait si pleinement contenter le mari.

— Oui, elle m'a tout dit. Comment vous étiez venu de vous-même pour tenir la promesse que vous lui aviez faite jadis d'être témoin du baptême comme vous l'aviez été du mariage. Je sais que c'est à vous que je dois ma liberté... et que nous devons, ma femme et moi, le bonheur de toute notre vie, puisque votre généreux don de parrain à l'accouchée va me permettre de donner un fort à-compte à M^e Luchat, qui consent à me vendre son étude..... Ah! c'est le ciel qui vous a mis sur notre route, monseigneur.

Et tout haletant d'une immense joie, Bricet, en les couvrant de douces larmes, baisait les mains du duc, qui

ne s'expliquait pas cette satisfaction à un père à la nouvelle de la mort de son enfant.

— Depuis quand es-tu sorti de prison ? demanda de Vivonne.

— Depuis dix jours, monseigneur.

Le duc le regarda tout dérouté. Il avait été convenu que M^{me} Brichet attendrait au moins une semaine, et, au compte de Vivonne, le clerc n'aurait dû être délivré que depuis quarante-huit heures au plus.

Brichet ne s'aperçut pas de cet étonnement, et poursuivit :

— Oui, depuis dix grands jours... quelques heures après l'accouchement.

— Ah ! fit de Vivonne qui n'y comprenait décidément plus rien.

— Aussi, continua le clerc, mon premier devoir a été d'accourir ici... mais vous veniez de partir pour la chasse. Pendant votre absence, je suis venu dix fois par journées... d'abord pour vous remercier... et puis pour vous demander de vouloir bien fixer le jour.

— Fixer le jour... pour quoi ?

— Mais pour le baptême.

— Le baptême ?? fit de Vivonne ahuri.

— Oui, le baptême de mon fils... votre filleul, un beau gros garçon qu'une voisine me tient en bas... et que je vais aller vous chercher si vous l'ordonnez.

— Ma foi ! oui ; je suis curieux de le voir !!! s'écria le duc, ne sachant plus que penser.

A ce désir de voir son fils, exprimé par le duc, Brichet s'élança vers la porte, disparut pendant une minute et revint, portant sur ses bras un poupon frais et rose que de Vivonne, ébahi, contempla en se disant :

— Quel tour la commère Brichet a-t-elle donc joué à son mari ?

Couvant sa progéniture d'un regard attendri, le clerc du procureur poursuivit avec l'accent de la plus profonde reconnaissance :

— Oui, mon généreux protecteur, voici votre filleul. Le premier mot que balbutieront ses petites lèvres sera votre nom, et sa vie, comme la mienne, se passera tout entière à prier pour celui qui nous a si noblement préservés de l'infamie et de la misère.

— Alors, Brichet, tu es complètement heureux ? fit le duc, ému par cette franche joie.

— Ah ! monseigneur, songez-y donc ? un seul jour me donne à la fois liberté, enfant, femme et fortune...

oui, fortune, car je vous le promets, je vais rudement travailler pour mon mioche et je saurai faire prospérer l'étude de Luchat pour laquelle j'ai traité, grâce à vos louis d'or.

— Dès ce jour tu peux compter parmi tes clients la maison de Mortemart,

— Merci, monsieur le duc. Maintenant, je n'aurai plus rien à désirer quand vous m'aurez désigné le jour du baptême.

— Ah ! c'est vrai. Alors, mettons dans quinze jours. Je tiens à ce que ta femme soit bien rétablie, appuya de Vivonne, qui voulait apprendre la vérité de M^{me} Brichet.

— Dans quinze jours, c'est convenu, monseigneur, fit le clerc, qui partit radieux de bonheur.

M. de Vivonne n'eut pas besoin d'attendre la quinzaine ni d'interroger M^{me} Brichet pour savoir tout.

Le lendemain, il reçut la visite du chirurgien qui avait soigné l'accouchée.

Cette visite était intéressée ; le docteur venait pour toucher la rétribution de ses soins.

Ce prix avait sans doute été fixé d'avance à une certaine somme, car le duc posa sur la table une fort respectable pile de louis, en disant :

— Voici ce qui a été convenu.

Le chirurgien compta de l'œil, mais n'étendit pas la main vers l'or.

— Eh bien, docteur, est-ce que les louis vous font peur? demanda de Vivonne, étonné de ce peu d'empressement.

— Oh ! ce n'est pas cela, dit l'accoucheur.

— Qu'est-ce donc alors? Voilà bien le prix exigé par vous

— Oui, mais monseigneur est trop juste pour ne pas convenir qu'à double peine il faut toujours double salaire.

— Comment! double salaire?

— Puisque, je le répète humblement, j'ai eu double peine.

— Que me chantez-vous là?

— Est-ce que monseigneur ignore ce qui s'est passé?
De Vivonne tendit l'oreille.

— Parlez, fit-il.

— Monsieur le duc se souvient-il qu'après avoir posé l'enfant dans la voiture je lui ai demandé la permission de revenir près de la mère, qui avait besoin de derniers soins?

— Oui; après?

— Je croyais que j'en avais fini... Quelle erreur! Je n'étais qu'à moitié de ma besogne.

— Vraiment?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Quand je suis revenu près de l'accouchée, j'ai trouvé M^{me} Brichet en proie à de nouvelles douleurs et, vingt minutes plus tard, elle a mis un autre bambin au monde.

— Un second enfant!

— Oui, le frère jumeau de celui qui, à ce moment, voyageait en poste.

Cette révélation suffisait pour tout expliquer à de Vivonne.

— Monseigneur est maintenant à même de décider si j'ai gagné deux fois mes honoraires? reprit le docteur.

— C'est juste, répliqua le duc en ajoutant une seconde pile de louis à la première.

Cette fois, le médecin étendit une main avide et crochue qui se referma sur la double proie.

Puis, saluant bien bas, il gagna la porte en disant à de Vivonne, comme s'il lui supposait l'envie de se créer une collection d'enfants :

— A la prochaine fois, monseigneur.

Il avait à peine disparu que le duc partit d'un franc éclat de rire.

— Par Vénus ! se dit-il , je comprends maintenant pourquoi la petite Brichet a fait délivrer tout de suite son époux , sans avoir besoin de temps pour arranger son histoire d'enfant mort en naissant... Ah ! il y a gros à parier que Brichet quittera cette terre sans avoir jamais appris qu'il a été doublement père.

Et, sans grande impatience, il attendit l'heure qui devait le remettre en présence de la jeune femme.

Enfin le jour du baptême arriva.

Encore pâle, mais se redressant sous le souffle du bonheur revenu, M^{me} Brichet, en voyant apparaître de Vivonne à ses côtés, lui adressa un si suppliant regard, que le duc comprit ce muet appel fait à son honneur.

La foule énorme, accourue pour être témoin de l'incroyable chance des deux époux, s'était respectueusement écartée du grand seigneur qui daignait être le parrain de l'enfant d'un petit bourgeois. Quant à Brichet, il venait de s'éloigner, en quête du curé retardataire.

Pendant ce court instant qu'ils furent isolés, le duc souffla à l'oreille de la tremblante femme :

— Rassurez-vous, madame. Je vous donne ma foi

de gentilhomme que notre secret me suivra dans la tombe

Une hueur joyeuse éclaira le visage de M^{me} Brichet, qui, tout aussitôt, redevint triste

Car de son cœur à ses lèvres était montée une question qu'elle n'osait prononcer.

Elle finit pourtant par rassembler tout son courage; et, la rougeur au front, elle murmura bien bas :

— Qu'est-il devenu ?

Deux fois mère, elle songeait à cet autre enfant qui avait été la rançon de son époux.

Le duc voulut en finir tout de suite avec le passé, en assurant, au prix d'un coup douloureux, la tranquillité future de cette femme, et répondit :

— Il est mort !

Un nerveux papillotement des paupières trahit l'effort de M^{me} Brichet pour retenir ses larmes : elle courba douloureusement la tête et soupira :

— Le ciel me punit déjà !

De Vivonne eut pitié d'elle et, de sa plus douce voix, il reprit :

— Reprenez courage, mon enfant. Ne voyez-vous pas, au contraire, que le ciel vous protégeait ? Au prix

d'un enfant qu'il avait condamné d'avance, il vous a rendu tout le bonheur que vous méritiez.

Ce fut la dernière fois que de Vivonne vit M^{me} Bricbet.

La première fougue de jeunesse passée, il entra dans cette carrière d'honneurs et de dignités, que la faiblesse du roi et surtout l'amitié de M^{me} de Montespan lui firent plus tard si splendidement large.

Car l'ambition de M^{me} de Montespan finit enfin par être satisfaite.

En deux ans, elle avait supplanté M^{lle} de La Vallière dans le cœur du roi, et, durant les quinze années de sa faveur, elle le rendit père de huit enfants plus authentiques que celui dont, avec l'aide de son frère, elle avait un instant voulu doter le monarque.

Tant qu'elle tint Louis XIV sous le charme, Athénaïs de Mortemart fut l'infatigable protectrice du duc de Vivonne, qui entassa charges sur charges, ainsi qu'on a pu en juger par la nomenclature que nous avons donnée.

Les événements s'étaient succédé si nombreux dans la vie du frère de la favorite, qu'il avait à peu près oublié l'aventure de M^{me} Bricbet quand, dix-huit années

après la double naissance, de Vivonne, devenu général des galères, s'était vu en présence du premier fils de M^{me} Brichet, ce jumeau que sa sœur Athénaïs avait fait abandonner dans un fossé de grande route.

Une sorte de remords l'avait mordu au cœur.

Mais dans ce misérable, si profondément corrompu malgré sa jeunesse, de Vivonne avait compris que le repentir était impossible et que le bagne ne pouvait lâcher une pareille proie.

Comme nous l'avons dit, il s'était borné à lui assurer la vie contre l'inexorable pénalité du bord, sans prévoir quelle série de tortures résulterait de son acte de clémence pour celui dont il avait voulu adoucir le sort.

On comprendra maintenant tout ce qu'il y avait de vrai dans cette réflexion de M. de Vivonne quand, à son départ de Toulon, en songeant au galérien laissé à bord, il s'était écrié :

— Singulière destinée ! ce garçon va pourrir aux galères, après avoir été sur le point de jouir d'une existence princière !

Mais, avant de revenir à ce forçat s'évadant après trente-sept années de galères pour s'enrôler dans la bande de Cartouche, il nous faut d'abord en finir avec la

ménage Brichet, que nous reprendrons à la porte de l'église, après la cérémonie du baptême.

Devenu successeur de son patron Luchat et s'enrichissant dans son étude mise en vogue par la clientèle du duc de Vivonne et de M^{me} de Montespan, Brichet, disons-nous, vécut sans se douter jamais que par le monde il avait un autre fils que celui qu'il voyait grandir à ses côtés. Il élevait ce dernier dans son fanatisme de reconnaissance pour M. de Vivonne, ce bienfaiteur qui, après l'avoir arraché aux galères, avait commencé sa fortune.

Vingt-huit années après son pacte avec M^{me} Brichet, le duc mourait sans avoir jamais soufflé mot du passé.

Trois ans plus tard, la femme du procureur quitta cette vie et, en se refermant sur elle, la pierre du tombeau ensevelit le secret de la naissance du second enfant.

Veuf et millionnaire, nous avons vu le procureur Brichet, pour lequel l'heure de la retraite avait sonné, céder son étude à son fils et se faire bâtir sur le quai de Béthune le magnifique hôtel où resplendissait en son cadre doré le portrait de M. de Vivonne.

Il allait prendre possession de cet asile préparé pour

sa vieillesse, quand la mort, à son tour, vint le frapper.

Seul ici-bas survécut donc Brichet fils, notre Brichet, le héros de l'histoire que nous contons, lui que nous avons aussi vu, quand il fut veuf de la fille du savetier Pigeot, épouser Aurore Fouquier, disparaître un beau matin, puis revenir deux années plus tard d'un long et lointain voyage pour vivre entre sa femme et sa fille.

Et maintenant que nous avons apuré un passé qui va nous donner la clef de bien des mystérieux événements de notre dramatique histoire, nous reviendrons à l'hôtel du quai de Béthune à l'heure où les cloches de l'église Saint-Louis tintaient tristement pour le service funèbre du pauvre Brichet, dernier du nom, que la foule croyait être mort d'une congestion cérébrale.

Dans quel but Colard avait-il agi ?

Pourquoi ce modèle des serviteurs, qui semblait tant aimer son maître, l'avait-il empoisonné ?

Pourquoi enfin, resté seul en l'hôtel déserté par tous ses habitants qui assistaient à la cérémonie, le vieil intendant écoutait-il joyeux la lugubre sonnerie qui lui annonçait que le corps de sa victime était descendu dans le caveau de l'église ?

Pour répondre à toutes ces questions, nous reprendrons notre récit au moment où, derrière le valet empoisonneur qui se croyait sans témoin, s'était élevée une voix qui lui avait lancé cet unique, mais terrible mot :

— Assassin !!!

À la vue de celui qui avait parlé, Colard, on s'en souvient, s'était évanoui.

C'est que l'épouvante avait été immense dans l'âme du coupable !

Qu'on en juge !

On entendait encore au loin la voix des chantres de l'église, psalmodiant les prières pour le repos de l'âme de celui qu'on descendait en sa dernière demeure...

Et, derrière lui, Colard, en se retournant, avait vu se dresser celui-là même sur le cercueil duquel la foule émue jetait, en ce moment, l'eau bénite.

C'était Brichet lui-même !!!

XIII

Oui, c'était bien Brichet !

Non pas ce procureur à la mine fatiguée, à l'œil méfiant, à la physionomie inquiète qu'on avait, le matin même, cloué en sa bière, mais le Brichet calme, grave, sévère, dont le regard clair et limpide dénotait toute la sérénité d'une conscience pure.

Quand Colard reprit connaissance, son regard rencontra, penché vers lui, le visage connu d'une seconde personne qui, pendant son évanouissement, était entrée dans la chambre. C'était le docteur Gardie, dont les soins venaient de rappeler l'intendant à la vie.

Brichet, assis à quelques pas d'eux, attendait que Colard eût complètement retrouvé ses sens.

— Maurice, ne pouvons-nous pas être interrompus

ici par quelqu'un de la maison pendant l'entretien que je vais avoir avec cet homme? demanda le procureur quand il vit l'intendant rouvrir les yeux.

— Non, monsieur Brichet. Personne ne viendra. Après l'enterrement, beaucoup des domestiques se sont éparpillés dans le voisinage. M^{me} Brichet s'est retirée dans le pavillon, et j'ai reconduit M^{lle} Pauline éplorée jusqu'à son appartement. Quand même je n'aurais pas pris la précaution de verrouiller la porte, on respecterait encore le seuil de la chambre d'un mort. Vous pouvez donc être bien certain que nul ne se présentera ici.

Rassuré par cette affirmation, Brichet se tourna vers son domestique et lui dit d'un ton impératif :

— Approche, misérable!

Colard fit quelques pas en chancelant, mais, vaincu par l'émotion, il se laissa tomber sur les genoux, et, les mains jointes, il prononça d'une voix brisée :

— Pardon! maître, pardon!

— Oui, ta place est à mes pieds, malheureux! toi qui as payé toutes mes bontés par le plus abominable crime! dit tristement le maître.

Après avoir un moment regardé l'homme qui s'humiliait devant lui, Brichet reprit :

— Maintenant, réponds-moi.

Restant toujours à genoux, Colard releva un peu la tête, qu'il avait courbée. Maurice, debout derrière le fauteuil du procureur, assistait impassible à cette scène.

— Avant de parler de ton crime, rappelons les circonstances qui l'ont précédé, poursuivit Brichet. Je venais d'épouser Aurore. J'aimais ma jeune épouse ; j'étais heureux et plein de confiance. Un jour tu m'apportas un billet adressé à ma femme par un baron Raoul de Cambiac, qui lui demandait un rendez-vous. T'en souviens-tu ?

— Oui, maître.

— Où avais-tu trouvé ce billet ?

— Dans la chambre de votre femme. Elle avait sans doute voulu le jeter au feu. Mais, au lieu de tomber dans le foyer, le papier avait roulé dans l'angle de la cheminée. C'est là que je le trouvai en venant enlever les cendres, pendant une absence de madame.

(Si le lecteur a bonne mémoire, il doit se rappeler qu'il a été fait mention de ce billet dans une confidence d'Aurore à M. de Badières.)

Brichet continua :

— Tout en faisant allusion à un passé brisé entre

les jeunes gens, ce billet ne compromettait pas Aurore. Avec quelques mots, tu pouvais dissiper mon inquiétude et me rendre le calme. Au lieu d'agir ainsi, tu fis tout pour irriter ma jalousie. Suivant toi, une liaison existait entre Aurore et M. de Cambiac. Tu m'affirmas qu'ils s'étaient déjà plusieurs fois rencontrés. J'avais en toi une confiance illimitée et je te crus!

— Je mentais. M^{me} Aurore n'avait jamais manqué à ses devoirs, confessa Colard repentant.

— A cette nouvelle assurance de mon déshonneur, je devins furieux et je voulus éclater en reproches devant ma femme. Tu me retins par ces paroles : « Elle niera toujours, tant que vous ne l'aurez pas prise sur le fait. » Te souviens-tu de cette phrase, calomniateur?

— Oui, et je vous offris de vous faire surprendre les amants en un criminel rendez-vous, balbutia l'intendant que le remords semblait torturer plus cruellement à mesure que son maître fouillait dans le passé.

Le procureur poursuivit :

— Ce fut alors que tu me proposas l'exécrable plan que j'adoptai... pour mon malheur. Il fallait prétexter un voyage, feindre de m'éloigner et revenir en cachette la nuit suivante. A minuit, tu devais m'ouvrir la petite

porte du jardin et me conduire vers les deux amants réunis sous mon toit en mon absence

Brichet s'arrêta un peu pour laisser se calmer la sourde colère que soulevaient en lui ces pénibles souvenirs

Il reprit bientôt :

— Ma confiance en toi était telle que je ne t'avais jamais rien caché. Je t'avais confié que, dans la première ivresse d'amour pour ma jeune femme, j'avais, par testament, disposé de tous mes biens en sa faveur.

Ici l'accent de Brichet trembla et, moins haut, comme s'il se parlait, il ajouta :

— J'en avoue, j'étais coupable; j'avais agi en mauvais père. Dans l'égoïsme de mon amour de vieillard, je dépouillais ma fille chérie.

Colard, en entendant ces mots, secoua tristement la tête et murmura, si bas que Brichet ne put l'entendre :

— Oui, et c'est cela qui a été la cause de notre malheur à tous.

Après cette passagère émotion, le procureur raffermi sa voix pour continuer :

— Je ne devais pas laisser s'enrichir de mes dépouil-

les l'épouse que je croyais coupable. Aussi, dans la prévision du danger qui pourrait m'atteindre dans ma rencontre avec M. de Cambiac, s'il se défendait en se voyant surpris, je songeai à réparer l'injustice commise envers ma fille, et, la veille de mon départ, j'allai chez Baudouin changer mon testament. Il paraît que ce changement t'importait fort, car tu me questionnas dix fois pour savoir s'il avait eu lieu.

— C'est vrai, fit l'intendant.

— J'ai appris plus tard, dans ma retraite, que cette précaution avait été rendue inutile par l'erreur que je commis en brûlant le nouvel acte que je venais d'écrire. Je continue. Enfin arriva l'heure où tu vins me dire de me préparer à surprendre les coupables, qui, d'après toi, allaient se réunir. Il fut convenu que je partirais pendant la nuit, laissant une lettre pour annoncer mon voyage à ma fille et à Aurore. En partant la nuit, disais-tu, nul ne serait là pour me retenir, soit de Badières, soit Baudouin, et pour faire manquer mon plan. Je n'emportai aucun bagage. Je pris des armes pour punir ceux qui me déshonoraient et je me munis d'une très-forte somme pour m'enfuir à l'étranger après avoir tué les coupables.

Il semblait que tous ces détails de la conduite de Colard étaient déjà connus du docteur Maurice, car il avait écouté sans surprise le récit de Brichet.

Ce dernier continua :

— La nuit suivante, à minuit, je frappais à la petite porte du jardin, que tu m'ouvris.

— Ils sont ensemble, me dis-tu.

— Conduis-moi vers eux, te répondis-je en faisant un pas pour avancer dans le jardin. C'est alors que tu étendis la main pour me retenir et que — circonstance qui aurait dû me paraître étrange en pareil moment — tu m'adressas encore cette question :

— Avez-vous refait votre testament en faveur de M^{lle} Panline?

— Oui, cent fois oui ! te dis-je avec impatience, en repoussant ta main qui me barrait le passage. Je n'avais pas fait trois pas en te tournant le dos que tu te précipitais sur moi en me frappant d'un poignard qui dut s'enfoncer jusqu'à la garde entre les deux épaules.

Après un court silence, Brichet demanda lentement :

— Assassin Colard, oseras-tu nier ton crime en ma présence?

— J'avoue avoir voulu vous tuer, répondit d'un ton

bref l'intendant, qui s'était relevé et se tenait maintenant, pâle et sombre, les bras croisés, debout devant son maître.

A cet aveu du coupable, Brichet et Maurice échangèrent un regard de surprise. Quand ils s'attendaient à voir l'intendant balbutier quelques mots de défense, celui-ci se reconnaissait meurtrier avec une sorte d'énergie farouche.

— Ainsi donc, tu confesses m'avoir attiré dans un guet-apens, en excitant ma jalousie ? appuya le procureur.

— Oui, un véritable guet-apens, car votre femme était innocente, et je le savais. Mon seul but était de vous tuer, répondit Colard d'une voix que la terreur ne faisait plus trembler.

Brichet, étonné d'une aussi cynique franchise, regarda en silence cet homme qu'il avait connu probe, dévoué, aimant, et qui, à cette heure, se vantait presque d'un horrible forfait.

— Ecoute encore, continua-t-il, car je veux que tu saches que tout ce qui a suivi ton crime m'est connu. Quand je revins à moi, j'étais couché dans une pauvre mansarde. Derrière le meurtrier, Dieu avait envoyé un sauveur.

En prononçant ces mots, le procureur s'était retourné vers Gardie, dont il pressa la main.

A ce geste, l'œil de Colard brilla joyeux.

— Ah ! fit-il, c'est M. Maurice qui vous a sauvé ?
Tant mieux !

Brichet et Gardie restèrent une seconde interdits devant cette exclamation de contentement, échappée à l'assassin.

— Oui, c'est lui qui m'a sauvé, reprit le procureur ; il m'avait ramassé sur le pavé du carrefour et, seul, sans appeler à l'aide, il m'avait emporté dans sa modeste demeure. En revenant à moi, ma première pensée fut un désir de vengeance. Je croyais que Cambiac et Aurore avaient acheté ton bras pour me frapper. J'obtins de Maurice sa parole de garder le silence sur mon aventure. Mais pouvait-il me cacher longtemps aux yeux des autres locataires de la maison ? Grâce à la somme dont j'étais porteur, je la lui fis acheter et, rassurés contre l'indiscrétion, nous l'habitâmes ensemble pendant les deux mois que dura ma convalescence.

— Oui, je n'avais pas encore à mon service ma vieille Germaine, dont le bavardage pouvait nous trahir, pensa Maurice.

— Enfin, guéri, je sortis de chez le docteur pour aller me loger aux environs et, là, pendant deux longues années, Colard, j'ai, chaque jour, épié tous tes pas, toutes tes démarches. Sur la fidélité d'Aurorc, je n'avais plus de doute. Mais en moi était né un étrange et impérieux désir, celui de savoir pourquoi tu m'avais frappé.

Un pâle sourire parut sur les lèvres de l'intendant à ces dernières paroles.

— Et avez-vous trouvé? demanda-t-il d'une voix lente.

— Non, fit Bricbet. Rôdant autour de l'hôtel ou posté à l'affût, questionnant ou écoutant partout, si méconnaissable sous mon déguisement que tu m'as rencontré vingt fois sans me reconnaître, je me suis attaché à toi. Rien de ce que tu as fait ne m'a échappé. Là où d'autres cherchaient vainement le coupable, j'ai deviné ta main. C'est toi qui as frappé de Lozeril au carrefour?

— Oui, pour assurer mon secret, dit tranquillement Colard.

— C'est toi qui as appelé le misérable qui avait pris ma place?

L'intendant fit de la tête un signe affirmatif.

— Et c'est encore vous qui l'avez tué avec un poison que vous m'aviez volé ! ajouta Maurice.

— Vous avez raison, docteur, répondit Colard, toujours calme.

Le procureur et Gardie observaient, pleins d'une indigne surprise, cet homme qui, revenu de son épouvante première, avouait maintenant ses crimes sans la moindre émotion.

Brichet reprit la parole.

— Tes forfaits ont appelé sur toi toutes les sévérités de la justice, et pourtant, au moment de te livrer, je ne sais quoi plaide en ta faveur. Au milieu de ta carrière de crimes, je te vois toujours bon et dévoué pour Pauline. Je te trouve probe et désintéressé, puisque tu n'as pas distrait un écu de ma fortune, que tu as tenue dans ta main. Aussi, je cherche vainement le motif qui t'a fait agir.

Colard parut hésiter, puis il demanda d'une voix un peu émue :

— Vous tenez donc bien à le connaître ?

— Oui, Colard.

L'intendant secoua la tête.

— Alors, fit-il, ne m'appellez plus Colard, monsieur Brichet, car ce n'est pas mon nom.

— Mais qui donc es-tu ? s'écria le procureur étonné.

Le vieux domestique fit les quatre pas qui le séparaient de Brichet et, le regardant en face, il répondit :

— Je suis le savetier Pigeot, le père de votre première femme.

A ce nom qu'il avait oublié depuis longtemps, le procureur se renversa de surprise sur le dossier de son fauteuil, en s'écriant :

— Vous, Pigeot .., de Nancy ? mon premier beau-père ?

— Oui, moi dont la basse condition vous faisait tant rougir que, pour assurer le bonheur de ma fille, je m'étais engagé à ne jamais la revoir...

Colard s'interrompit pour hausser les épaules de pitié.

— Fou que vous étiez de croire à un pareil pacte, continua-t-il. Est-ce qu'un père peut renoncer à voir son enfant ? Sentir là, sur son cœur, cet être qu'on adore ; couvrir de baisers cette tête chérie ; se faire l'esclave de ses volontés ; rire de ses joies ; et, à son tour, se savoir aimé ; enfin être père... croyez-moi, monsieur Brichet... c'est un trop pur et trop réel bonheur pour qu'un homme consente à y renoncer.

Après une courte pause, Colard poursuivit d'une voix lente :

— Inutile de vous dire que je n'ai jamais résidé à Nancy. J'habitais Paris, travaillant de mon état pour élever mon enfant, dont la naissance avait coûté la vie à sa mère. Au milieu de ma pauvreté, j'étais un peu fou, car dans ma cervelle germaient sans cesse mille projets d'avenir pour ma fille, que je voulais voir heureuse et riche. Hélas ! c'étaient là des rêves creux, car l'ouvrage allait si mal qu'il fallut bientôt y renoncer. Alors je songeai à entrer en condition. Je confiai ma fille à une vieille voisine de mansarde et j'entrai chez vous, où se trouvait une place vacante.

— Et vous vous êtes alors donné le nom de Colard, dit Brichet.

— Oui, et voici pourquoi : Avant de me présenter à vous, j'avais pris des informations. On vous avait représenté bon, doux, bienveillant, de goûts modestes et chastes, car votre jeunesse avait résisté à tous les entraînements. Alors se réveilla plus ardente en moi cette ambition du bonheur de ma fille. Si, en entrant chez vous, je vous donnai ce nom de Colard, c'est que j'y étais poussé par une espérance folle

Un sourire vint aux lèvres de Colard en prononçant ce dernier mot, et il se reprit :

— Folle !... mais non, cette espérance n'était pas folle, puisqu'elle s'est réalisée. Au bout d'une année que j'étais à votre service, j'avais reconnu en vous une nature aimante, mais timide, qui, jusqu'à ce jour, n'avait osé se faire comprendre. Alors, je mis mon plan en œuvre. Vingt fois, à votre rencontre, je fis passer ma fille... à son insu ; croyez-le, car la pauvre enfant allait reporter son ouvrage, sans se douter qu'on avait choisi la route et l'heure.

Le souvenir de sa fille morte fit trembler la voix de Colard en continuant :

— Je la vois encore, fraîche et rose sous ses beaux cheveux blonds, au pudique maintien, au candide visage, trottant menu et un peu effrayée par les rues. Aussi ne fut-elle pas longtemps sans être remarquée par vous.

Brichet approuva de la tête.

— Votre idée fut d'en faire votre maîtresse, et je fus chargé de transmettre des propositions qui, vous le devinez, n'allèrent pas à leur adresse. Ce que j'avais prévu arriva. La résistance irrita ce qui n'était d'abord qu'un caprice. Votre nature peu corrompue ne persista pas en

ses déshonnêtes projets, et vous vous mîtes à aimer sincèrement. Ce père savetier vous faisait hésiter au mariage. C'est alors que je feignis d'aller à Nancy pour obtenir de Pigeot cette promesse de ne jamais revoir sa fille. Vous ne vous doutiez guère que ce Pigeot, quand vous le croyiez si loin, ne quittait pas vos talons.

Malgré la gravité de la situation, cette remarque arracha un sourire à Brichet.

— Il est une chose que vous avez ignorée, poursuivit l'intendant, c'est la résistance qu'il me fallut vaincre, quand, en annonçant ce mariage à ma fille, je lui appris à quelles conditions il se concluait. Deux choses révoltaient sa conscience : voir son père mêlé aux domestiques sous ce toit où elle serait maîtresse, et conserver un secret pour son mari. Car c'était une loyale et digne fille!

— Comme elle fut une honnête et sainte épouse, soupira Brichet, doucement ému au souvenir de celle qui avait été la première compagne de sa vie.

Celui que nous appellerons maintenant Pigeot continua :

— Je sus tant la supplier et lui répéter que cet état de domestique me plaisait, et que ce mariage, s'il venait

à manquer, causait ma mort, que mon enfant consentit aux conditions. Enfin, j'avais réussi!!! Ah! quelles douces années j'ai vécu à vos côtés, près de ma fille riche et honorée. Comme un baiser pris à la dérobée, un simple serrement de main me faisaient chaudement battre le cœur! Combien de paroles, insignifiantes pour vous, vibraient entre nous de tendresse cachée! Que me faisait à moi d'être domestique quand je savais mon enfant à l'abri de la hideuse misère, quand partout, espion bien heureux, j'entendais chanter les louanges de celle qui a fait bénir par tous les pauvres ce nom que vous lui aviez confié! Oui, oui, j'ai connu le bonheur complet... mieux qu'elle encore; car ce secret que, pour son père, elle cachait à son époux troublait sans cesse son âme innocente. Quelle peur nous avons éprouvée tous deux ce jour où, moi malade, vous avez eu l'idée d'envoyer vous-même le quartier de pension au procureur de Nancy, qui vous a répondu que Pigeot était inconnu dans la ville! Heureusement j'ai tout arrangé en vous faisant parvenir de Bruxelles cette lettre où Pigeot vous annonçait qu'il y avait transporté sa résidence.

L'accent de l'intendant, qui avait retenti joyeux en parlant du bonheur passé, se fit subitement triste.

— Hélas! dit-il, à être heureux on ne compte pas les années! La mort vint s'abattre ici quand ma félicité, qui durait depuis dix-sept ans, me semblait à peine commencée. Je vis en quelques heures s'éteindre celle qui était destinée à ne survivre. Ah! le ciel ne devrait pas permettre que les pères ensevelissent les enfants... c'est trop de douleur!

Et Pigeot, se cachant la tête en ses mains, éclata en sanglots.

Si coupable que fût cet homme trois fois assassin, Brichet et Maurice regardaient attendris cette affliction paternelle. Dans leur esprit commençait à naître le soupçon du motif qui avait guidé Pigeot en sa criminelle conduite.

Le vieux serviteur reprit d'une voix brisée par les larmes :

— Je serais mort, si Dieu compatissant, à la place de l'ange parti, ne m'avait laissé à aimer une autre bonne et douce créature... la fille de mon enfant... Mon cœur, qui s'était élargi pour les aimer toutes deux à la fois, reporta sur une seule cette double tendresse qui le faisait battre. Alors j'aimai Pauline avec passion... avec une sorte de frénésie douloureuse.

A ce mot, Bricbet et Maurice échangèrent un regard d'étonnement que vit Pigeot.

— Oui, douloureuse, répéta-t-il, car j'étais victime de mon propre piège. La mort avait si vite surpris ma fille, qu'elle n'avait pas eu le temps de prévenir Pauline de ce que lui était ce domestique qui vieillissait dans la maison. Pour Pauline je suis et je n'ai jamais été qu'un dévoué serviteur que sa mère estimait et qu'elle estime à son tour. Ces bons baisers, ces caresses qui faisaient le bonheur du père manquent maintenant au grand-père. Alors, dans mon besoin de dévouement, j'ai accepté le sacrifice et je me suis voué à cette affection sans retour. J'y ai trouvé une joie âcre, une jouissance amère qui m'a rendu implacable pour tout ce qui menaçait ma petite-fille. Dans mon idée, monsieur Bricbet, votre fortune appartenait à Pauline... vous n'aviez pas le droit de l'en dépouiller.

Pigeot fit entendre un rire de moquerie.

— Sot que j'étais! fit-il, vous me fîtes bientôt revenir de mon erreur. Un jour vous vîtes m'annoncer que vous alliez vous remarier. Vous ne comprendrez jamais le terrible effort que je dus faire pour comprimer l'accès de rage qui me monta au cerveau en vous écoutant. A

cette pensée qu'une autre femme prendrait cette place où j'avais vu ma fille ; à l'idée qu'elle étendrait la main pour partager... même pour saisir tout entière cette fortune que je voulais intégrale à ma petite-fille, je devins implacable... ; alors, sans trouble, sans pitié, je résolus froidement de vous tuer et je guettai l'occasion. Elle ne se présenta pas avant le mariage.

Un frisson parcourut Brichet à cette phrase prononcée par Pigeot avec un accent de sauvage énergie.

— Je l'avais enfin trouvée, cette occasion, et si vous avez échappé cette fois-là, c'est à un hasard que vous le devez. Un soir, c'était six jours après le mariage, j'avais été vous attendre à quelques pas du logis de M. de Bardières, chez lequel vous aviez passé la soirée. Mon intention était de vous tuer au premier coin de rue. On aurait mis le meurtre sur le compte de Cartouche, qui faisait alors rage dans la ville. Quand je croyais que vous sortiriez seul de chez le juge, je vous vis apparaître avec M. Baudouin, que vous reconduisiez un peu sur sa route. Je vous suivais pieds nus dans l'ombre, attendant le moment de votre séparation. Vous causiez ensemble et j'entendais. Je compris que dans la journée vous aviez été faire un testament en faveur d'Aurore. Votre mort à ce

moment était inutile. Il fallait, avant de vous frapper, vous avoir fait annuler ce testament qui dépouillait ma petite-fille ; je vous laissai donc vivre.

— C'est alors que, pour obtenir ce changement d'acte, vous avez fomenté ma jalousie contre Aurore, et que vous m'avez poussé à ce prétendu voyage qui devait me faire tomber sous votre poignard ? dit Bricbet.

— Du moment où vous aviez refait votre testament en faveur de Pauline, je pouvais vous tuer... et je vous ai frappé, fit Pigeot d'un ton bref.

— Le ciel n'a pas permis que votre crime pût réussir, prononça le procureur.

— Dites plutôt que c'est au chevalier de Lozeril que vous devez la vie. Je vous emportais pour vous jeter à l'eau quand, au carrefour, ce jeune homme surgit subitement de l'ombre pour m'arrêter au passage. Il était ivre et tomba sous le poids de votre corps. Je pris ma course dans l'obscurité, sans qu'il eût le temps de voir la direction prise, sans qu'il pût se guider au bruit de mes pas ; car, comme la première fois, je marchais pieds nus. Ainsi qu'il l'a conté lui-même plus tard, une peur folle le fit vous abandonner sans secours pour s'enfuir.

— C'est alors que je vous ai ramassé mourant, dit Maurice.

— Oui, fit sourdement Pigeot, car je revins trop tard. En échappant à de Lozeril, j'avais gagné la petite porte du jardin, que j'eus encore la force de refermer, et je m'évanouis d'épouvante d'avoir été sur le point d'être pris. Combien de temps dura cette syncope ? je l'ignore. Mais quand je retrouvai mes sens, ma première pensée fut de savoir ce qu'était devenu le corps. Je regagnai le carrefour... Mon fardeau n'y était plus.

— Mon sauveur avait passé, dit Brichet, en pressant encore la main de Maurice

XIV

Pendant cette sorte d'interrogatoire, tout se taisait dans l'habitation. Comme nous l'avons dit, les deux

femmes s'étaient retirées dans leurs appartements. Les domestiques, d'abord disséminés dans le voisinage après la cérémonie funèbre, étaient rentrés peu à peu et, réunis dans l'office, ils devisaient sur le trépas subit qui avait enlevé deux des principaux habitants de l'hôtel. La nuit, qui descendait lentement, allait bientôt couvrir le jardin de ses ombres.

En ce moment le bruit du lourd marteau de la porte d'entrée annonça qu'un visiteur se présentait à l'hôtel, et, une minute après, le sable de l'allée craqua sous le pas d'une personne qui traversait le jardin.

— Vient-on ici? demanda Brichet.

Maurice s'approcha avec précaution de cette fenêtre qui avait été ouverte par l'intendant quand il avait voulu mieux écouter le bruit des cloches.

— C'est M. de Badières qui se dirige vers le pavillon de M^{me} Aurore, dit le docteur après avoir regardé.

A cette réponse, Brichet se retourna vivement vers Pigeot pour voir l'effet produit sur le coupable par le nom du juge. Mais l'intendant secoua ironiquement la tête en reprenant d'une voix calme.

— Je vous devine, monsieur Brichet; vous êtes curieux de savoir si je tremble. Non, croyez-le bien.

Quand, comme moi, durant près de trois années, on a joué une aussi grosse partie, on n'est pas sans avoir pensé à ce qui vous attend à la fin, en cas d'insuccès. J'ai perdu, et je me suis préparé d'avance à payer. La mort ne m'effraye pas. Mais le jour où la justice étendra la main vers moi, M. de Badières sera fort surpris d'apprendre qu'il a été mon complice involontaire dans cette ruse hardie dont j'ai eu l'idée.

— Que voulez-vous dire? fit Bricbet.

— Ecoutez-moi, vous me comprendrez. Les jours qui suivirent mon attentat sur vous furent pour moi remplis de terribles angoisses. A chaque instant, je tremblais de voir arriver ici la justice, guidée par ce cadavre que je croyais avoir été ramassé par le guet. Les semaines se passèrent une à une sans rien révéler; alors je respirai. Puis je vins à me rappeler que vous étiez porteur d'une importante somme quand je vous avais frappé. Je m'imaginai que celui qui avait trouvé le corps s'était hâté de le faire disparaître, au lieu de prévenir la justice, afin de s'approprier l'argent. Au bout de six mois, le souvenir de mon crime, loin de me faire trembler, ne m'inspirait plus que la rage de l'avoir inutilement commis.

En parlant ainsi, Pigeot serra convulsivement les poings.

— Oui, reprit-il. J'avais échoué par excès de précaution. Je vous avais tué pour enrichir ma petite-fille. Mais, pour tout le monde, vous n'étiez pas mort; on vous croyait en voyage... de sorte que votre succession n'était pas ouverte. Chacun espérait votre retour.... quand, moi, je vous savais défunt. Et la fortune était là qui attendait, sans maître... car il fallait que votre décès fût prouvé... Par qui?... Seul, je pouvais affirmer votre trépas. Un instant j'eus l'idée de me livrer à la justice et d'avouer mon crime, afin que, votre mort ainsi constatée, on ouvrît enfin ce testament fait en faveur de ma petite-fille.

Brichet et Maurice écoutaient, silencieux, parler cet homme que l'amour paternel avait trois fois fait assassin et, malgré eux, sentaient une miséricordieuse pitié se glisser en leur âme.

Après un nouveau silence, Pigeot continua :

— Vers cette époque, Cartouche se fit prendre. Le jour de l'exécution, ce fut M. de Badières qui reçut sa confession. Parmi tous ses complices, il vous désigna, vous, monsieur Brichet.

— Moi !!! fit le procureur en tressautant de surprise sur sa chaise.

L'intendant laissa paraître un triste sourire sur ses lèvres.

— Oh ! fit-il, Cartouche a pu être trompé par cette ressemblance ; car moi, qui vous connais si bien, j'en fus la dupe pendant cinq minutes. Tenez, voici M. Maurice qui vous certifiera cette étonnante ressemblance.

— C'est vrai, dit le docteur. Quand, après sa première congestion cérébrale, je fus appelé près de celui qui jouait ici votre rôle, il me fallut chercher au cou la cicatrice de votre blessure pour être bien assuré que ce n'était pas vous. J'avais sous les yeux votre fidèle image. Des jumeaux ne se ressemblent pas mieux. Un moment, j'ai pensé que vous aviez un frère.

— Non, mes père et mère n'ont jamais eu d'autre enfant que moi, affirma Brichet convaincu.

Et, se retournant vers Pigeot, il lui fit signe de continuer.

— Étonné de cette dénonciation que Cartouche avait appuyée d'un portrait de vous, M. de Badières, n'écoulant que son amitié, accourut ici pour m'envoyer vous dire de fuir au plus vite. Il m'avait donné l'adresse, le

mot de passe, sans pourtant m'annoncer qui j'allais rencontrer. Quand je fus en présence de cet homme, une si subite émotion s'empara de moi que, pendant les cinq premières minutes, ma gorge contractée ne put laisser passer une seule parole. Je me croyais devant ma victime qui allait prendre sa revanche. Lui me regardait soupçonneux et inquiet.

— Ah ça ! s'écria-t-il, est-ce que vous êtes monté ici pour imiter la carpe qui se pâme ?

Je lui transmis le conseil de fuir, en lui apprenant la dénonciation de Cartouche. J'avais eu le temps de l'examiner ; son langage, ses gestes, son maintien, tout m'avait révélé mon erreur. Alors, je ne sais quel pressentiment m'inspira la pensée que je pourrais un jour utiliser cette surprenante ressemblance. Je ne prononçai pas le nom de M. de Badières, et, me donnant pour un affilié de la bande qui venait lui conseiller de se mettre à l'abri, je parvins à l'entraîner vers une autre retraite.

— Laissons s'apaiser le premier feu de la police, lui dis-je ; elle finira par se calmer et nous trouverons encore quelques jolis coups à exécuter.

— Bon ! fit-il, je vais faire le mort dans ce trou. Prévenez-moi quand il sera temps de sortir.

Je revins au quai de Béthune sans me douter de l'autre et non moins poignante émotion qui m'y attendait. Le chevalier de Lozeril s'était présenté à l'hôtel et, se trouvant en présence de M. de Badières, il se mit, à propos de Cartouche, à faire le récit d'une nocturne et dramatique aventure où il avait pris part. J'étais là, écoutant impassible en apparence. L'inconnu qui m'avait fait fuir en abandonnant le cadavre, c'était lui... seul témoin qui pût me perdre... après deux ans de sécurité. Quand on lui présenta un portrait de vous... de vous dont on ignorait le sort et qu'on supposait voyageant, si de Lozeril l'avait reconnu, la justice prenait l'éveil.

— Non, dit alors le chevalier, ce n'est pas là l'homme assassiné.

Mais en regardant le portrait, une expression d'étonnement, que j'avais surprise, venait de passer sur son visage. Il avait menti ! je devinai en lui un audacieux drôle. Ses hardis regards, attachés sur Pauline, me firent trembler pour elle et je songeai à le tuer.

— L'impunité vous encourageait, malheureux ! prononça Brichet.

Pigeot haussa les épaules.

— Oh ! fit-il, je n'eus pas à me donner la peine de

chercher le moyen de m'assurer cette impunité; ce fut de Lozeril lui-même qui me le fournit. Se croyant menacé par Annibal, et, en vue de se procurer une vengeance posthume, il eut l'imprudence d'écrire ce billet où il se déclarait victime du capitaine et d'Aurore qui avaient voulu, par sa mort, assurer le secret de la disparition de Brichet qu'ils avaient tué. Pendant qu'il l'écrivait, je lisais ce billet par-dessus son épaule. Quand il me le redemanda à son départ, il eut la bêtise de ne pas le déchirer et il s'éloigna en l'emportant dans sa poche. Je coupai vite au court par le jardin, je sortis par la petite porte et, pendant qu'il faisait le grand tour, j'allai attendre son passage au carrefour. Il tomba comme une masse en poussant un seul cri.

— Encore un client qu'il m'envoyait, pensa Maurice en se rappelant tous les incidents qui avaient suivi.

Pigeot fit entendre un rire sourd.

— Oh! continua-t-il, j'ai bien dormi cette nuit-là, car je me croyais enfin arrivé au but de tous mes efforts. Je n'avais plus rien à craindre du Lozeril, que je pensais avoir tué, et, par la lettre qu'on trouverait sur le cadavre, j'allais être vengé d'Annibal et d'Aurore, ces deux oiseaux de proie qui étaient venus s'abattre sur la for-

tune de ma petite-fille. Cette accusation du meurtre de Brichet allait donc faire cesser la croyance qu'il était en voyage... le procès établirait sa mort... amènerait l'ouverture du testament qui enrichissait Pauline. Je triomphais... sans danger pour moi... aux dépens d'Aurore et de Fouquier que j'exécrais. Ah ! oui, je le répète, j'ai passé là une bonne nuit.

Muets et frissonnants, Brichet et Gardie croyaient rêver. Il leur semblait impossible qu'une aussi implacable férocité pût naître de l'amour paternel.

Bientôt, avec l'accent de la rage, l'intendant poursuivit :

— Quelles souffrances j'ai endurées à ce procès maudit en voyant, une à une, s'éteindre toutes mes espérances, en sentant que mes deux ennemis devaient sortir du piège où j'avais su les attirer. Quelque chose m'a craqué dans le cerveau, et j'ai cru que j'allais devenir fou en écoutant, à l'audience, Baudouin raconter que, par erreur, vous aviez dû brûler le testament... le vrai... celui qui faisait hériter mon enfant.

L'intendant se tourna vers Maurice.

— Tenez, fit-il, vous rappelez-vous, monsieur Gardie, quand, assis près de moi, vous m'avez dit que, si

M^{me} Aurore était reconnue innocente, le testament fait en sa faveur resterait valable, malgré l'erreur commise... vous rappelez-vous comme j'avais l'air calme?... Eh bien, le sang m'inondait la poitrine, que je fouillais de mes ongles.

Pigeot s'arrêta pour éclater d'un rire strident.

— Ah ! vous me menacez de la justice ! mais ses plus horribles tourments n'approcheront jamais de la torture qui m'a broyé ce jour-là. Quoi ! j'avais travaillé pour ces créatures maudites qui allaient sortir du tribunal pour s'emparer des millions de Pauline... car, Bricbet trouvé mort, son testament était valable : il n'était plus là pour le refaire ! C'était fini ! Et je me sentais mourir, étranglé par la fureur, étouffé par le désespoir ! Tout s'écroulait autour de moi. Pour la troisième fois j'étais vaincu, et je ne voyais plus un moyen de continuer mon œuvre.

En parlant ainsi, la voix de l'intendant s'était animée au souvenir de ses souffrances. Il se calma subitement et continua d'un ton où perçait la joie :

— Non, tout n'était pas fini ! Tout à coup se dressa dans ma mémoire l'homme dont l'incroyable ressemblance m'avait un instant trompé... Bricbet n'était pas

mort! je pouvais le ressusciter!... Alors je m'élançai comme un insensé hors du tribunal, et je courus à la retraite où se cachait ce bandit.

En me voyant apparaître, le misérable poussa un cri de joie.

— Ah! c'est vous? fit-il; je croyais que vous m'aviez oublié et je songeais à prendre mon vol, malgré Dame Potence qui me guette.

Chez les débitants du quartier où il allait le soir acheter en une seule fois les provisions de plusieurs jours, il avait entendu répéter, depuis trois mois, que chaque semaine ne se passait pas sans qu'on rouât ou pendit quelques complices de Cartouche. Aussi, se croyant recherché activement par la police, il avait vécu tapi dans son antre. Mon arrivée lui prouvant que j'avais besoin de lui, il ajouta vivement :

— Vous avez donc trouvé quelque mignonne expédition qui me permettra de filer et de vivre à l'étranger, loin de ce Paris trop chaud pour ma santé?

— Voulez-vous gagner trente mille livres en quinze jours? lui demandai-je.

Il ouvrit des yeux démesurés à cette proposition et répondit sans hésiter :

— Accepté. Que faut-il faire :

— Avez-vous de l'audace ?

— La timidité ne m'a jamais rendu sérieusement malade.

— Etes-vous sûr de votre mémoire ?

— Parfaitement sûr.

— Savez-vous écrire ?

Il éclata d'un rire moqueur.

— Si je sais écrire ? mieux que cela, fit-il, beaucoup mieux que cela !

Il tourna son regard sur la table où s'étalait un papier écrit, grasseuse feuille qui avait servi à envelopper quelque comestible de son dernier repas.

— Tenez, dit-il, ce matin je m'ennuyais ; voyez donc ce que je me suis amusé à faire pour me distraire.

Je pris le papier. Entre les lignes écrites, Lundi avait reproduit chaque mot, si exactement imité que c'était à croire qu'une même main avait tracé le tout. Mon cœur bondit de joie à la vue de ce talent de faussaire.

— Bien, dis-je, maintenant écoutez-moi avec la plus grande attention, car il ne faut pas échouer dès la première épreuve.

Et je lui dis ce qu'il avait à faire en se présentant au

tribunal. Le temps pressait trop pour lui donner de très amples détails ; il me fallait me confier à son intelligence.

— Bon, bon, répétait-il, dans les moments difficiles, je m'en tirerai par les larmes et l'émotion qui me fera un peu perdre la tête.

— Une fois sorti de ce début dangereux, votre rôle vous sera plus facile ; car, chaque jour, à loisir, je vous donnerai une leçon.

Les trente mille livres promises lui avaient paru d'abord une énorme somme, mais quand il sut ce que j'attendais de lui, il prononça une phrase qui aurait dû m'avertir, alors, du péril auquel je m'exposais. Comme je le voyais réfléchir, je crus qu'il hésitait et je lui dis :

— Dans quinze jours je vous rendrai votre liberté et vous pourrez filer.

— Avec les trente mille livres ?

— Oui, comptez dessus.

— Hum ! dit-il, c'est bien mince salaire pour si grosse besogne.

J'eus l'imprudence de ne pas faire attention à ce premier cri de la cupidité qui s'éveillait. Pressé par le temps, je courus à l'hôtel pour prendre dans la défroque

de mon maître un costume complet que je revins faire endosser à mon homme. Ainsi vêtu, c'était, à s'y méprendre, M. Brichet en personne. Tout en s'habillant, Lundi se tordait de rire en répétant :

— Je vais les rouler tous !

Après quelques dernières recommandations, je le précédaï au tribunal. Cinq minutes après, il arrivait à son tour, et vous savez l'effet qu'il produisit.

— C'était, un hardi coquin, dit Brichet.

— Oui, et ce fut en voyant l'impudent aplomb et l'audacieuse intelligence du drôle que je compris quelle folie j'avais commise en me servant de lui.

— Alors l'idée vous vint de le tuer aussi? demanda Maurice.

— Non ! fit l'intendant d'un ton bref; mon intention était de tenir loyalement le pacte. Si, plus tard, j'ai tué Lundi, c'est qu'il m'y a contraint.

— Continuez, dit Brichet.

— Dès le premier soir, au souper de famille, je me pris à trembler quand je reconnus en lui le terrible vice de l'ivrognerie. Un mot imprudent, prononcé dans l'ivresse, pouvait nous perdre. Cette fois, pourtant, il sut se modérer. Quand, le soir, renfermés dans son apparte-

ment, nous nous retrouvâmes seuls, je lui en fis le reproche ; il eut sa première révolte.

— Ah ! ça, s'écria-t-il, crois-tu donc que tu me mettras en pleine ripaille pour que je fasse le dégoûté ?

J'obtins qu'il ne boirait que le soir, chez lui, loin de tous les regards.

— Soit ! j'y consens, dit-il ; mais ce n'est plus trente mille, ce sera cent mille livres que tu me compteras au départ.

J'étais pris, il fallut me soumettre. Tous les soirs, enfermés ici sous prétexte de lire des aventures de voyage, je lui apprenais tous les détails à l'aide desquels il pouvait soutenir son personnage. Après quoi, je le laissais à son orgie solitaire. Je m'occupais aussi de préparer sa disparition, en annonçant partout que la manie des voyages tourmentait toujours mon pauvre maître, qui, un beau matin, était capable de décamper encore à la sourdine, comme la première fois.

Maurice interrompit Pigeot pour dire en souriant :

— Oui, mais Lundi trouvait maintenant la place trop bonne pour la quitter.

— C'est vrai, avoua l'intendant. Quand je lui réclamais ce testament qu'il devait me faire, il me répondait :

— Demain, mon che

— Mais il me le faut.

— Bast! je ne vois rien qui presso.

Enfin, un jour il me déclara audacieusement qu'il était déterminé à ne plus abandonner le personnage que je lui avais fait jouer. Dans la fureur qui s'empara de moi, je m'écriai :

— Mais je te tuerai, misérable!

— Ah! que nenni, dit-il, vous tenez trop à avoir votre testament.

— Ecris-le donc. Je te donne, non plus cent, mais deux cent mille livres.

— Ta, ta, ta, fit-il en ricanant, je suis trop vieux pour être un étourneau. Une fois que vous auriez votre papier, ma peau ne vaudrait plus cher.

Il avait raison, il me tenait par ce testament. Le soir où l'ivresse l'étendit à mes pieds, foudroyé par la congestion, j'aurais pu l'achever... mais je n'avais pas obtenu mon acte... j'avais besoin qu'il vécût... et j'allai vous chercher, monsieur Maurice.

Pendant cette longue confession, la pleine nuit était arrivée, emplissant la chambre de son ombre. Il leur

fallait rester dans l'obscurité, car une lumière aurait révélé leur présence dans l'appartement du mort

Grave et triste, l'intendant poursuivit :

— Mais tout ce que m'avait fait souffrir Lundi n'était rien, comparé à ce qui m'attendait quand la susceptibilité imprudente du notaire Baudouin eut mis la fortune entière dans les mains de ce bandit. Comprenez-vous ma poignante anxiété de toutes les heures, en songeant que cet homme pouvait s'enfuir avec les millions de Pauline... ces millions qui m'avaient déjà rendu deux fois assassin ?

Comme si, en ce moment, il souffrait encore de la terrible inquiétude qui l'avait jadis torturé, Pigeot fit entendre un rauque gémissement.

— Les rôles étaient maintenant changés, continua-t-il. Lundi voulait partir; moi, je veillais à ce qu'il ne pût s'éloigner. J'ai passé bien des nuits, à l'affût sur son passage. C'était un rusé et actif adversaire... qui ne se leurrerait pas d'illusions. Il avait compris que son refus de m'écrire un testament n'était plus sa sauvegarde. Entre nous, il ne pouvait plus être question de l'acte. A quoi m'aurait-il servi sans les millions ? C'était la fortune qu'il me fallait reconquérir, et Lundi devinait que pour lui se

dressait un danger de mort. Alors la peur le prit, mais sans le faire renoncer à son projet. Contre ma vengeance qui veillait, il se fit garder à vue par Annibal..., puis par de Lozeril, cet imbécile qui, un instant, se crut accepté pour gendre, quand l'autre ne l'avait attiré ici que pour sa propre sécurité.

— Ma pauvre enfant! promise à un pareil sacripant! murmura Brichet, saisi d'effroi à la pensée qu'une pareille union aurait pu se conclure.

— Oh! monsieur Brichet, dit Pigeot, n'ayez pas l'idée que ce mariage était possible. J'aurais poignardé cet homme. Pour ma petite-fille bien-aimée, j'avais depuis longtemps fait choix d'un bon et honnête homme auquel je la destinais. J'avais vu naître l'amour entre ces jeunes gens et je l'avais laissé croître. A mon ambition de rendre Pauline riche se joignait l'ardent désir de la faire heureuse. Me comprenez-vous, Maurice?

Avant que Gardie pût répondre, Brichet le devança.

— Moi, je vous ai compris, Pigeot, dit-il. Dès ce soir vous aurez la preuve que votre protégé était aussi le mien.

— Merci! prononça l'intendant d'un ton où résonnait une indicible joie.

Dans l'ombre, Maurice avait cherché la main de Bri-

chet et, tout tressaillant de bonheur il la serrait dans les siennes.

Comme s'il avait hâte d'en finir, l'intendant reprit d'une voix brève et pressée :

— Lundi avait cru pouvoir, à un moment donné, se servir de ces deux hommes pour m'empêcher de le poursuivre quand il s'enfuirait. A mon tour, par mes confidences, j'en fis deux dogues affamés que je lâchai sur les millions. La fuite lui devint impossible, car de Lozeril et Annibal faisaient trop bonne garde auprès de cette fortune qu'ils regardaient comme à eux. C'est quand, délivré de ses deux rivaux morts, il se préparait à fuir qu'il m'a rencontré sur sa route. Une fois le testament obtenu de lui, je l'ai tué sans pitié.

Après cet aveu de son troisième crime, Pigeot se laissa tomber sur une chaise et, la figure entre ses mains crispées, il murmura d'un accent brisé :

— Dans cette lutte que soutenait mon amour immense pour Pauline, Dieu n'était pas pour moi, monsieur Brichet, puisqu'à l'heure où je me croyais au but il vous a fait apparaître comme un vengeur. Je cesse de combattre, je m'avoue vaincu ; vous pouvez me livrer à la justice.

Brichet se leva.

— Ecoutez-moi, Pigeot, dit-il d'une voix sévère

Mais au moment où le procureur allait continuer, un bruit de pas se fit entendre dans le jardin.

Il semblait s'approcher de la maison.

Caché dans l'ombre, Maurice se pencha par la fenêtre ouverte et écouta.

— Ils sont deux, souffla-t-il.

Au bruit des pas se mêlait le chuchotement de voix qui causaient. Dans l'obscurité, il était impossible à Maurice de distinguer quels étaient ces nocturnes promeneurs.

Peu à peu ils arrivaient

— Entrent-ils dans l'hôtel? demanda le procureur au médecin.

La distance raccourcie permettait maintenant à Gardie de mieux voir

— Non, dit-il tout bas, ils longent la muraille et vont passer sous la fenêtre.

Au bout d'un instant, une voix monta qui disait :

— Plaçons-nous sur ce banc et attendons; il ne peut tarder.

— C'est de Badières, pensa Brichet, qui reconnut cet accent.

— A quelle heure vient-il? demanda une seconde voix, qui apprit au procureur que l'autre personne était Aurore.

— A neuf heures, mon enfant, répondit le juge.

Et tous deux se mirent sur le banc placé sous la fenêtre où écoutait le procureur, qui murmura :

— Qui attendent-ils ?

XV

Au milieu du silence de la nuit, l'horloge de l'église Saint-Louis tinta lentement neuf coups.

— Rentrons, mon enfant, prononça le juge. Il faut être chez vous pour recevoir M. de Cambiac.

Ce nom fit tressaillir Brichet.

— Quelle trahison ! murmura-t-il indigné ; de Badières, que je croyais être mon ami, prête la main aux amours de ma femme et de son amant.

— Vous oubliez donc, monsieur Bricbet, que vous êtes mort et enterré ? lui souffla Maurice.

Le docteur avait raison. Excepté pour les deux hommes qui se tenaient à ses côtés, le procureur Bricbet dormait de l'éternel sommeil dans les caveaux de sa paroisse.

A cette proposition de regagner son pavillon, la voix un peu suppliante d'Aurore répondit :

— Oh ! restons sur ce banc ; l'air tiède de cette soirée me fait tant de bien. Et puis, monsieur de Badières, il me semble que la Providence, qui nous a pris en pitié, M. de Cambiac et moi, va nous regarder du haut du ciel et nous bénir.

— Alors, mon enfant, comme à cette distance nous n'entendrions pas frapper, il me faut aller ouvrir la petite porte du jardin, dit le magistrat.

Dès qu'il se fut éloigné, Aurore s'agenouilla sur le sable et, avec l'accent d'une profonde reconnaissance, elle s'écria :

— Merci, mon Dieu, vous qui permettez que je puisse enfin écouter sans remords l'amour de Raoul !

— Elle se croit veuve ! dit tout bas Bricbet à Maurice.

— Puisque vous êtes enterré, répéta ce cernier.

Il était temps que M. de Badières allât ouvrir au visiteur attendu, car, aussitôt, le pas pressé d'une personne qui accourait se fit entendre, et M. de Carabiac vint tomber aux pieds d'Aurore qui s'était relevée et, doucement émue, avait écouté approcher celui qu'elle aimait.

— Je vous revois donc, mon Aurore adorée! s'écria le jeune homme dont les lèvres ardentes s'imprimaient amoureuxment sur deux mignonnes mains qu'on lui avait abandonnées.

Frissonnante sous les baisers du baron, Aurore se laissa retomber sur le banc et balbutia :

— Raoul, vous êtes enfin délivré!

— Il y a une heure, les portes de la prison se sont ouvertes pour moi, et je suis accouru ici, fou de bonheur, car M. de Badières m'a appris que la mort avait rompu les tristes liens que vous supportiez, sans oser les rendre.

A genoux, un bras pressé autour de la taille d'Aurore qui s'efforçait de se dégager, de Cambiac, enivré de joie, continua :

— Libre! Aurore, vous êtes libre! Notre amour, qu'un vieillard riche avait brisé, va pouvoir renaitre.

Vous serez donc à moi, mon adorée ! vous n'aurez plus à invoquer ces devoirs qui vous rendaient impitoyable à toutes mes prières. Que m'importe maintenant l'exil, puisque vous serez là, près de moi... vous, mon bien, mon âme... ma femme !

Et, tout palpitant d'amour, le jeune homme murmura bien bas à l'oreille d'Aurore qui tremblait éperdue aux accents passionnés de cette voix chérie :

— Je t'aime !... je t'aime !... viens avec moi... fuyons ensemble

— Vous oubliez donc votre promesse, monsieur de Cambiac, prononça sévèrement M. de Badières qui venait de rejoindre les deux amants. Oui, vous oubliez que vous avez promis de partir seul.

À ce reproche, Raoul retrouva son sang-froid.

— Merci, monsieur, de m'avoir rappelé ma parole, dit-il en faisant sur lui-même un douloureux effort.

Le juge continua en s'adressant à Aurore :

— Si pénible qu'il puisse être, je demande à madame de faire un dernier sacrifice à la mémoire de mon vieil ami. Par trop d'empressement à quitter le nom de celui qui n'est plus, ne montrez pas au monde combien vous pesait un mariage malheureux. Bricet, en vous épou-

sant, voulait faire votre félicité, et, croyez-moi, il eût renoncé à cette union s'il eût appris qu'il se jetait à la traverse de votre bonheur.

— C'est la vérité, pensa Brichet, auquel chaque mot de son ami montait distinct.

Le magistrat poursuivit :

— S'il est vrai qu'il n'est plus rien de caché pour ceux qui sont morts, le défunt doit savoir maintenant combien vous avez été fidèle épouse pour celui qui avait brisé votre avenir en enchaînant vos jeunes ans à sa vieillesse. A vous qui avez souffert sans vous plaindre, je demande de porter encore quelques mois ce nom d'un honnête homme, qui eut le tort d'oublier que la jeunesse appelle la jeunesse et qu'il est un âge où le cœur ne doit plus battre que pour l'amour paternel.

Sans la nuit, Maurice et Pigeot auraient pu voir Brichet qui, pâle, appuyé sur le montant de la fenêtre, écoutait tout pensif les paroles de M. de Badières.

Aurore s'était relevée résolue :

— Vous avez raison, monsieur, dit-elle. Oui, j'ai ce dernier devoir à remplir. Le monde ne doit pas savoir que ce mariage faisait le malheur de ma vie. S'il eût vécu, M. Brichet eût toujours ignoré qu'un fond de mon

cœur veillait un amour que ma probité d'épouse laissait sans espoir, et que, sans maudire, j'acceptais le martyre qu'il m'avait involontairement imposé.

— Oui, bien sot est le vieillard qui prétend se faire aimer, murmura tristement Bricet, qui, la tête penchée, avait tout entendu

Aurore s'était retournée vers de Cambiac et, avec un accent qu'elle cherchait vainement à rendre ferme, elle lui dit :

— Partez, Raoul, dans une année seulement je vous rejoindrai.

À cet arrêt qui reculait son bonheur, le baron n'opposa pas un seul mot. C'était encore un sacrifice qu'on lui demandait ; son amour s'y résigna courageusement.

— J'attendrai, dit-il.

Puis, se penchant sur la main de la jeune femme, il y déposa un long baiser et ajouta :

— Dans un an, Aurore.

Et il disparut derrière les massifs du jardin.

— Comme ils s'aiment ! soupira Bricet toujours aux écoutes.

Brisée par l'émotion, Aurore pleurait silencieuse. M. de Badières devina cette douleur que l'obscurité l'empêchait de voir.

— Consolez-vous, mon enfant, dit-il ; la mort de M. de Lozeril va laisser s'éteindre l'affaire. J'obtiendrai facilement le retour du baron et, dans un an, je vous ronderai le service que Pauline attend de moi ce soir.

— Que voulez-vous dire ?

— Voyez-vous d'ici, à travers les arbres, les vitraux de l'église Saint-Louis qui s'éclairent peu à peu ?

— Oui, fit Aurore.

— Tout s'y prépare pour le mariage de Pauline, qui, ce soir, à minuit, épouse le docteur Gardie. Baudouin et moi nous en sommes les témoins.

Maurice n'eut que le temps de mettre la main sur la bouche de Pigeot. En apprenant ce mariage qu'il avait tant souhaité, le vieil intendant allait pousser un cri de joie qui eût trahi leur présence à M^{me} Brichet et au juge.

— Oui, continua M. de Badières, Pauline, déjà conseillée par son cœur, s'empresse d'obéir à la volonté dernière exprimée par son père en son testament. Elle doit partir après la cérémonie.

— Si vite ? dit Aurore.

— Son mari a hâte de lui faire quitter cette maison où trop de lugubres souvenirs l'attristent.

— Je veux aller aussi à l'église prier pour son bonheur. Retournons à mon pavillon, M. de Badières; nous y attendrons l'heure de la messe, dit la jeune femme.

Et, appuyée sur le bras du juge, Aurore s'éloigna du banc

Après leur départ, le procureur était resté muet et immobile. Maurice s'étonna de ce silence.

— Que décidez-vous, monsieur Brichet? dit-il; m'autorisez-vous enfin à annoncer votre retour à Pauline éplorée?

A cette question, Brichet sembla se recueillir; puis, d'une voix lente et grave

— A quoi bon? dit-il. Si je reviens ici prendre ma place, la justice demandera compte de cet homme qui a joué mon rôle... et il faudra lui livrer le père de ma première femme, l'aïeul de Pauline. Oseriez-vous me le conseiller, Maurice?

— Non, fit le docteur.

— Si je me représente, j'enchaîne encore à ma vie une malheureuse créature que j'ai fait involontairement souffrir. Après avoir espéré un avenir d'amour, Aurore verra son existence rivée à celle d'un vieillard qu'elle n'a jamais aimé... et elle en mourrait.

Brichet secoua mélancoliquement la tête.

— Non, non, fit-il. A celle qui, quand elle me devait maudire, est restée épouse chaste, je dois donner la seule récompense qui puisse lui faire oublier les jeunes années que je lui ai prises.

Se tournant du côté du pavillon qui abritait sa femme, Brichet prononça d'un ton résigné :

— Aurore ! tu peux épouser Raoul... Dès ce jour, tu es libre et veuve.

— Que voulez-vous donc faire ? s'écria Maurice, effrayé par la crainte d'un suicide.

— Je veux être ce que je suis... mort, bien mort... je resterai *défunct Brichet*. Oni, je serai mort pour Paris... mais là-bas, loin d'ici, sur les côtes de Provence, dans une retraite que je me suis choisie... et où je vais vous précéder de quelques heures..., vous m'amènerez Pauline après votre mariage et, là, entre vous deux, mes enfants, je vieillirai paisible, me rappelant ces paroles que prononçait tout à l'heure de Badières : « qu'il est un âge où le cœur ne doit battre que pour la paternité. »

Et, s'adressant à Pigeot :

— Baudouin lui-même s'est laissé tromper au faux

testament, écrit par Lundi, qui donne la fortune à Pauline, en assurant l'avenir d'Aurore. Je veux qu'il reste, car je n'aurais pas fait mieux... Quant à vous, Pigeot, je vous laisse vivre... tâchez de vous repentir.

L'intendant courba la tête et murmura :

— Mon enfant va être heureuse et riche : je n'ai plus de raison de vivre.

Et sa main tâta dans sa poche la fiole, encore à moitié pleine du poison qu'il avait versé à Lundi.

Brichet était revenu à Gardie.

— Je pars, Maurice, dit-il. Dans quelques heures vous me suivrez. Faites hâte, mon ami, par pitié pour un pauvre père qui n'a pas, depuis si longtemps, pressé sur son cœur sa fille chérie.

Et Brichet s'éloigna, laissant Gardie écouter, tout anxieux, s'il ne rencontrerait personne. Le docteur le vit bientôt traverser le jardin et disparaître dans l'ombre épaisse.

Il voulait à son tour quitter la chambre, quand la main de Pigeot se posa sur son bras.

— Monsieur Maurice, lui dit-il, tout à l'heure vous allez emmener ma petite-fille, que je ne reverrai plus. Au sortir de l'église, je vous en supplie, faites qu'elle

m'embrasse. Ce sera le premier et le dernier baiser que j'aurai reçu de mon enfant.

— Je te le promets, fit le docteur, attendri par le ton déchirant de cette prière.

A minuit sonnant, Maurice et Pauline se courbaient, au pied de l'autel, sous la main du prêtre qui bénissait leur union. Baudouin et le juge étaient témoins. Aurore priait, sans pouvoir entièrement chasser de son esprit la douce pensée que, dans un an, ce serait son tour.

Quand les mariés se dirigèrent vers la sortie, où les attendait une voiture attelée, ils rencontrèrent l'intendant sur leur passage.

Comme le pensaient aussi les témoins, Pauline croyait aller seulement à quelques lieues de Paris... à Meulan ou à Fontainebleau, les deux endroits à la mode pour les nouveaux mariés de cette époque.

En voyant son vieux serviteur, dont elle ne s'était jamais séparée, elle s'arrêta.

— Est-ce que tu ne viens pas avec nous ? demanda-t-elle surprise.

— Je vous rejoindrai demain.

— O le vilain ! qui m'abandonne...

— Allons ! mon amie, embrassez votre vieux Colard, conseilla Maurice.

— Non, dit en riant Pauline. Pour sa punition, je ne l'embrasserai que quand il nous aura rejoints. Cela le fera accourir plus vite.

Et, avec une charmante moue de bouderie et un petit geste menaçant du doigt, elle s'éloigna.

Plus pâle qu'un mort, adossé à un pilier qui le soutenait debout, car ses jambes pliaient sous lui, Pigeot regarda disparaître sa petite-fille qu'il ne devait plus revoir et qui partait sans l'avoir embrassé.

— Oh ! fit-il d'une voix brisée par une immense douleur, Dieu ne pouvait pas m'infliger de plus cruel châtement.

Le lendemain tout Paris parlait de Colard, le dévoué à serviteur de Bricbet, qui n'avait pas eu la force de survivre à son maître.

Le matin, en ouvrant l'église, le sacristain avait trouvé le fidèle domestique étendu sur la pierre du tombeau où, la veille, on avait enfermé le procureur. Une fiole que pressait sa main crispée, prouvait qu'il était venu

s'empoisonner près du corps de celui qu'il avait si longtemps servi.

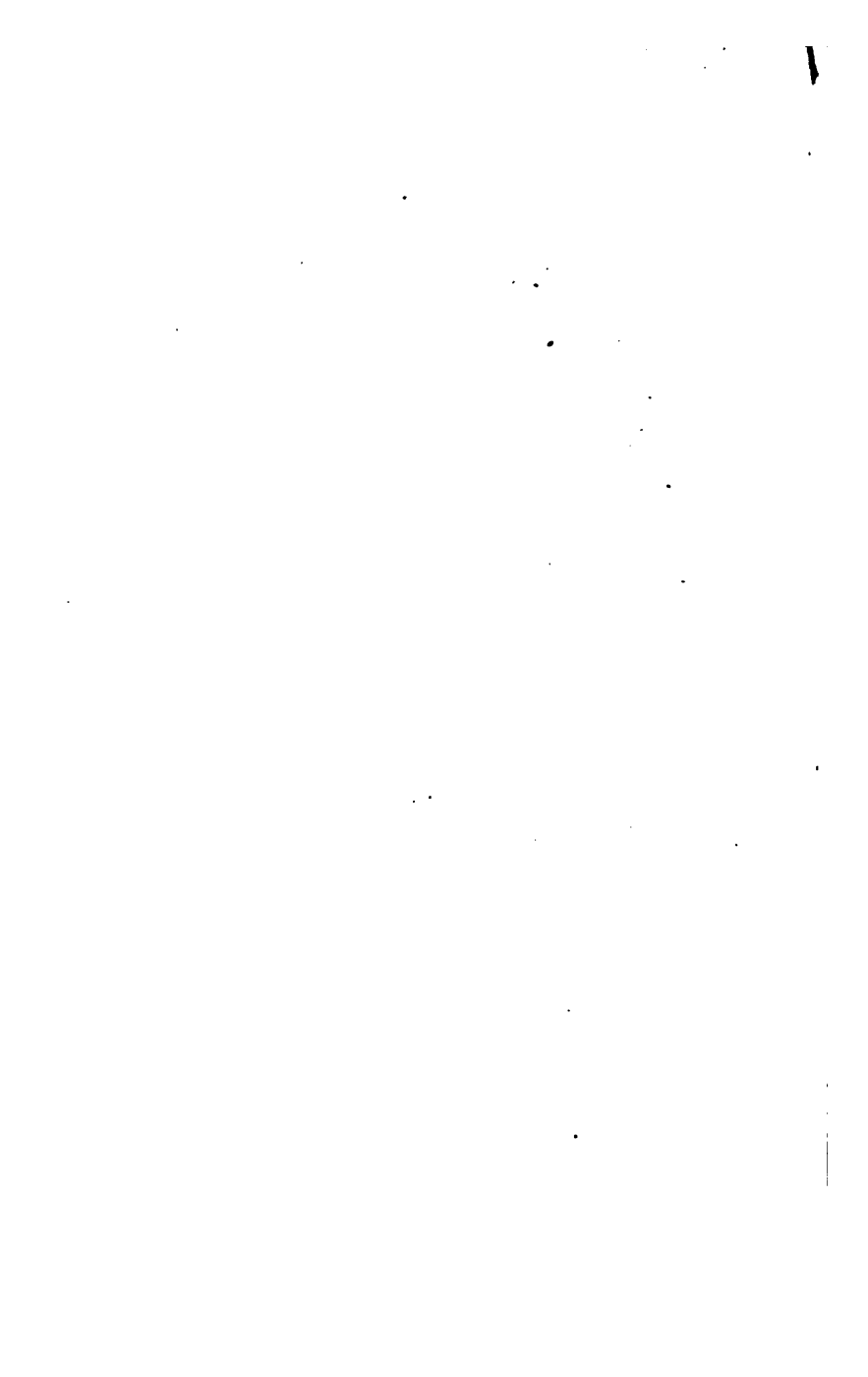
Quand on lui apprit cette nouvelle, la gloutonne présidente sortait de table.

— Oh ! s'écria la belle blonde, quelle émotion... j'étouffe !!

A quoi de Ravannes, qui n'était plus amoureux, répondit assez brutalement :

— Vous vous êtes trop gavée de choux rouges, ma grosse Cunégonde.

FIN



This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.